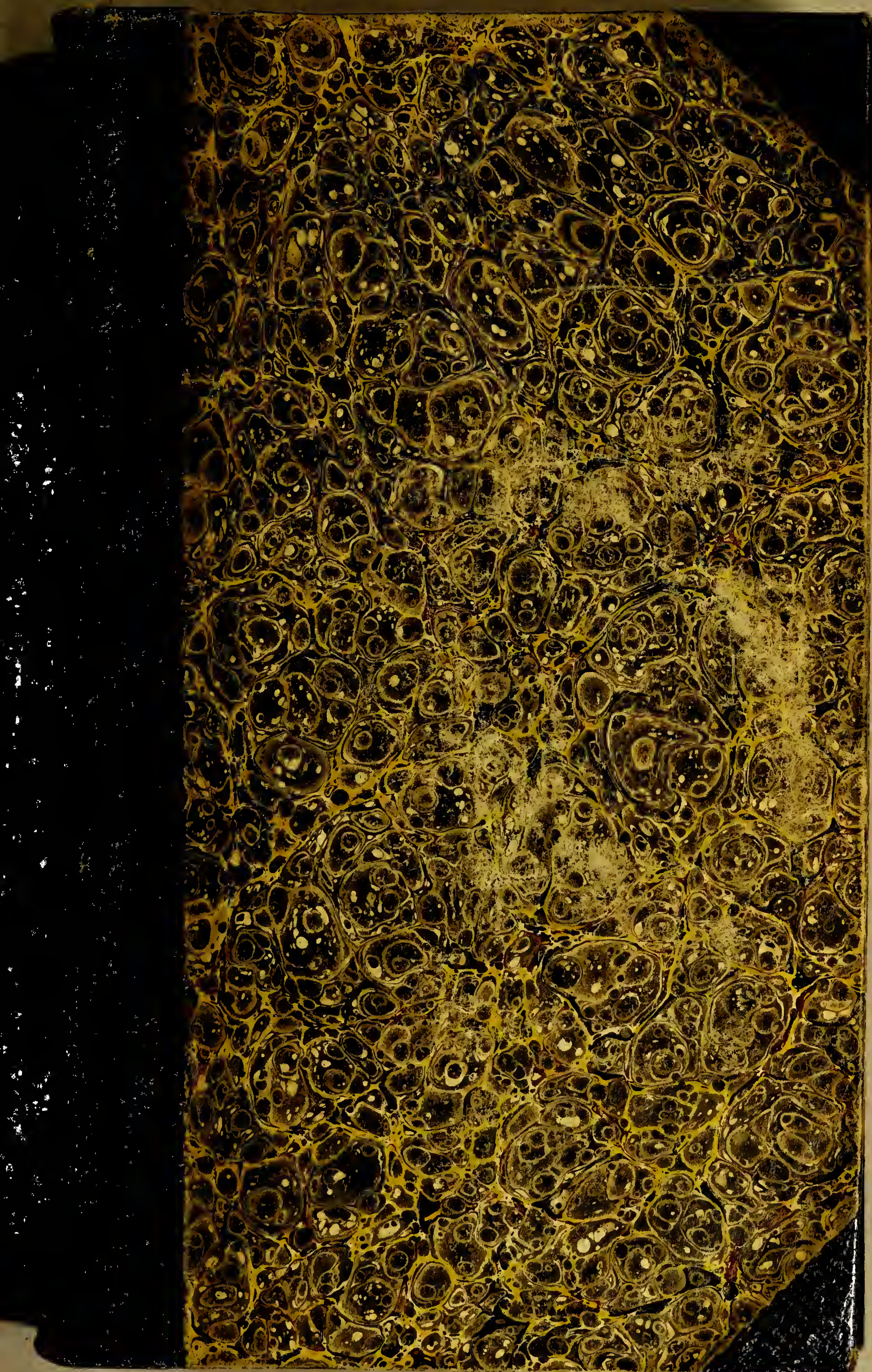




John Carter Brown.

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE L'AMÉRIQUE
DEPUIS SA DÉCOUVERTE.

TOME TROISIEME.

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE L'AMÉRIQUE
DEPUIS SA DÉCOUVERTE;

Qui comprend l'Histoire Naturelle, Ecclésiastique, Militaire, Morale & Civile des contrées de cette grande partie du Monde.

Par le R. P. Touron, de l'Ordre des Freres Prêcheurs.

TOME TROISIEME.

JOHN CARTER BROWN

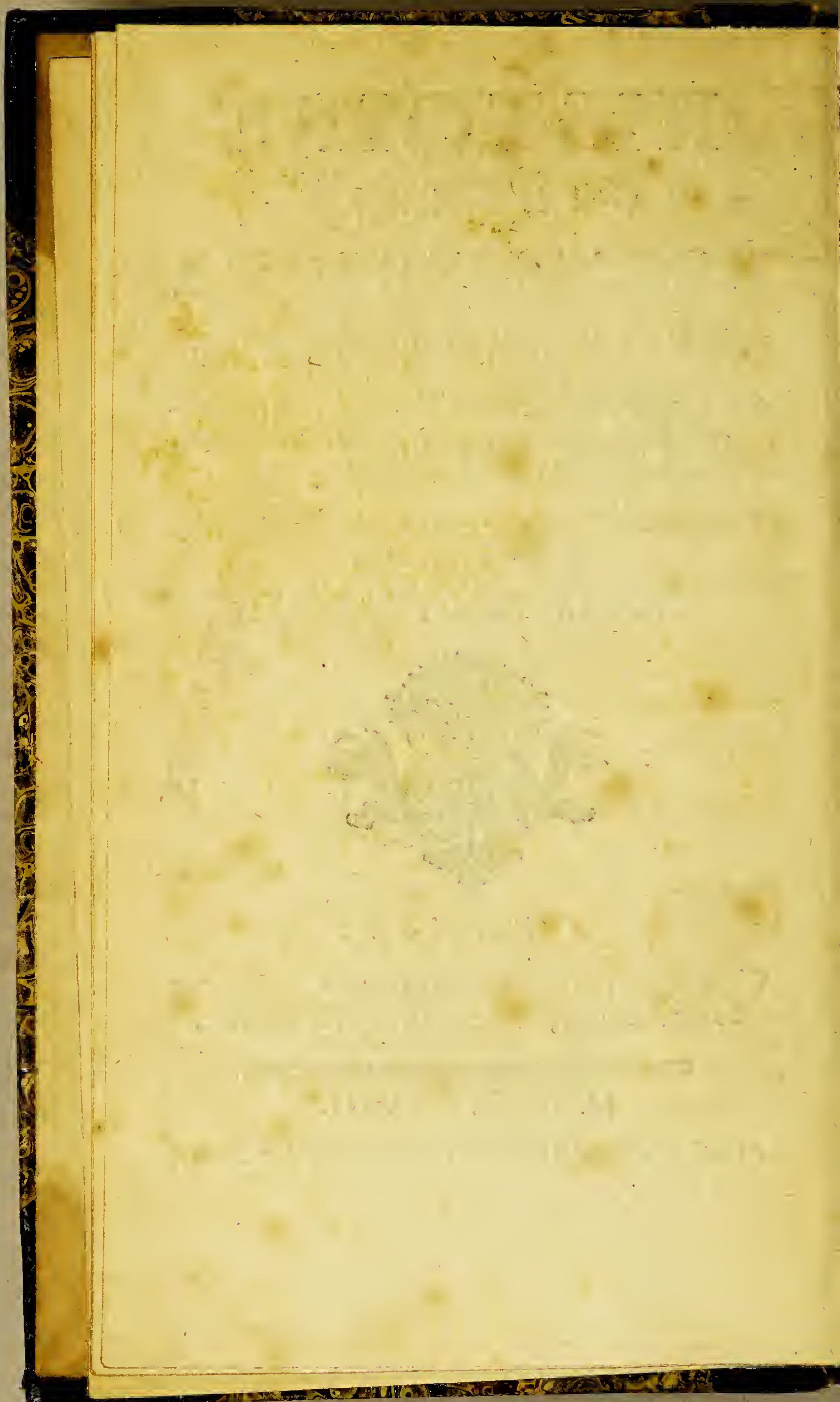


A PARIS,

Chez Jean-Thomas Hérissant, fils, rue Saint Jacques, à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. LXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'AMÉRIQUE, DEPUIS SA DÉCOUVERTE;

Qui comprend l'Histoire Eccléſiaſtique, Militaire, Morale & Civile des contrées de cette grande partie du monde.



SECONDE PARTIE.

Conquête du Mexique, & converſion de ces peuples à la Religion Chrétienne.



UOIQUE l'établiſſement de la véritable Religion, & les progrès de l'Evangile dans les différentes contréesdu Nouveau Monde, ſoient le premier & le principal objet de

notre travail ; la curiosité du Lecteur ne feroit point satisfaite, & il ne sentiroit pas assez l'importance, ni toute la difficulté d'un changement, qu'on peut appeller par excellence, l'ouvrage du Très-Haut ; si avant que de lui parler de prédication & de Prédicateurs, on ne lui donnoit d'abord quelque idée du pays où on le transporte ; du caractère de ces peuples nombreux & puissans qu'on entreprenoit de soumettre au joug de Jesus-Christ ; & enfin de tous les obstacles, que d'anciennes superstitions, des loix, des coutumes généralement suivies & par-tout respectées, opposoient à la lumière qu'on alloit offrir à des nations entieres, dont les ténèbres étoient épaisses, & le culte aussi impie qu'extravagant & inhumain.

L'Histoire de la conquête du Mexique doit d'autant plus nécessairement précéder celle de l'établissement du Christianisme dans ce grand Empire, que durant les premières années, où tout retentissoit du bruit des armes, les conversions

y furent auſſi rares qu'elles parurent depuis rapides, lorſque le pays une fois pacifié & ſoumis à un Monarque Chrétien, rien ne troubla plus la prédication de l'Evangile. Les Mexicains, ainſi que les autres peuples des Provinces voiſines; les plus ſauvages, comme ceux qui étoient plus policés, montrerent la même docilité, le même empreſſement à être inſtruits. Ceux qui demandoient le Baptême (& le nombre en étoit toujours grand) commençoient à détruire ou à bruler eux-mêmes leurs idoles, leurs autels ſacrileges, leurs temples, & ils ne refuſoient point de regler leurs mœurs ſur les maximes de la loi Evangélique. C'eſt ce qu'on lira dans la ſuite avec autant d'édification que de plaiſir. Mais l'ordre des matieres & la clarté de l'Hiſtoire ne nous permettent pas d'entrer ici en preuve, ni dans un détail qui ſeroit déplacé.

LIVRE PREMIER.

Grandeur de l'Empire du Mexique; Religion, Loix, Coutumes des Mexicains; magnificence du Souverain & de ſa Capitale : l'entrée d'une petite armée Eſpagnole dans un coin de l'Empire allarme toute la Cour & fait trembler le Monarque ſur ſon trône.

I. Etendue de l'Empire du Mexique.

L'Empire du Mexique ſoumis à ſes propres Rois, étoit au plus haut point de ſa grandeur, lorſque les Eſpagnols entreprirent d'en faire la conquête. Toutes les Provinces découvertes juſqu'à ce tems-là dans l'Amérique ſeptentrionale obéiſſoient à un Monarque, & étoient gouvernées par ſes Miniſtres, ou par des Caciques qui lui payoient tribut, & ce tribut devoit être d'autant plus conſidérable, que le pays étoit par-tout fort peuplé, riche & abondant en toutes ſortes de commodités. Sa longueur du levant au

couchant étoit de plus de 500 lieues ; & ſa largeur du midi au ſeptentrion s'étendoit en quelques endroits juſqu'à 200 ou 250 lieues. Ses bornes, du côté du ſeptentrion, étoient la mer atlantique, appellée maintenant la mer du nord, qui lave un long eſpace de côtes, depuis Panuco juſqu'à Yucatan. L'ocean aſiatique, ou golfe d'Anian, bornoit cet Empire du côté du couchant, depuis le Cap Mindorin, juſqu'aux extrémités de la nouvelle Galice. Le côté du midi occupoit cette vaſte côte qui court au long de la mer du ſud, depuis Acapulco juſqu'à Guatimala, & revient auprès de Nicaragua, vers cet iſthme qui diviſe l'Amérique en deux parties, & les attache enſemble par un petit détroit.

II. Reſſerré d'une part par des montagnes, & par la férocité de deux petits peuples.

Les limites de l'Empire Mexicain étoient néanmoins reſſerrées en quelques endroits, par les montagnes dont les Chichimeques & les Otomies s'étoient emparés. Ces peuples farouches & barbares, ſans avoir entr'eux aucune forme de gouvernement, habitoient dans les ca-

vernes des rochers, vivant de ce que la chaſſe leur fourniſſoit, & des fruits que leurs arbres produiſoient ſans culture. Cependant ils ſe ſervoient de leurs fleches avec tant d'adreſſe & de force, & ils ſçavoient ſi bien ſe prévaloir de l'avantage qu'ils tiroient de la ſituation & des défilés de leurs montagnes, qu'ils avoient repouſſé plus d'une fois toutes les forces des Empereurs du Mexique; mais ils n'aſpiroient à vaincre, que pour ne pas devenir ſujets, & pour conſerver leur liberté entre les bêtes ſauvages.

III. Il s'étendoit d'une autre par des conquêtes faciles; la valeur chez les Mexicains faiſoit les Rois.

C'étoit par une ſuite de victoires & de conquêtes faites ſur les Nations voiſines répandues dans les plaines, que l'Empire du Mexique, dans l'eſpace de moins de deux ſiècles, étoit parvenu à ce haut point de grandeur. Un ancien Capitaine Mexicain, dont l'Hiſtoire loue l'habileté & la bravoure, avoit ſçu faire de bons ſoldats, en leur inſpirant la connoiſſance & l'amour de cette gloire qui s'acquiert par les armes. Depuis ils élurent un Roi, donnant l'autorité ſouveraine

à celui qui étoit eſtimé le plus vaillant, parce qu'ils ne connoiſſoient point d'autre vertu que la valeur; ou s'ils en connoiſſoient quelqu'autre, ils ne lui accordoient que le ſecond rang. Ils obſerverent toujours inviolablement cette coutume de prendre le plus brave pour leur Roi, ſans avoir égard au droit de ſucceſſion acquis par la naiſſance: néanmoins lorſque le mérite étoit égal, ils adjugeoient la préférence à celui qui étoit du ſang Royal. C'eſt ainſi que la guerre, qui faiſoit leurs Rois, élevoit auſſi peu-à-peu, & augmentoit leur Empire. S'ils avoient prétendu juſtifier leurs premiers exploits par la juſtice d'une légitime défenſe contre les attaques de leurs voiſins, ils renoncerent bientôt à toute modération, & s'érigerent en tyrans, lorſque leur Empire eut acquis une conſiſtance & des forces qui le rendoient formidable à tout le reſte de l'Amérique ſeptentrionale.

IV. Forces de cet Empire ſous Montezuma.

Leurs armées s'aſſembloient ſans peine, parce que les Princes de l'Empire & les Caciques des Pro-

vinces, étoient obligés de se trouver au rendez-vous avec les troupes qu'on leur ordonnoit d'amener. Entre les grandeurs de cet Empire, on remarque avec admiration, que Montezuma, onzième Roi, & second du nom, avoit trente grands vassaux si puissans, que chacun d'eux pouvoit mettre en campagne jusqu'à cent mille hommes en armes au premier commandement.

V. Religion des anciens Mexicains; ils adoroient une multitude de dieux, & reconnoissoient un premier Être, supérieur à tous.

Quoique l'aveuglement de ces peuples ne fût pas moins grand que la multitude de leurs dieux, ils ne laissoient pas de reconnoître une Divinité supérieure, un premier être, à qui ils attribuoient la création du ciel & de la terre: & ce principe de toutes choses étoit entre les Méxicains un Dieu sans nom, parce qu'ils n'avoient point de terme pour l'exprimer en leur langue. Ils faisoient seulement comprendre qu'ils le connoissoient en regardant le ciel avec vénération, & en lui donnant, à leur maniere, l'attribut d'ineffable, avec cette maniere de doute religieux dont les Athéniens révéroient

le *Dieu inconnu*. Ils étoient encore prévenus de cette folle opinion, qu'il n'y avoit point de dieux avant les misères des hommes, & que les divinités ne s'étoient multipliées qu'à mesure que les hommes avoient commencé à devenir misérables : ils regardoient leurs dieux comme des génies favorables, qui se produisoient lorsque les mortels avoient besoin de leur assistance.

VI. Ils n'ignoroient point l'immortalité de l'ame, mais la superstition les rendoit cruels & prodigues, dans l'enterrement de leurs Princes.

Les Mexicains croyoient l'immortalité de l'ame, ils reconnoissoient des récompenses & des peines dans l'éternité : mais ils expliquoient mal le mérite & le péché ; & cette vérité étoit encore obscurcie par d'autres erreurs. Ils enterroient avec les morts beaucoup d'or & d'argent, pour les frais du voyage qu'ils croyoient long & fâcheux : ils faisoient mourir quelques-uns de leurs domestiques, afin qu'ils leur tinssent compagnie. C'étoit une marque d'amour exquis, mais ordinaire aux femmes légitimes, de célébrer par leur mort les funérailles de leur mari. Les monumens des Princes devoient être d'une vaste étendue,

puiſqu'on enterroit avec eux une grande partie de leurs richeſſes & de leurs domeſtiques, l'un & l'autre à proportion de leur dignité. Il falloit que le nombre de tous leurs Officiers fût rempli : on les envoyoit ainſi eſcorter le Prince en l'autre monde, avec quelques-uns de leurs flatteurs, qui payoient alors aſſez cher les impoſtures de leur profeſſion. On portoit aux Temples les corps des grands Seigneurs avec pompe & un grand cortège : les Prêtres venoient au-devant avec leurs braſiers de copal, chantant d'un ton triſte des hymnes funèbres, accompagné du ſon enroué & lugubre de quelques inſtrumens. Ils élevoient à diverſes fois le cercueil en haut, durant qu'on ſacrifioit ces miſérables victimes qui avoient dévoué juſqu'à leur ame à l'eſclavage ; & cette action étoit horriblement mêlée de ridicules abus, & de cruautés atroces & déplorables.

VII. Dans tous les uſages des Mexicains on

La religion ou la ſuperſtition de ce peuple ſe retrouvoit dans toutes leurs loix, leurs coutumes &

leurs usages. Dans tout ce qu'on pouvoit remarquer d'ailleurs de sensé & de sage, comme dans leurs mariages, dans l'éducation de leurs enfans, dans leur maniere de compter les mois, les années, & leurs siècles, la folle superstition, & souvent leur inclination guerriere ne s'y montroit pas moins.

retrouvoit, avec la superstition, leur inclination guerriere.

VIII.
Loix & cérémonies de leurs mariages, le divorce étoit permis. & l'adultere étoit puni de mort.

Les mariages des Mexicains avoient quelque forme de contrat & quelques cérémonies de Religion. Après qu'on s'étoit accordé sur les articles, les deux parties se rendoient au Temple, où un des Sacrificateurs examinoit la volonté par des questions précises & destinées à cet usage. Il prenoit ensuite d'une main le voile de la femme, & la mante du mari, & il les nouoit ensemble par un coin, pour signifier le lien intérieur des volontés. Ils retournoient à leur maison avec cette espéce d'engagement, accompagnés du Sacrificateur. Là, par une imitation de ce que les Romains pratiquoient à l'égard des dieux Lares, ils alloient visiter le foyer, qui selon leur imagination,

étoit le médiateur des différends entre les mariés. Ils en faifoient le tour fept fois de fuite, précédés par le Sacrificateur; ce qui donnoit la dernière perfection au mariage. On exprimoit dans un acte public les biens que la femme apportoit en dot; & le mari étoit obligé à les reftituer, en cas qu'ils vinffent à fe féparer, ce qui arrivoit très-fouvent. Il fuffifoit pour le divorce que le confentement fût réciproque; & ce procès n'alloit point jufques aux Juges. La femme retenoit les filles, & le mari les garçons: mais du moment que le mariage étoit ainfi rompu, il étoit défendu de fe réunir fous peine de la vie; & le péril de la rechûte étoit l'unique reméde que les Loix euffent imaginé contre les divorces, où l'inconftance naturelle de ces peuples les portoit aifément; l'adultere étoit puni du dernier fupplice.

IX. Cérémonies ufitées à la naiffance des enfans.

Les enfans nouveaux nés étoient portés avec folemnité aux Temples; & les Sacrificateurs, en les recevant, leur faifoient de certaines exhortations fur les miferes &

ſur les peines où l'on eſt engagé en naiſſant. Si les enfans étoient nobles, on leur mettoit une épée à la main droite, & à la gauche un bouclier, que les Sacrificateurs conſervoient pour ces uſages. S'ils venoient d'Artiſans, on faiſoit la même cérémonie avec quelques outils ou inſtrumens mécaniques. Les filles de l'une & l'autre qualité, n'avoient que la quenouille & le fuſeau. Après cette première cérémonie, le Sacrificateur portoit les enfans auprès de l'autel où il leur tiroit quelques goutes de ſang avec une épine de maguez, ou une lancette de pierre à fuſil ; & puis il jettoit de l'eau ſur eux en faiſant certaines imprécations.

X. Imitation de quelques-uns de nos Sacremens.

Le démon toujours ſinge de la Divinité, n'avoit pas ſeulement contrefait les autres cérémonies de l'Egliſe, il faiſoit encore imiter aux Mexicains quelques Sacremens de la Religion Chrétienne. Il avoit introduit parmi eux le Batême, la Confeſſion des péchés, en leur perſuadant qu'elle leur attiroit la faveur de leurs dieux, & une eſpèce

de communion ridicule que les Sacrificateurs adminiſtroient à certains jours de l'année, après avoir mis en petits morceaux une maſſe de farine pêtrie avec du miel, figurée en Idole, qu'ils appelloient *le dieu de la Pénitence.*

XI. Attentions à l'éducation des enfans, ſoit du peuple ou des Nobles. Diverſité de Colleges & de Maîtres.

Un des ſoins de leur police qu'on ne peut trop eſtimer, eſt celui qu'ils donnoient à l'éducation des enfans, & l'induſtrie avec laquelle ils formoient leurs inclinations après les avoir examinées. Ils avoient des Ecoles publiques où on enſeignoit aux enfans du peuple ce qu'ils devoient ſçavoir; & d'autres Colléges plus conſidérables où l'on élevoit les enfans des Nobles, depuis l'âge le plus tendre, juſqu'à ce qu'ils fuſſent capables de faire leur fortune, ou de ſuivre leur inclination. On trouvoit dans ces Colléges des Maîtres pour les exercices de l'enfance, d'autres pour ceux de l'adoleſcence, & d'autres enfin pour la jeuneſſe. On commençoit par apprendre aux enfans à déchiffrer les caractères & les figures qui compoſoient leurs monumens; & on exer-

çoit leur mémoire en leur faiſant retenir toutes les Chanſons Hiſtoriques ſur les grandes actions de leurs Ancêtres, & les louanges de leurs dieux. Ils paſſoient de-là à une autre Claſſe, où on leur enſeignoit la modeſtie, la civilité, & ſelon quelques Auteurs, juſqu'à une maniere reglée de marcher & d'agir. Les Maîtres de cette Claſſe étoient plus qualifiés que les premiers, parce que leur emploi s'appliquoit aux inclinations d'un âge qui ſouffre qu'on corrige ſes défauts, & qu'on émouſſe ſes paſſions. En même-tems que leur eſprit s'éclairoit dans cette épreuve d'obéiſſance, leur corps ſe fortifioit, & ils paſſoient à la troiſième Claſſe, où ils ſe rendoient adroits aux exercices les plus violens : c'eſt où ils éprouvoient leurs forces à lever des fardeaux, & à luter ; où ils ſe faiſoient des défis au ſaut, à la courſe ; & où ils apprenoient à manier les armes, à eſcrimer de l'épée ou de la maſſue, à lancer le dard avec force & juſteſſe. On leur faiſoit ſouffrir la faim & la ſoif. Ils

avoient des tems destinés à résister aux injures de l'air & des saisons, jusqu'à ce qu'ils retournassent habiles & endurcis, dans la maison de leurs peres, afin d'être appliqués, suivant la connoissance que leurs Maîtres donnoient de leurs inclinations, aux emplois de la paix, ou de la guerre, ou de la Religion. La Noblesse avoit le choix de l'une de ces trois professions, également considérées, quoique la guerre l'emportât, parce qu'on y avançoit d'avantage sa fortune.

XII. Education des filles de qualité.

Il y avoit aussi d'autres Colléges de Matrônes dévouées au service des Temples, où on élevoit les filles de qualité. On les mettoit dès leur tendre jeunesse entre les mains de ces Maitresses, qui les tenoient sous une étroite clôture, jusqu'à ce qu'elles en sortissent pour être établies, avec l'approbation de leurs parens, & la permission de l'Empereur, étant déja habiles dans tous les ouvrages qui donnent de la réputation aux femmes.

XIII. Epreuves des jeunes

Les enfans des Nobles qu'on reconnoissoit portés d'inclination à

la guerre, au sortir des Colléges, passoient par la rigueur d'un autre examen fort remarquable. Leurs peres les envoyoient à l'armée, afin qu'ils apprissent ce qu'ils avoient à souffrir en campagne, & qu'ils connussent à l'épreuve à quoi ils s'engageoient avant que de prendre le rang de soldat. Ils n'avoient point alors d'autre emploi que celui de *Tamerte*, ou de porte-faix, portant leur bagage sur les épaules.

Mexicains à la guerre.

XIV. Avantages qu'en retiroit la patrie.

Celui d'entre ces apprentifs qui changeoit de couleur à la vûe de l'ennemi, ou qui ne se signaloit pas par quelque action de valeur, n'étoit point reçu dans les troupes : c'est pourquoi ils tiroient des services considérables de ces commençans, durant le tems de leur épreuve, parce que chacun cherchoit à se distinguer par quelque exploit, en se jettant tête baissée dans les plus grands périls, persuadé que pour se mettre au rang des braves, il faut établir sa réputation en sacrifiant quelque chose à la témérité.

Les Mexicains ne connoissoient

XV.
Les gens du peuple, comme les nobles, s'avançoient dans le militaire par des actions de valeur.

point de plus grand bonheur que celui qui consistoit à acquérir de l'estime dans les occasions de la guerre : les Princes considéroient cette profession comme le principal appui de leur Couronne, & les sujets comme une vertu affectée à leur Nation. C'est par la voye des armes que les gens du peuple s'élevoient au rang des Nobles, & ceux-ci aux plus hautes dignités de l'Etat. Il y avoit un tems déterminé pour le service, & pour obtenir le titre de soldat avec tous ses priviléges. Les Caciques commandoient leurs troupes dans l'occasion, sous l'autorité du Capitaine général, à qui ils obéissoient, comme à celui qui représentoit la personne de l'Empereur, quand il n'étoit pas à l'armée, ce qui arrivoit très-rarement ; parce que ces Princes croyoient que leur autorité souffroit quelque diminution, lorsqu'ils s'éloignoient du commandement de leurs armées ; le Souverain regardoit comme un monstre en politique, de commettre ses propres forces au bras d'autrui.

XVI. Leur maniere de combattre les confondoit, à certains égards, avec les autres Indiens, & les distinguoit par d'autres endroits.

Leur maniere de combattre étoit la même que celle des autres peuples de l'Amérique, excepté que les Mexicains, ordinairement, gardoient plus d'ordre & de discipline, que le service y étoit plus exact, & les soldats plus obéissans; enfin qu'il y avoit plus de Noblesse, & bien d'autres récompenses à espérer. Ils lançoient d'abord leurs dards & leurs javelots, afin d'en venir aux mains à coups d'épées & de massue; & souvent ils se jettoient à corps perdu sur l'ennemi; parce qu'entre ces peuples, c'étoit une plus grande action de valeur de faire des prisonniers, que de tuer leurs ennemis, le plus brave étant celui qui amenoit plus de victimes pour les sacrifices. Les charges de la guerre étoient fort estimées, & les Officiers fort respectés.

XVII. Récompenses honorables inventées par Montezuma, pour exciter l'émulation.

L'Empereur Montezuma ne manquoit pas de récompenser libéralement ceux qui se distinguoient dans les occasions. Ce Prince avoit tant d'inclination aux armes, & tant d'ardeur à maintenir la réputation de ses troupes, qu'il avoit inventé

des prix d'honneur pour les Nobles qui servoient à la guerre : c'étoit comme une espéce d'Ordre Militaire, avec des habits particuliers, & des marques d'honneur & de distinction. Il y avoit des Chevaliers de l'Aigle, d'autres du Tigre, & d'autres du Lion, qui portoient la figure de ces animaux comme un colier de l'Ordre pendu au col, ou peint sur leurs mantes. Il fonda un Ordre supérieur où on ne recevoit que les Princes, ou les Nobles qui étoient du sang Royal, & il s'y enrôla lui-même, afin de donner plus de considération à cet habit. Les Chevaliers avoient une partie de leurs cheveux attachés par un ruban rouge, & de gros cordons de même couleur, qui, sortant d'entre les plumes ornoient leur tête, & pendoient sur leurs épaules plus ou moins, suivant le mérite des exploits du Chevalier, que l'on distinguoit par le nombre de ces cordons, & on l'augmentoit avec de grandes cérémonies, à mesure que le brave se signaloit par de nouvelles actions : ainsi il y avoit tou-

jours lieu de ſe faire un nouveau mérite dans cette dignité.

XVIII. Calendrier des Mexicains, à quoi ils employoient les cinq derniers jours de l'année.

Le ſtyle dont les Mexicains ſe ſervoient pour meſurer & compter leurs mois, leurs années, & leurs ſiècles, avoit quelque choſe de ſingulier & de fort curieux. Ils régloient leur Calendrier ſur les mouvemens du Soleil, dont ils ſçavoient prendre la hauteur & la déclinaiſon, qui leur donnoit les différences du tems & des ſaiſons. Leur année, ainſi que la nôtre, étoit de trois cens ſoixante-cinq jours; mais ils la diviſoient en dix-huit mois de vingt jours chacun; ce qui faiſoit le nombre de trois cens ſoixante jours: les cinq qui reſtoient étoient comme intercalaires: on les ajoutoit à la fin de l'année, afin qu'elle égalât le cours du Soleil. Durant ces cinq jours qu'ils croyoient que leurs ancêtres avoient laiſſés exprès comme vuides & hors de compte, ils s'abandonnoient aux plaiſirs de l'oiſiveté, & ne ſongeoient qu'à perdre, le plus agréablement qu'ils pouvoient, ces reſtes de tems. Les ouvriers ceſſoient leur travail, on

fermoit les boutiques, on ne plaidoit point aux Tribunaux, on ne ſacrifioit point dans les Temples. Ils ſe viſitoient les uns les autres, & ils ſe donnoient toute ſorte de divertiſſemens, afin, diſoient-ils, de ſe dédommager par avance, des chagrins & des miſeres de l'année où ils alloient entrer. Elle commençoit au premier jour du printems; & elle ne différoit de notre année ſolaire que de trois jours qu'ils ôtoient de notre mois de Février.

XIX. Maniere de compter leurs ſemaines, leurs mois, leurs années, & leurs ſiecles.

Ils avoient auſſi leurs ſemaines de treize jours chacune, avec des noms différens qu'ils marquoient ſur leur calendrier par diverſes figures. Leurs ſiècles étoient de quatre ſemaines d'années, dont la méthode & la diſtribution étoit faite avec beaucoup d'art, & ſe conſervoit ſoigneuſement, afin d'apprendre à la poſtérité ce qui s'étoit paſſé de plus conſidérable. On traçoit un grand cercle, diviſé en cinquante-deux degrés, & on donnoit une année à chaque degré. Le Soleil étoit repréſenté au centre du cer-

cle, & il ſortoit de ſes rayons quatre lignes différentes en couleurs, qui partageoient également la circonférence du cercle: ainſi on comptoit treize degrés entre chaque demi-diametre. Ces diviſions ſervoient comme de ſignes à leur zodiaque, ſur lequel ils calculoient les révolutions de leurs ſiècles, & les aſpects du ſoleil, qu'ils appelloient heureux ou malheureux, ſelon la couleur de la ligne ſous laquelle ils tomboient. Ce cercle étoit inſcrit dans un autre bien plus grand, ſur lequel ils marquoient avec leurs caractères les événemens les plus conſidérables de chaque ſiècle. Les tables des ſiècles étoient comme des monumens publics qui ſervoient de preuves à l'Hiſtoire: & l'on peut mettre entre les plus belles inſtructions de leur gouvernement, celle d'avoir des Hiſtoriens qui puſſent conſerver à la poſtérité les grandes actions de leurs ancêtres, ſans le ſecours des lettres.

XX. Dans quel excès de terreur les Me-

Cette ſupputation des ſiècles avoit encore un motif de ſuperſtition, parce qu'ils avoient appris que le

xicains voyoient arriver le dernier jour du siecle.

monde couroit risque de périr lorsque le soleil achevoit sa révolution au bout de ces quatre semaines : ainsi quand le dernier jour des cinquante-deux années arrivoit, tout le monde se préparoit à cette effroyable disgrace. Ils se disposoient à la mort sans être malades : ils cassoient toute leur vaisselle comme un meuble qui ne devoit plus servir. Ils éteignoient le feu, ils couroient durant toute la nuit comme des gens qui ont perdu l'esprit, & personne n'osoit se reposer jusqu'à ce qu'il eût sçu si l'on étoit tout de bon dans la région des ténébres. Tournés sans relâche du côté de l'Orient, ils commençoient à respirer lorsque le crépuscule paroissoit à leurs yeux ; & quand le soleil se montroit, il étoit salué au son de tous leurs instrumens, par des hymnes & des chansons qui exprimoient les transports de leur joie. Les Mexicains se félicitoient alors les uns les autres, de ce que la durée du monde étoit déja assurée pour un autre siècle, & ils alloient aux Temples en rendre gra-

XXI. Autres excès de folle joie & de superstition, au lever du soleil suivant.

ces

ces aux Dieux, & prendre de la main des Sacrificateurs du feu nouveau qu'ils allumoient devant les Autels, par une violente agitation de deux morceaux de bois ſec qu'ils frottoient l'un contre l'autre; après quoi chacun faiſoit de nouvelles proviſions de tout ce qui étoit néceſſaire à ſa ſubſiſtance, & on célébroit ce jour-là par des réjouiſſances publiques. On ne voyoit que des danſes par la Ville, & d'autres exercices d'agilité conſacrés au renouvellement du ſiècle, de la même maniere que Rome en uſoit autrefois dans les jeux ſéculaires.

XXII. Gouvernement civil & militaire de cet Empire.

C'eſt principalement ſous le regne de Montezuma II, le plus connu des Empereurs du Mexique, que le Gouvernement civil & militaire fut porté au dernier degré pour le bien & pour le mal. Les richeſſes de l'Empereur étoient ſi grandes, qu'elles ne ſuffiſoient pas ſeulement à ſoutenir la dépenſe & les délices de ſa Cour; mais encore à entrenir ſur pied pluſieurs Armées toujours en campagne, afin de dompter les rebelles, ou couvrir

ſes frontieres. Outre un fonds conſidérable qu'il mettoit en reſerve dans ſon épargne, les mines d'or & d'argent apportoient un grand profit à la Couronne. Les ſalines & les autres droits établis de toute ancienneté n'en produiſoient pas moins ; mais le capital de ſes revenus venoit des contributions de ſes ſujets ; contributions que Montezumá avoit pouſſées juſqu'à des ſommes exceſſives. Tous les hommes de travail de ce grand Empire payoient le tiers du revenu des terres qu'ils faiſoient valoir : les ouvriers en rendoient autant du prix de leurs manufactures ; les pauvres apportoient à la Cour ſans aucun ſalaire, tout ce que les autres devoient contribuer ; ou ils reconnoiſſoient leur dépendance par quelqu'autre ſervice perſonnel.

XXIII. Tribunaux & Juriſdictions ordinaires pour les impôts.

Il y avoit divers Tribunaux répandus par tout l'Empire, qui avec le ſecours des Juriſdictions ordinaires, recueilloient les impôts, & les envoyoient à la Cour. Ces Miniſtres dépendoient du Tribunal de l'épargne, qui réſidoit en la Ville

Capitale ; & ils étoient obligés de rendre un compte exact du revenu des Provinces, dont ils avoient l'Intendance. Leurs fraudes & leurs négligences étoient également punies, & il y alloit de la vie ; ce qui faisoit naître les violences dont ils usoient à exiger les droits, puisque la miséricorde n'étoit pas un moindre crime que le larcin, en la personne de Ministre.

XXIV. Dure politique de Montezuma.

Les plaintes des peuples étoient grandes, & Montezuma ne les ignoroit pas : mais il mettoit l'oppression de ses sujets entre les plus fines maximes de la politique, disant qu'il connoissoit leurs méchantes inclinations, & qu'ils avoient besoin d'être chargés afin d'établir leur repos, puisqu'il n'en pourroit espérer d'obéissance s'il les laissoit enrichir ; très-habile à inventer des prétextes & des couleurs qui eussent quelqu'apparence de raison. Les places voisines de la Ville Capitale fournissoient du monde pour travailler aux ouvrages de l'Empereur : elles envoyoient du bois à son Palais, ou contribuoient quelqu'autre cho-

ſe aux dépens de leurs Communautés.

XXV. Tribut des Nobles; devoirs de ſes Miniſtres.

Le tribut des Nobles étoit d'aſſiſter à la garde de la perſonne du Prince, ou de ſervir dans ſes Armées, avec un certain nombre de leurs Vaſſaux. Ils lui faiſoient, outre cela, des préſens ſans nombre, qu'il recevoit comme des dons, ſans oublier de leur faire ſentir qu'ils y étoient obligés. Il avoit pluſieurs Tréſoriers différens, ſuivant les diverſes eſpéces de choſes qui entroient en ſon Empire; & le premier Tribunal délivroit tout ce qui étoit néceſſaire à la dépenſe de la Maiſon de l'Empereur, & à la ſubſiſtance des Armées. Les mêmes Miniſtres avoient ſoin de mettre à part ce qui reſtoit, afin de le porter au Tréſor Royal; ils le réduiſoient en eſpeces, qui puſſent être conſervées long-tems, particulierement en piéces d'or, dont ils connoiſſoient & eſtimoient la valeur, ſans que l'abondance fît rabattre rien de ſon prix.

XXVI. Juſte rapport de toutes les

La maniere dont les Mexicains ſe gouvernoient étoit eſtimable,

par le juſte rapport que toutes les parties du Gouvernement avoient les unes aux autres. Outre le Conſeil des Finances appliqué à la diſpoſition des revenus de la Couronne & du Domaine de l'Empereur ; il y avoit un Conſeil de Juſtice, où on relevoit les appellations de tous les Tribunaux inférieurs ; un Conſeil de Guerre, dont les Officiers avoient ſoin de la levée & de la ſubſiſtance des troupes ; & un Conſeil d'Etat, qui ſe tenoit ordinairement en préſence du Prince, & où on délibéroit ſur les affaires de la plus grande importance. Ils avoient encore leurs Juges de Commerce, outre pluſieurs autres Miniſtres, comme des Prevôts de Cour, qui faiſoient la ronde par la Ville, & qui pourſuivoient les malfaiteurs. Leur Tribunal étoit en un endroit de la Ville, où ils s'aſſembloient pour juger les procès en première inſtance. Tous les jugemens étoient ſommaires & ſans écritures : le demandeur & le défendeur paroiſſoient chacun avec ſes raiſons & ſes témoins, & la con-

parties du Gouvernement; l'uſage tenoit lieu de loix écrites, & abrégeoit bien les procès.

testation étoit décidée sur le champ. On l'examinoit un peu plus long-temps, s'il y avoit lieu d'appeller au Tribunal supérieur. Ils n'avoient point de Loix écrites, mais ils se gouvernoient selon l'usage établi par leurs ancêtres; la coutume leur tenant lieu de Loi, lorsque la volonté du Prince n'altéroit point la coutume. Tous ces Conseils étoient composés de personnes d'une expérience consommée dans les Charges de la guerre & de la paix: mais il n'y avoit que les Electeurs de l'Empire qui eussent séance au Conseil d'Etat. Les plus anciens Princes du Sang Royal montoient successivement à cette dignité d'Electeur; & quand il se présentoit quelque matiere de grande considération, on appelloit au Conseil les Rois de Tezeuco & de Tacuba, qui étoient les principaux Electeurs, par une ancienne prérogative qui leur venoit par droit de succession. Les quatre premiers Conseillers étoient logés & nourris dans le Palais, afin d'être toujours auprès de la personne du Roi, & de lui don-

ner leurs avis, qu'il ne prenoit le plus ſouvent, que pour autoriſer ſes decrets dans l'eſprit du peuple.

XXVII. Crimes capitaux; le défaut d'intégrité dans un Miniſtre étoit toujours puni de mort.

Ils apportoient une égale attention à récompenſer le mérite & à punir les crimes. Les capitaux étoient l'homicide, le vol, l'adultere, & les moindres irrévérences contre la perſonne du Prince, ou contre la Religion. Les autres fautes ſe pardonnoient aiſément, parce que la Religion même déſarmoit la Juſtice en permettant les vices. On puniſſoit auſſi de mort le défaut d'intégrité dans les Miniſtres, & il n'y avoit point de fautes legeres pour ceux qui exerçoient des offices publics. Montezuma avoit renouvellé cette Coutume à toute rigueur: il faiſoit des diligences ſecrettes pour être informé de leur conduite, juſqu'à tenter leur déſintéreſſement par des regales conſidérables qui leur étoient préſentés de la main de quelques perſonnes de confiance, dont ils ne ſe défioient pas. Celui qui faiſoit un faux pas ſur ce ſujet étoit puni de mort ſans remiſſion.

Le Gouvernement civil des Mexi-

XXVIII. Maniere d'éprouver l'Empereur élu : cérémonie de son Couronnement.

cains n'étoit donc ni moins reglé, ni moins digne d'un état policé que le Gouvernement militaire : l'un contribuoit au soutien & à la perfection de l'autre. La façon sur-tout d'éprouver le mérite de leur nouveau Souverain, & les cérémonies de son couronnement sont remarquables. D'abord après son élection, & avant que d'être couronné & de monter sur le trône, l'Empereur étoit obligé de sortir en campagne, à la tête des troupes, & de remporter quelque victoire, ou de conquérir quelque Province sur les ennemis de l'Empire ou sur les rebelles. Aussitôt que le mérite de ses exploits l'avoit fait paroître digne de regner, il revenoit triomphant en la ville capitale, où on lui avoit préparé une entrée avec toute la pompe & l'appareil ordinaire en de semblables occasions. Tous les Nobles, les Ministres & les Sacrificateurs l'accompagnoient jusqu'au Temple du Dieu de la guerre, où il descendoit de sa litiere, & après les sacrifices propres à cette cérémonie, les Princes Electeurs mettoient sur lui l'habit & le man-

teau Impérial. Ils lui armoient la main droite d'une épée d'or garnie de pierres à fusil, qui étoit la marque de la justice. Il recevoit de la main gauche un arc & des fléches, qui désignoient le souverain commandement sur leurs armées, & alors le Roi de Tezeuco lui mettoit la Couronne sur la tête, ce qui étoit la fonction privilégiée du premier Electeur.

XXIX. Discours instructif & à la louange du nouveau Souverain : ce qu'il promet avec serment à ses Sujets.

Un des principaux Magistrats, & des plus éloquens, faisoit ensuite un long discours, par lequel il congratuloit le Prince au nom de tout l'Empire de sa nouvelle dignité : il y mêloit quelques instructions dans lesquelles il représentoit les soins & les obligations que la Couronne impose, l'attention qu'il devoit avoir au bien & à l'avantage de ses peuples, & surtout la louable conduite de ses prédécesseurs qu'il devoit imiter. Le discours étant fini, le Chef des Sacrificateurs s'approchoit avec un profond respect, & l'Empereur faisoit entre ses mains un serment, dont les circonstances sont très-remarquables. En premier lieu, il ju-

roit de maintenir la Religion de ses ancêtres, d'observer les Loix & les Coutumes de l'Empire, & de traiter ses Sujets avec douceur & bonté. Il juroit encore que tant qu'il regneroit, les pluies tomberoient à propos, que les rivieres ne feroient point de ravages par leurs débordemens, que les campagnes ne seroient point affligées par la stérilité, ni les hommes par les malignes influences du soleil.

XXX. Ce pacte ne peut être excusé de folie ou d'impiété.

Ce pacte entre un Prince & ses Sujets a quelque chose de si bisarre, qu'il seroit bien difficile de l'èxcuser d'extravagance & de folie. Celle des Mexicains alloit jusqu'à mettre leur Prince au rang de leurs divinités. Il faut passer sous silence ce qui regarde quelques autres usages & coutumes de la nation; leurs fêtes, leurs sacrifices, leurs cérémonies, leurs sortileges, leurs superstitions, souvent mêlées de tant d'indécences ou de brutalités, que ce seroit blesser la pudeur que d'en faire le récit.

Il nous reste à faire bien connoître l'Empereur qui regnoit sur ces peuples, lorsqu'ils furent attaqués par les troupes d'Espagne, Mon-

tezuma, dont il ſera parlé ſouvent dans la ſuite de cette Hiſtoire, n'eſt pas moins diſtingué dans celle des Mexicains, par ſes vices que par ſes grandes qualités.

XXXI. Portrait de Montezuma : bonnes & mauvaiſes qualités : valeur, ambition & hypocriſie.

Il étoit du ſang Royal, & dès ſa plus tendre jeuneſſe il s'étoit élevé aux premiers emplois par ſes talens militaires & ſes belles actions. Il avoit l'eſprit pénétrant, un jugement ſolide ſans le ſecours de l'étude, & un grand fond de généroſité naturelle. Toutes ſes inclinations, tournées à la guerre, l'avoient rendu très-habile en cet art : & par pluſieurs batailles gagnées, en commandant en perſonne, il avoit déja bien étendu les limites de l'Empire. Toujours applaudi à la Cour & dans les armées, Montezuma crut qu'on ne pouvoit juſtement lui refuſer le ſceptre à la première élection ; & pour ſe l'aſſurer, il ſçut employer tout ce qu'un eſprit fécond en ruſes put lui ſuggérer ; la diſſimulation, la fine politique, la modeſtie, l'hypocriſie & l'adreſſe à ſe faire des amis ; avantages qu'il conſidéroit alors comme le plus

grand bonheur de la vie. Dans toutes les rencontres, il affectoit de marquer une grande obéiſſance & beaucoup de reſpect pour ſon Roi. Sa conduite paroiſſoit toujours ſage & modeſte; toutes ſes actions & ſes paroles étoient compoſées, ſes manieres graves & ſon procédé toujours égal, enſorte que les Indiens diſoient, que le nom de Montezuma lui convenoit fort bien, parce qu'en leur langue il ſignifie *le Prince ſévere.* Mais il ſçavoit tempérer cette ſévérité en gagnant les cœurs par ſes libéralités, & ſéduiſant les eſprits par une montre de Religion; le plus sûr & le plus puiſſant des moyens dont on ſe ſert pour ſe rendre le maître des eſprits qui ne s'attachent qu'aux apparences. Pour cet effet Montezuma choiſit le temple le plus fréquenté, il y fit conſtruire un appartement en maniere de tribune, où, expoſé à la vue de tout le peuple, il employoit pluſieurs heures à recevoir les applaudiſſemens qu'on donnoit à ſa fauſſe piété, & à conſacrer entre ſes dieux l'idole de ſon ambition.

Des manieres ſi concertées lui attirerent l'eſtime & la vénération de tout le monde : ainſi après la mort du Roi, il fut choiſi tout d'une voix par les Electeurs, & le peuple confirma leur choix par des démonſtrations d'une exceſſive joie. Les grimaces de l'hypocriſie ne lui manquerent pas, pour colorer une feinte réſiſtance : il ſe fit chercher longtems, & il ne donna ſon conſentement à l'élection, qu'après toute la répugnance qui pouvoit la faire valoir. Mais à peine ſe vit-il ſur le trône, que l'artifice ceſſant tout-à-coup, il ſortit d'un état qui faiſoit tant de violence à ſon naturel, & il laiſſa paroître tous les vices, qui s'étoient revêtus juſqu'alors des apparences de la vertu.

XXXII. Montezuma, élu Empereur, ſe montre tel qu'il eſt.

La première action où ſon orgueil ſe déclara, fut en renvoyant tous les Officiers qui compoſoient la Maiſon du Roi, & qui étoient tirés des familles populaires, ou d'une médiocre condition. Montezuma ne voulut plus que des Nobles pour entrer dans toutes les Charges de ſon Palais, même pour les plus vils

XXXIII. Orgueil qui dégénere en impiété & tirannie.

emplois, ſous le prétexte de la bienſéance. Il ne ſe laiſſoit voir par ſes Sujets que très-rarement, & par ſes Miniſtres & ſes domeſtiques, qu'autant qu'il étoit néceſſaire de ſe communiquer. Il inventa de nouvelles révérences & des cérémonies inuſitées, pour ceux qui approchoient de ſa perſonne; en pouſſant inſolemment le reſpect juſqu'aux bornes de l'adoration, & ſe figurant que la vie & la liberté de ſes Sujets dépendoient ſouverainement de ſon caprice, il exerça contre quelques-uns des cruautés horribles, afin que perſonne ne pût douter de ſon pouvoir.

Il créa de nouveaux impôts, ſans que la néceſſité des affaires de l'Etat l'y obligeât. Ces impôts ſe levoient par tête ſur cette prodigieuſe multitude de peuple, & avec une rigueur qui n'avoit pas eu encore d'exemple.

XXXIV. Révolte de quelques provinces qu'il entreprend de ſoumettre.

Ces violences avoient jetté une grande frayeur dans l'eſprit de tous les Sujets de Montezuma; mais comme la crainte & la haine ne ſe ſéparent guère, quelques Provinces

ſe révolterent, & Montezuma voulut aller en perſonne châtier leur rebellion. L'on ne pouvoit douter qu'il n'eût tous les talens néceſſaires pour cela, outre que la jalouſie qu'il avoit de ſon autorité ne lui permettoit pas de mettre quelqu'autre à la tête de ſes armées.

Les ſeules Provinces de Mechoacan, de Tlaſcala & de Tepeaca, ſe maintinrent dans la révolte, & Montezuma diſoit qu'il avoit differé de les ſoumettre, parce qu'il avoit beſoin d'ennemis pour ſe fournir d'eſclaves, dont il faiſoit les miſérables victimes de ſes cruels ſacrifices, l'inhumanité de ce Prince paroiſſant juſques dans ſa tolérance, & lors même qu'il épargnoit les châtimens. XXXV. Pourquoi il en épargne quelques-unes.

Il y avoit quatorze années qu'il regnoit ſelon ces maximes, & la derniere de ces années fut toute remplie de préſages funeſtes, que le Ciel envoyoit ſans doute pour amolir la férocité de ces barbares, & rendre moins difficile aux Eſpagnols ce grand ouvrage, auquel la Providence les conduiſoit par des voies ſi

cachées, & des moyens si disproportionnés à la grandeur de l'entreprise.

XXXVI. Grandeur de la Capitale de cet Empire.

La Ville Capitale du Mexique répondoit bien à la grandeur de l'Empire, & par le nombre de ses citoyens aguerris, & par sa situation au milieu d'un grand lac. Elle étoit d'abord d'une vaste étendue, divisée en deux principaux quartiers, dont l'un nommé *Tiateluco*, n'étoit rempli que du menu peuple, l'autre étoit le séjour de la Cour & de toute la Noblesse; aussi donnoit-il le nom à la Cité entière. Cette Ville étoit située au milieu d'une vaste plaine, environnée de tous côtés par de très-hautes montagnes, dont les torrens & les ruisseaux alloient former divers étangs dans la vallée, & au centre deux grands lacs, couverts ou environnés de plus de cinquante Villes, ou Bourgades.

XXXVII. Deux grands lacs servent d'ornement & de défense à la Ville Royale.

Cette petite mer avoit trente lieues de circonférence, & les deux lacs qui la composoient, communiquoient leurs eaux par une digue de pierre qui les séparoit, & où on avoit pratiqué des ouvertures que

l'on paſſoit ſur des ponts de bois. Chaque ouverture avoit de deux côtés un portereau qui ſe levoit, afin de donner de l'eau au lac inférieur, qui avoit ſouvent beſoin du ſecours de l'autre. Le plus haut étoit d'une eau douce & claire, où on trouvoit des poiſſons de fort bon goût; l'autre avoit ſes eaux épaiſſes & ſalées, ſemblables à celles de la mer. Ce n'eſt pas que les torrens dont elles étoient formées, euſſent une qualité différente de ceux qui compoſoient le lac ſupérieur; la ſalûre ne venoit que de la nature de la terre, qui renfermoit ces eaux, & qui étoit groſſiere & nitreuſe en cet endroit : ce défaut même tournoit à un très-grand avantage, à cauſe du ſel que l'on faiſoit par-tout ſur les bords de ce lac.

XXXVIII. Digues & chauſſées d'une Fabrique fort ſomptueuſe.

Quoique la ville de Mexique fut ſous la zone torride, elle ne laiſſoit pas de jouir d'un air agréable & ſain, où le froid & la chaleur ſe faiſoient ſentir en leur ſaiſon, mais l'un & l'autre à un dégré modéré; l'humidité, qui pouvoit le plus attaquer la ſanté, à cauſe de la ſituation

du lieu, étoit corrigée par la faveur des vents, & par le bénéfice du soleil. Il y avoit des lieux très-agréables au milieu des eaux, & la Ville donnoit la main à la terre par ses digues ou chaussées principales; Fabrique somptueuse, qui ne servoit pas moins à l'ornement qu'à la nécessité. La première chaussée, du côté du midi, avoit deux lieues de longueur; l'autre, du côté du septentrion, n'étoit que d'une lieue; & la troisieme, un peu moindre, regardoit l'occident.

XXXIX. Beauté & commodité des rues.

Les rues de la Ville, fort larges, paroissoient avoir été tirées au cordeau; les unes étoient d'eau, avec leurs ponts pour la communication des Habitans; les autres de terre seule, avoient été faites à la main: enfin on en voyoit quelques-unes de terre & d'eau ensemble; la terre de deux côtés pour le passage des gens de pied, & l'eau au milieu pour l'usage des canots & des barques de diverses Fabriques, qui naviguoient par-tout dans la Ville, ou qui servoient au commerce, & dont le nombre paroîtra peut-être

incroyable, puiſque les Mexicains aſſurent qu'il alloit à cinquante mille, ſans compter les autres moindres embarcations, qu'ils appelloient *acales*, faites d'un ſeul tronc d'arbre, & capables de contenir un homme qui ramoit.

XL. Edifices publics.

Les édifices publics, & les maiſons des Nobles qui compoſoient la plus grande partie de la Ville, étoient de pierre, & bien bâties; celles du peuple baſſes & inégales: mais les unes & les autres diſpoſées, enſorte qu'elles laiſſoient différentes places d'un terrein plein & uni, où ils tenoient leurs marchés.

XLI. Place appellée Tlateluco.

La place de *Tlateluco*, d'une étendue admirable, étoit celle où l'on voyoit le plus grand concours de monde à cauſe de ſes foires, qui ſe tenoient à certains jours de l'année; où les Payſans, & les Marchands de tout le Royaume ſe rendoient avec ce qu'ils avoient de plus précieux, tant en fruits ou productions de la terre, qu'en manufactures. Ils accouroient en ſi grand nombre, qu'encore que Her-

rera nous repréſente cette place comme une des plus grandes du monde, elle étoit néanmoins remplie de leurs tentes, toutes de rang, & ſi preſſées, qu'à peine les acheteurs pouvoient-ils trouver de la place entre deux rangs. Chacun connoiſſoit ſon poſte, & ils armoient leurs boutiques de couvertures garnies de gros coton, à l'épreuve du ſoleil & de la pluye.

XLII. Foires célebres, richeſſes & ouvrages rares.

Nos Ecrivains s'attachent à repréſenter l'ordre, la variété & la richeſſe de ces marchés. Il y avoit des rangs d'Orfévres, qui vendoient des joyaux & des chaînes d'un travail ſingulier; des vaſes, & diverſes figures d'animaux, d'or ou d'argent, faits avec tant d'art, que quelques-uns de ces ouvrages ont épuiſé toute l'habileté & toute la ſpéculation de nos meilleurs ouvriers. On y voyoit auſſi des rangs de peintres, qui expoſoient des deſſeins & des payſages d'un très-bon goût, de cette ordonnance de plumes qui donnoient le coloris & la vie à la figure; enſorte qu'on a vû des ouvrages de cette eſpéce, où l'on ne

ſçavoit lequel des deux on devoit le plus admirer, de l'art, ou de la patience du Peintre. Toutes les diverſes ſortes de toiles qui ſe fabriquoient dans ce vaſte Empire, ſe vendoient à ces marchés : elles étoit faites de coton & de poil de lapin filés enſemble, par les femmes ennemies de l'oiſiveté, & très-adroites à cette ſorte de manufacture. L'achat & la vente ſe faiſoient par échange, chacun donnant ce qu'il avoit de trop, pour ce qui lui manquoit. Le maïs & le cacao ſervoient ſeulement de monnoie pour les choſes de moindre valeur. Ils ne ſe régloient point par le poids qu'ils ne connoiſſoient pas; mais ils avoient différentes meſures qui leur ſervoient à diſtinguer la quantité, outre l'uſage des chiffres & des nombres, par leſquels ils déterminoient le prix de chaque choſe, ſuivant la taxe.

XLIII. Ordre & police de ces marchés.

Il y avoit une Maiſon où les Juges du Commerce tenoient leur Tribunal, deſtiné à régler les différends entre les Négocians. D'autres Miniſtres inférieurs alloient par les

marchés maintenir, par leur autorité, l'égalité dans les traités; & ils rapportoient au premier Tribunal, les causes où ils trouvoient que la fraude ou l'excès du prix méritoient quelque châtiment. On admiroit avec justice l'abondance, la diversité, l'ordre & la police de ces marchés, où cette multitude presque infinie de peuple trafiquoit si paisiblement. C'étoit véritablement un spectacle merveilleux, qui représentoit d'une seule vûe la grandeur & le Gouvernement de cet Empire.

XLIV. Magnificence des temples; celui du Dieu de la guerre inspiroit de l'horreur, & son trésor étoit immense.

Les Temples s'élevoient magnifiquement au-dessus de tous les autres édifices. Le plus grand qui étoit le lieu de la résidence du chef de ces infâmes Sacrificateurs, étoit consacré au dieu de la Guerre, qui passoit pour le Souverain de tous leurs dieux. On entroit dans ce Temple par une grande place quarrée, & fermée d'une muraille de pierre, où plusieurs couleuvres de relief, entrelassées de diverses manieres au-dehors de la muraille, imprimoient de l'horreur, princi-

palement à la vûe du frontiſpice de la première porte qui en étoit chargé, non ſans quelque ſignification myſtérieuſe. Avant que d'arriver à cette porte, on rencontroit une eſpéce de chapelle qui n'étoit pas moins affreuſe : elle étoit de pierre, élevée de trente degrés, avec une terraſſe en haut, où on avoit planté ſur le même rang, & d'eſpace en eſpace, pluſieurs troncs de grands arbres taillés également, pour ſoutenir des perches qui paſſoient d'un arbre à l'autre. On avoit enfilé par les tempes, à chacune de ces perches, quelques cranes des malheureux qui avoient été immolés, & dont le nombre étoit toujours égal, par les ſoins des Sacrificateurs attentifs à remplacer les têtes qui tomboient par l'injure du tems : déplorable trophée où l'ennemi du genre humain étaloit les marques de ſa rage ; où la plus barbare cruauté prenoit le maſque de la Religion, & où la mort, accompagnée de tout ce qu'elle a de terrible, devenoit familiere aux yeux par l'habitude.

XLV. Diverſité de temples & de divinités, que la crainte multiplioit.

Le tréſor de ce Temple étoit d'un prix ineſtimable: les murailles & les autels n'étoient couverts que de joyaux & de pierres précieuſes ſur des plumes de couleur. Il y avoit dans la Ville huit autres Temples auſſi riches, & bâtis à-peu-près de la même maniere; outre deux mille moins conſidérables, où on adoroit autant d'Idoles différentes en nombre, en figure & en pouvoir. A peine y avoit-il une rue qui n'eût ſon dieu tutelaire : pour chaque maladie on trouvoit une divinité particuliere & ſon autel : l'imagination bleſſée des Mexicains ſe forgeoit ainſi des dieux de ſa propre crainte, ſans conſidérer qu'ils affoibliſſoient ou détruiſoient le pouvoir des uns, par celui qu'ils attribuoient aux autres. Mais l'Idolâtre une fois livré à toutes les horreurs de l'impiété, conſulte-t-il les lumieres de la raiſon ?

XLVI. La réputation des armes d'Eſpagne commence à inquiéter la Cour de

Montezuma qui mettoit une partie de ſa gloire & toute ſa religion à enrichir les Temples de ſes dieux, couroit déja la quatorzième année de ſon regne, comme nous avons déja

déja remarqué : & il y avoit déja long-tems que le bruit des armes d'Espagne pouvoit avoir retenti jusqu'à la Capitale du Mexique ; mais soit que l'éloignement des ennemis rassurât le Monarque Mexicain, soit que sa puissance les lui fît mépriser, ce ne fut que dans le tems qu'on armoit sérieusement dans l'Isle de Cuba, pour attaquer les Provinces du Royaume, que tout fut dans le trouble & dans la plus grande agitation, tant à la Cour que parmi les Peuples. Au rapport des Auteurs, les différens prodiges qui parurent en même-tems partout l'Empire furent tels, que Motezuma (comme s'il prévoyoit la ruine prochaine de son Trône) tomba dans un abattement qui se communiqua bientôt à ses Sujets. Nous en rapporterons les effets surprenans : mais ne prévenons rien, & après avoir représenté sommairement la grandeur, les richesses, la puissance de la monarchie, le caractère & les qualités de son Empereur ; une partie des Loix, des usages, des coutumes ; la Religion, enfin, ou

Mexique, & son Souverain.

les ſuperſtitions de la Nation Infidèle ; venons à la conquête qu'en firent les Eſpagnols avec des forces bien inférieures à une ſi haute entrepriſe.

XLVII. La main de Dieu paroît ci avec éclat.

On peut dire que de toutes les conquêtes des Eſpagnols dans les Indes Occidentales, la plus célébre, comme la plus rapide, & à pluſieurs égards la mieux ſoutenue, fut celle du grand Royaume du Mexique. C'eſt encore dans ce vaſte pays que la Religion Chrétienne a trouvé moins de contradictions, & qu'elle a fait d'abord de plus heureux progrès. La main de Dieu n'a peut-être jamais paru avec plus d'éclat, ni l'opération de ſa grace ne s'eſt rendue jamais plus ſenſible que dans le changement de tant de millions d'Idolâtres, en Diſciples dociles de Jéſus-Chriſt & de ſa croix. C'eſt ici principalement qu'un Chrétien attentif ne peut qu'admirer la ſageſſe & la douceur de la Providence.

XLVIII. Obſtacles à la conquête : Jalouſie, diviſions des Conquérans.

Les difficultés & les obſtacles qui s'oppoſoient aux vûes des Conquérans, pouvoient juſtement paroître inſurmontables ; & ils l'étoient en

effet aux forces humaines, ſi on compare la foibleſſe des aggreſſeurs avec la puiſſance formidable qu'on prétendoit ſoumettre. Mais les Conquérans eux-mêmes n'augmentoient-t-ils pas ces obſtacles & ces difficultés, par le peu d'union qu'il y avoit entr'eux, ou plutôt par leurs diviſions & leurs jalouſies? Combien de fois le Général Eſpagnol chargé de cette difficile expédition, n'eut-il pas à ſe défendre lui-même, & contre l'inquiétude ou la mutinerie de ſes propres ſoldats, & contre le reſſentiment d'un Gouverneur de Cuba, qui envoyoit de tems-en-tems des vaiſſeaux & des troupes dans le Mexique, non pour ſervir le Conquérant, mais pour l'arrêter & détruire tout ce qu'il avoit déja fait? C'eſt ce qui arriva plus d'une fois.

XLIX. Leurs forces peu proportionnées à celles de l'ennemi.

Quand même les Aggreſſeurs auroient agi avec plus de concert, que pouvoit naturellement ſe promettre un Capitaine à la tête de cinq ou ſix cens hommes, contre un Monarque en état d'oppoſer deux cens mille bras à chaque ſoldat Eſ-

pagnol ? Cette expreſſion n'eſt point une exagération. Les Mexicains ne diſoient rien de trop, lorſque pour répondre aux menaces du Général Eſpagnol, ils lui firent dire dans une occaſion, que quand la mort de chaque ſoldat ennemi devroit leur coûter vingt mille hommes, il leur en reſteroit encore aſſez pour chanter la derniere victoire.

L. Autres obſtacles à un changement de Religion.

Si la ſupériorité des forces laiſſoit ſi peu d'eſpérance de vaincre cette multitude de puiſſans ennemis; combien moins, ſans un ſecours particulier du ciel, auroit-on pû eſpérer de voir tant de peuples infidèles, abandonner dans très-peu de tems leurs dieux, leurs temples, leurs ſacrifices, & une religion qu'ils avoient ſuccée avec le lait, pour en profeſſer une autre, que ni eux, ni leurs ancêtres n'avoient jamais connue? On ſçait quel eſt le pouvoir de la coutume: quel eſt l'empire de la Religion ſur les eſprits & ſur les cœurs. Entre les peuples Idolâtres, les Mexicains n'étoient pas les moins ſuperſtitieux, ni les moins attachés au culte de

leurs Idoles, ou de leurs prétendues divinités. C'étoit à leur faveur ou à leur protection, qu'ils attribuoient tous les biens dont ils jouissoient, la santé, la vie, l'abondance des moissons, la défaite de leurs ennemis, les succès heureux, la gloire, & toute la prospérité de leur Empire.

LI. Zèle & ancien dévouement aux dieux de la Patrie.

Cette opinion ou cette erreur étoit commune à tous; & la longueur des siècles, bien loin de l'affoiblir, n'avoit servi qu'à l'enraciner toujours plus profondément dans ces ames égarées. Ni les plus grandes dépenses, ni la multitude & la nature des sacrifices, rien ne leur coûtoit, quand il s'agissoit, ou de marquer leur dévouement aux dieux de la Patrie, ou de travailler à les appaiser & à détourner leur colere. On le voyoit dans la somptuosité de leurs Temples, & encore plus dans la qualité des sacrifices qu'ils faisoient tous les jours à ces esprits réprouvés. Dans le principal Temple de la Ville Royale, & d'année en année on n'offroit pas moins de vingt mille

victimes humaines, à ce qu'ils appelloient le dieu de la Guerre : & ce n'étoit pas seulement aux dépens des ennemis vaincus, qu'on ensanglantoit ces autels sacriléges : les propres sujets du Prince, hommes, femmes, enfans, expiroient quelquefois sous le glaive du Sacrificateur : & on estimoit heureux celui qui donnoit ainsi de bonne grace, sa vie, pour honorer cette prétendue divinité, ou pour la rendre propice à la nation.

LII. Autorité des Sacrificateurs ; leurs imposantes fourberies.

La cupidité & la fourberie des Sacrificateurs entretenoient avec d'autant plus de facilité les peuples & leurs Souverains dans cet esclavage des démons, qu'ils se donnoient pour des hommes inspirés, accoutumés à converser avec les dieux, & chargés d'annoncer leurs volontés aux hommes. Leurs songes & leurs discours, quelquefois les plus extravagans, n'étoient pas moins regardés comme des oracles qu'il falloit respecter. Par-là ils étoient parvenus à être les arbitres de la vie ou de la mort de ces misérables aveuglés. On ne sçauroit dire

s'ils refpectoient eux-mêmes leurs prétendues divinités : ce qui eft certain, c'eft que trompeurs ou trompés, ils n'étoient jamais que les organes de l'efprit du menfonge ; & nul ne connoiffoit mieux qu'eux-mêmes, de quel principe partoient ces terreurs & ces effrayantes menaces, dont ils rempliffoient tous les cœurs pour les mener où ils vouloient. Delà cette forte perfuafion très-commune dans toutes les contrées de l'Amérique payenne, qu'on ne fçauroit toucher à une Idole, fans provoquer auffitôt la colere du Ciel, dont les premiers coups devoient tomber fur le profane, & fur tous ceux qui auroient différé de punir cet attentat. Delà par conféquent, le refpect religieux, dont ces Idolâtres de bonne foi, les grands comme les petits, paroiffoient pénétrés en préfence de ces affreufes repréfentations des démons, qu'ils appelloient leurs dieux.

Les Sacrificateurs fçavoient bien profiter de cette vénération, pour faire rejaillir fur leurs perfonnes

LIII. Par quels moyens les Prêtres des

idoles se rendoient maîtres detoutes les affaires publiques.

tous les respects qu'on rendoit à leurs prétendues divinités ; & ce n'étoit pas seulement à l'égard de quelques particuliers, destinés à expirer sous le glaive du Sacrificateur, que ces ministres de satan exerçoient leur empire: la nation entiere, les peuples & leur Souverain, tous rampoient & plioient au premier ordre, ou à une simple menace des Sacrificateurs. Quand il leur plaisoit de faire entendre ce qu'ils appelloient la *Trompette Sacrée*, le Monarque ne trembloit pas moins sur son Trône, que le dernier de ses sujets sur le fumier. Tous se rendoient aussi attentifs, que dociles & obéissans à ce qui étoit commandé ou défendu au nom & de la part du grand Dieu de la Guerre : nous en verrons bien des exemples qui ne furent peut-être jamais aussi multipliés, que depuis l'entrée des Espagnols dans ce Royaume: on en comprend la raison.

LIV.
Ce qui rendoit la petite armée Espagnole formidable aux Sacrificateurs.

L'armée des Espagnols n'étoit point formidable par le nombre des combattans; mais elle l'étoit beaucoup aux Sacrificateurs, par la pro-

fession qu'elle faisoit du Christianisme. Les Sacrificateurs ne comprenoient que trop, que c'en étoit fait du culte des Idoles, & par conséquent de leur crédit, & de leur fortune, si les Chrétiens étoient une fois reçus dans le Royaume, introduits à la Cour, & favorablement écoutés d'un Empereur déja intimidé & abattu.

Quelques Ecrivains, que les Espagnols comptent parmi leurs Savans & graves Auteurs, ont été persuadés que les Sacrificateurs Mexicains avoient réellement un commerce lié avec les démons; & que ces esprits réprouvés agitoient violemment leurs ministres, pour les remplir de terreur, & faire passer par eux le même effroi dans le cœur du peuple, de la Noblesse, & du Souverain, afin que tout conspirât ensemble pour exterminer jusqu'au dernier des Espagnols qui avoient déja paru, ou qui pourroient paroître dans la suite sur les terres de l'Empire: tout cela fut mis successivement en usage.

On ne peut donc attribuer qu'à

LV. Desseins de

la Providence dans la conquête de ce grand Empire.

une providence particuliere la défaite des Mexicains, & leur conversion qui suivit de près. L'un & l'autre furent un effet de la miséricorde de Dieu, qui vouloit humilier ce grand peuple pour l'éclairer, & le soumettre à un Prince Chrétien, pour le faire entrer dans son Eglise. L'ambition des Conquérans & le zèle des Prédicateurs, servirent également à accomplir les desseins du Très-haut, quand il lui plut d'exécuter dans le tems, ce qu'il avoit résolu dans ses decrets éternels, pour le salut de plusieurs. Tout ce qu'on va raconter ne sera que le développement, l'explication, ou la preuve de cette vérité.

LVI. Entreprise sur Yucatan, d'abord manquée.

Vers le commencement du seizième Siècle, François Fernandez de Cordoue, avoit tenté la conquête de l'*Yucatan* (1) : l'entreprise ne

(1) Yucatan, grande Presqu'isle de l'Amérique septentrionale, entre le golfe des Honduras & celui de Guanajos, qui en fait partie à l'orient, & celui de Mexique à l'occident. Cette Presqu'isle, qui a environ deux cens trente lieues de tour, est presque

fut point heureuse ; une partie des troupes, & leur Chef y perdirent la vie : les soldats qui purent échapper, se retirerent à Cuba avec les marques de leur défaite : & néanmoins tout vaincus & blessés qu'ils étoient, ils n'en paroissoient que plus encouragés à retourner à la charge. Une certaine quantité d'or qu'ils avoient emporté de leur expédition, & quelque connoissance des belles Provinces frontieres de de l'Yucatan ; voilà ce qui flattoit la cupidité du soldat, & l'espérance de l'Officier. Mais personne n'en sentit mieux les conséquences que Diegue Velasquez.

LVII. Petite Escadre de Diegue Velasquez, qui va à la découverte.

Nous avons vû ailleurs que ce Capitaine, en réputation de valeur & de conduite, avoit conquis sans peine & sans aucune perte, la belle Isle de Cuba ; dont il eut d'abord le commandement : il n'étoit cependant que Lieutenant de Diegue Co-

---

par-tout fertile & abondante en toutes choses. Les Espagnols y ont aujourd'hui quatre Villes, Merida la Capitale, Valladolid, Campeche & Salamanque, avec plusieurs Bourgades.

lomb, ſecond Amiral des Indes ; & parce que cette ſubordination gênoit trop l'ambition du Commandant, il cherchoit l'occaſion de faire plus de chemin par de nouvelles découvertes, & de plus grandes conquêtes. Il ſaiſit donc avec plaiſir celle qui ſe préſentoit ſi à propos ; & ſçut profiter de l'ardeur qui paroiſſoit dans des troupes même vaincues, pour remporter des victoires qui pouvoient le rendre recommandable dans la Cour de Caſtille. Ayant aſſemblé deux cents cinquante hommes, tant ſoldats, que matelots, ou pilotes, il les fit embarquer ſur trois petits vaiſſeaux & un brigantin, bien équipés & bien pourvus de vivres & de munitions. Velaſquez nomma pour Général Jean Grijalva ſon parent, & Officier de mérite, ainſi que les Capitaines Pierre d'Alvarado, François Montexo, & Alfonſe d'Avila, qui devoient ſervir ſous lui. Cette petite Eſcadre mit à la voile le 8e d'Avril 1518.

LVIII. Iſle de Cozumel, Pro-

Les vents & les courans porterent d'abord les Eſpagnols à l'Iſle de Cozu-

mel, où ayant fait quelques provi- vince d'Yucatan.
ſions, ſans aucune oppoſition de la part des Inſulaires, ils ſe rembarquerent, & ſe trouverent en peu de jours à la vûe d'Yucatan, à la rade de *Champoton*, où Fernandez de Cordoue avoit été défait. Le deſir de venger ſa mort, plus que celui de prendre des vivres, obligea les Eſpagnols à mettre pied à terre. Ils battirent en effet les Indiens, & contens d'avoir répandus la terreur de leurs armes par toute la Province, ils rentrerent dans leurs vaiſſeaux pour pouſſer avant & continuer leurs découvertes. Comme ils ne s'éloignoient de la terre qu'autant qu'il étoit néceſſaire pour éviter le péril d'un naufrage, tout ce pays leur paroiſſoit d'une grande beauté, & d'une plus grande étendue. C'étoit en effet une partie du Royaume du Mexique, où on découvroit, au milieu des plus riches campagnes, des bourgs qu'on prenoit pour de grandes villes, & de tems en tems des édifices bâtis de pierre. Cette maniere de bâtir, peu ordinaire dans les Indes, cauſoit de

la ſurpriſe & de l'admiration. Un ſoldat ayant dit qu'il trouvoit ce pays fort ſemblable à l'Eſpagne, ſon idée fut applaudie, & le Royaume du Mexique (dont on ignoroit encore le nom) fut appellé dès-lors, comme il l'a toujours été depuis, *la nouvelle Eſpagne*.

LIX. Riviere de Tabaſco.

En ſuivant toujours la côte on arriva à l'endroit, où la riviere de Tabaſco ſe jette dans la mer par deux embouchures. Tout le pays paroiſſoit fort peuplé, & couvert d'arbres d'une hauteur extraordinaire. On réſolut d'entrer dans cette riviere, que les Eſpagnols ont appellée depuis la riviere de Grijalva ; mais ayant jetté la ſonde, on trouva qu'il n'y avoit de fond que pour porter les deux plus petits bâtimens. Ainſi le Géneral y fit embarquer tout ce qu'il y avoit de gens de guerre, laiſſant à l'ancre les deux autres vaiſſeaux, avec une partie des matelots. Les ſoldats commençoient avec beaucoup de peine à ſurmonter la force du courant de l'eau, lorſqu'ils apperçurent un nombre conſidérable de canots pleins

d'Indiens armés, outre ceux qui étoient à terre en diverses troupes, qui, par leur mouvement, sembloient dénoncer la guerre, & vouloir défendre l'entrée de la riviere par des cris, & par ces postures que la crainte fait faire à ceux qui souhaiteroient éloigner le péril à force de menaces.

LX. Les Indiens armés pour arrêter les Espagnols : sage conduite du Général Grijalva.

Les Espagnols, dont le courage se proposoit des entreprises bien plus difficiles, ne laisserent point de s'avancer en bon ordre jusqu'à la portée du trait. Le Général défendit de tirer, ni de faire aucun mouvement qui ne fût pacifique. L'étonnement des Indiens sembloit leur avoir ordonné la même chose : ils admiroient la fabrique des vaisseaux, les habits & les visages des Espagnols si différens des leurs, & la surprise que cette vue leur causoit les rendoit immobiles, comme si l'attention de leurs yeux eût suspendu la fonction de tous leurs autres membres. Grijalva prit adroitement ce tems pour mettre pied à terre, suivi de la plus grande partie de ses gens : ce qu'il fit avec beaucoup de dili-

gence & ſans aucun danger. Il forma d'abord un bataillon, & donna ordre que l'on fît comprendre aux Indiens qu'ils venoient ſans aucun deſſein de leur faire du mal : ce ſoin fut commis à deux jeunes Indiens, qui avoient été pris en la première expédition, & qui avoient reçu au Baptême les noms de Julien & de Melchior. Ils entendoient la langue des peuples de Tabaſco, qui approchoit de celle qui leur étoit naturelle, & ils avoient appris un peu la langue Eſpagnole, enſorte qu'ils ſe faiſoient entendre des uns & des autres, mais avec quelque difficulté : c'étoit pourtant un grand ſecours dans les occaſions où on n'auroit pû s'expliquer que par ſignes.

L'envoi des deux truchemens raſſura les Indiens, & environ trente d'entr'eux prirent la hardieſſe de s'avancer avec quelque précaution, car ils vinrent en quatre canots, faits chacun du tronc d'un ſeul arbre, creuſé d'une manière qu'il y en avoit qui pouvoient contenir quinze ou vingt hommes ; telle eſt la groſſeur de ces arbres, & la fer-

tilité de la terre qui les produit. On se ſalua de part & d'autre, & Grijalva après les avoir apprivoiſés par quelques préſens, leur fit un petit diſcours, dans lequel il leur fit entendre, par le moyen d'un truchement, que lui & tous les ſoldats qu'ils voyoient étoient ſujets d'un Monarque très-puiſſant, qui commandoit à tous ces pays d'où ils voyoient naître le ſoleil : qu'il venoit leur offrir de la part de ce Prince la paix & toute ſorte de bonheur, s'ils prenoient la réſolution de ſe ſoumettre à ſon obéiſſance.

LXI. Propoſition qu'il fait aux Indiens

La propoſition n'étoit point gracieuſe, auſſi ne fut-elle pas écoutée ſans peine : un de ces Indiens ayant pris la parole répondit : » que la » paix qu'on leur offroit, accom- » pagnée de conditions d'hommage » & de ſujettion, ne leur paroiſſoit » pas de bonne eſpece, & qu'il ne » pouvoit qu'être ſurpris d'entendre » qu'on leur parlât d'abord de recon- » noître un nouveau Seigneur, ſans » ſçavoir s'ils étoient, ou s'ils n'é- » toient pas contens de celui qu'ils » avoient : que pour ce qui regar-

LXII. Réponſe d'un Indien.

» doit la paix ou la guerre, puiſ-
» qu'il ne s'agiſſoit maintenant que
» de ces deux points, ils en parle-
» roient avec leurs anciens, & qu'ils
» rapporteroient la réponſe ».

LXIII. Sujet de réflexions pour les Eſpagnols.

Ce n'eſt pas là une réponſe de barbare, moins encore de l'un de ces ſauvages, que les Eſpagnols avoient coutume de traiter de brutes, ſans eſprit & ſans raiſon. Pour le coup ils rendirent juſtice à la ſageſſe & à la fermeté de ceux-ci, & ils ne ſe diſſimulerent pas qu'il étoit à craindre, que des gens qui ſçavoient bien parler, ne ſçuſſent encore mieux combattre, s'ils étoient attaqués. On ſçut bientôt à quoi il falloit s'en tenir : les mêmes Indiens revinrent avec toutes les marques de gens qui veulent la paix ſans la demander : ils dirent que leurs Caciques la recevoient, ſans néanmoins y être pouſſés par la crainte de la guerre, ni par celle d'être vaincus avec la même facilité que ceux d'Yucatan, dont ils avoient appris la défaite ; mais parce que les étrangers ayant remis à leur choix la paix ou la guerre, ils ſe croyoient obligés de prendre le meilleur.

Ils présenterent en même-tems une quantité de fruits & d'autres vivres du pays, pour gage de l'amitié qu'ils venoient lier. Quelque tems après, leur principal Cacique parut peu accompagné & sans armes. Après les premiers complimens, il fit approcher ses domestiques chargés d'un autre présent, qui consistoit en robes de coton très-fin & en plusieurs autres piéces, dont le prix n'égaloit pas le travail, quoiqu'il y en eût qui fussent couvertes d'or. Le Général rendit civilité pour civilité, & présent pour présent: & le Cacique lui fit entendre que son but étoit la paix, & celui de son présent de congédier ses hôtes, afin que cette paix pût subsister. Grijalva répondit sur le même ton, qu'il estimoit fort les présens du Cacique, sa libéralité & sa sincérité, & que les Espagnols avoient déja résolu de passer plus avant, sans s'arrêter en ce lieu-là, ni lui donner aucun sujet de plainte.

LXIV. Un Cacique fait des présens & congédie les Espagnols.

Le Général avoit intérêt d'en user de la sorte, tant pour remplir son objet de faire de nouvelles décou-

LXV. Ils continuent leur route.

vertes, que pour laiſſer derrière ſoi une retraite & des amis dans les accidens qui pourroient arriver. Les Indiens de leur côté l'auroient vu plus volontiers retourner ſur ſes pas; mais ils ne pouvoient l'y forcer ſans combattre, & c'étoit ce qu'ils vouloient éviter.

LXVI. Riviere qui fut appellée des Bannieres.

Continuant donc leur voyage, toujours ſur la même route, les Eſpagnols voyoient en pluſieurs endroits des pays qui paroiſſoient également riches & peuplés, ſans qu'il leur arrivât rien de remarquable, juſqu'à une riviere qu'ils appellerent *des Bannieres*, *Rio de banderas*, parce que ſur les bords & par toute la côte, ils ne voyoient que des troupes d'Indiens, qui avoient une eſpece de banderolle blanche attachée au bout de leurs demi-piques. Les Eſpagnols obſervant que le procédé de ces Indiens ne donnoit lieu à aucun ſoupçon, mirent pied à terre, & furent reçus par les naturels du pays avec des cris de joie & des marques d'admiration. Trois des principaux ſe détacherent de la troupe, s'avancerent vers les Eſpa-

gnols, & s'adresserent au Général, qu'ils saluerent fort civilement. Il les reçut de même; mais de part & d'autre on ne se parloit que par signes, parce que les Truchemens n'entendoient pas la langue de ces peuples.

LXVII. Festin rustique; trafic fort utile pour les Espagnols.

Cependant les Indiens présenterent aux Espagnols une espèce de festin sur des nates de palme à l'ombre de quelques arbres. L'appareil de ce repas, quoique rustique, parut délicieux aux soldats affamés, & après ce raffraîchissement, les trois Indiens manderent à leurs gens d'apporter quelques lingots d'or, qu'ils avoient caché jusqu'à ce moment. La maniere dont ils les montroient sans les laisser aller, faisoit assez comprendre que leur dessein n'étoit pas d'en faire un présent, mais d'en acheter les marchandises qui étoient sur les vaisseaux, & dont ils avoient eu des nouvelles. On étala aussi-tôt plusieurs ouvrages de verre, de fer, du leton, des peignes, des couteaux, des miroirs, qui n'étoient que de petits morceaux de fayance; d'un seul pot cassé on faisoit plusieurs

douzaines de ces précieux miroirs. Toutes ces bagatelles aux yeux des Indiens, étoient des bijoux de grand prix, & pour se les procurer, ils donnoient de bon cœur leur or, qui véritablement étoit d'un titre fort bas, mais en si grande abondance, que dans l'espace de six jours, ce commerce monta pour les Espagnols à la valeur de quinze mille marcs d'or.

LXVIII. Première connoissance du nom & de la puissance de Montezuma.

Ce qu'il y eut de plus gracieux pour Grijalva, c'est qu'à force de questions & de signes, il apprit que les trois Indiens qui commandoient aux autres, étoient Sujets d'un puissant Monarque nommé Montezuma, dont l'empire s'étendoit sur plusieurs Provinces très-riches en or; & que c'étoit par son ordre qu'ils étoient venus avec cet équipage pacifique, pour reconnoître les desseins des étrangers, dont il sembloit que les approches commençoient à l'inquiéter. Ce fut aussi la première fois que le nom de Montezuma fut connu des Espagnols.

LXIX. Isle des sacrifices; pour-

La suite de leur navigation fut exposée à plus d'une aventure : au

fortir de ce même lieu ils trouverent deux ou trois petites Isles au-dessous du vent, & ils descendirent dans l'une des trois, qu'ils appellerent *l'Isle des Sacrifices*, parce qu'un parti Espagnol s'étant avancé pour reconnoître quelques édifices fort élevés, on y rencontra des idoles de différentes figures, & toutes horribles; plusieurs autels, & proche les dégrés de ces autels sept corps humains immolés depuis peu, & qu'on avoit mis en quartiers, après en avoir arraché le cœur & les entrailles. Cette vue excita en même tems la compassion & la colere des Chrétiens; mais ils ne purent la faire tomber sur les Habitans, que la crainte avoit déja écartés.

quoi ainsi nommée.

Les Espagnols passerent à une autre Isle, peu éloignée de la Terre-Ferme, & dans une situation qui formoit entr'elle & le continent une rade fort étendue & fort sure pour mettre les vaisseaux à l'abri des vents. C'est ce qui fut appellé dès-lors l'Isle de Saint-Jean d'Ulua. On l'appella l'Isle de Saint-Jean, parce-qu'on y étoit arrivé le jour de

LXX. Isle de St Jean d'Ulua.

S. Jean-Baptiste, & d'*Ulua*, parce qu'un Indien montrant de la main un pays, dont il sembloit vouloir indiquer le nom, il répéta souvent le mot *Culua* ou *Ulua*. Un commerce fort utile arrêta quelques jours les troupes dans le même lieu, où les Indiens de Terre-Ferme accouroient de tous côtés avec de l'or, dont ils croyoient tromper les Espagnols, en le troquant contre du verre.

LXXI. Lieu gracieux & commode pour faire un établissement qu'on ne fit pas alors.

La facilité de ces Indiens, la richesse & les commodités du lieu, sembloient inviter Grijalva à y faire un établissement : il le souhaitoit, ainsi que tout son monde ; mais Velasquez l'avoit expressément défendu, on ne sçait pourquoi. On prit donc le parti d'envoyer vers ce Gouverneur le Capitaine Pierre d'Alvarado, pour demander cette permission, & l'instruire de toutes les découvertes déja faites ; un des quatre vaisseaux fut chargé de tout l'or, & des autres richesses ou curiosités qu'on avoit trafiquées avec les Indiens. L'Envoyé devoit encore demander de nouvelles munitions & de plus grandes forces ; mais d'Alvarado

varado n'étoit pas encore arrivé à l'Isle de Cuba, que Grijalva se vit obligé de prendre lui-même la même route.

Etant sortis de l'Isle de S. Jean, les Espagnols découvrirent les deux montagnes de *Tuspa* & de *Tusla*, qui s'étendoient fort loin entre la mer & la Province de *Tlascala*; ils entrerent ensuite dans la riviere de *Panuco*, & allerent mouiller à l'entrée de cette riviere, appellée *Rio de Canoas*, ou des Canots, parce qu'au moment qu'ils s'occupoient à la reconnoître, ils furent vivement attaqués par seize canots remplis d'Indiens armés. L'attaque ayant d'abord commencé par une grêle de fleches, les sauvages aborderent l'un des trois vaisseaux avec beaucoup de résolution; mais les deux autres étant venus au secours, les soldats sauterent dans les chaloupes, & chargerent si brusquement les Indiens, qu'ils en tuerent plusieurs, renverserent quelques canots, & mirent les autres en fuite. On ne jugea pas à propos de suivre cette victoire; & bientôt après on trouva

LXXII. Nouvelles découvertes; les Indiens attaquent vivement les Espagnols, qui détruisent leur flotte de canots.

une résistance d'une autre espece.

LXXIII. On est forcé de reprendre le chemin de Cuba.

Ayant levé les ancres, dans la résolution de suivre la côte, ils arriverent à une pointe de terre qui avançoit bien avant dans la mer, & qu'il ne parut pas possible de doubler. On eût dit que cet obstacle mettoit la mer en fureur, comme si elle eût voulu éprouver sa force contre la fermeté des rochers. Malgré l'habileté des Pilotes & toute la manœuvre des Matelots, les vaisseaux furent toujours repoussés par le reflux des vagues, avec un extrême péril d'être renversés, ou d'aller se briser contre la côte. Le Général, dont la prudence égaloit le courage & la fermeté, assembla alors tous ses Capitaines & ses Pilotes, pour consulter sur le parti qu'on devoit prendre, & la délibération ne fut pas longue; on sentoit assez, & les difficultés qu'il y avoit d'aller plus avant, & l'incertitude du retour: d'ailleurs les vivres, déja bien diminués, commençoient à se corrompre, les navires étoient en mauvais état, & les soldats rebutés par tant de fatigues. Enfin la

défenſe imprudente de faire un établiſſement dans le pays, mettoit le comble au découragement des troupes. Il fut donc convenu tout d'une voix de retourner à Cuba, & de prendre la même route qu'on avoit déja faite. On ne laiſſa pas de reconnoître en paſſant d'autres endroits de la côte, ſans s'y arrêter beaucoup, mais avec aſſez de profit ſur le commerce. Ce fut le 15 du mois de Septembre 1518, que les trois vaiſſeaux arriverent à S. Jacques de Cuba.

LXXIV. Bizarrerie du Gouverneur de Cuba, qui ne peut pardonner à Grijalva d'avoir ſuivi ſes ordres.

Le quatrième y étoit arrivé quelques jours auparavant, & les quinze mille marcs d'or avoient rendu le Gouverneur Velaſquez plus gracieux au Capitaine Alvarado, qu'il ne le fut au Général Grijalva. Le Gouverneur regardoit ces richeſſes avec un plaiſir qui lui faiſoit quelquefois douter du rapport de ſes yeux. Il fit répéter pluſieurs fois à Alvarado les circonſtances de cette découverte, qui avoit toujours pour lui la grace de la nouveauté. Mais ſon plaiſir fut bientôt mêlé de quelque chagrin contre Grijalva, ſur ce qu'il n'avoit

point fait d'établiſſement dans un pays où il avoit été ſi bien reçu. Ce qu'il y avoit de curieux, étoit que tout ce qui faiſoit le crime de ce brave Officier, ce qui lui attiroit l'humeur ou l'indignation de Velaſquez, étoit ſon exactitude à s'en tenir à ce qui lui avoit été preſcrit. Le Gouverneur ne croyoit pas pouvoir lui pardonner de ce qu'il lui avoit obéi, en ne faiſant pas un établiſſement dans quelques-unes de ſes découvertes. Les hautes penſées de Velaſquez, ou l'idée flatteuſe des plus brillantes conquêtes, avoient tellement gâté ſa raiſon, qu'en demeurant d'accord de tout ce qu'il avoit preſcrit, défendu ou ordonné, il traitoit de crime le reſpect qu'on avoit eu pour ſes ordres.

LXXV. Ce qu'il demande à la Cour d'Eſpagne, & ce qu'il fait dans l'Iſle de Cuba pour une nouvelle expédition.

Cependant pour ne rien négliger de tout ce qui pouvoit tourner à ſon honneur, ce Gouverneur députa un de ſes amis à la Cour d'Eſpagne pour faire valoir ſes dernières découvertes & propoſer ſes nouveaux projets : en ſollicitant quelques graces pour les ſervices déja rendus, il demandoit ſur-tout le titre d'Ade-

lantade (Gouverneur Général) dans les conquêtes qu'il méditoit. Il en faisoit en même-tems les préparatifs avec beaucoup de diligence. Il levoit des troupes, faisoit radouber les anciens vaisseaux, & en achetoit d'autres. Enfin il composa une flotte de dix navires, qu'il eut soin d'armer & d'équiper. Il falloit un Général : le mérite & la réputation de Grijalva le faisoient souhaiter de tous, excepté de Velasquez, son parent : il avoit résolu de le punir, & de l'oublier. Le choix pouvoit tomber sur plusieurs autres, dont le mérite n'étoit point inférieur aux plus grands emplois ; mais aucun ne réunissoit toutes les qualités que Velasquez vouloit lui trouver : la chose en effet n'étoit pas facile. Il cherchoit un homme brave, ferme, résolu, en état de se démêler dans toutes sortes d'occasions, & de prendre son parti à propos, un homme qui n'eût cependant aucune attention à son intérêt ni à sa propre gloire, uniquement occupé de celle du Gouverneur qui l'auroit commis ; c'est-à-dire un homme qui

ſçût allier la grandeur du courage avec la baſſeſſe d'eſprit & la lâcheté d'un flatteur.

LXXVI.
Il choiſit Fernand Cortez pour Capitaine général: qualités de ce grand homme.

Ce n'étoit pas là le caractère de Fernand Cortez, ſes amis ne laiſſerent pas de le faire agréer à Velaſquez, qui le choiſit pour Capitaine Général de la flotte, & des pays déja découverts, ou que l'on découvriroit à l'avenir dans la nouvelle Eſpagne. Les grandes qualités du nouveau Général l'ont rendu fort célèbre, & nous nous trouverons ſouvent dans l'occaſion de parler de ces beaux faits.

Fernand Cortez, natif de la ville de Metellin dans l'Eſtramadoure, étoit fils de Martin Cortez de Monroy, & de Catherine Pizarre Altamirano. Ces deux noms illuſtres (dit un Auteur Eſpagnol) marquent aſſez la nobleſſe de ſon extraction. Il s'appliqua aux lettres humaines dès ſa première jeuneſſe, & fit ſon cours à Salamanque durant l'eſpace de deux années. Ces études ne lui furent point inutiles : mais ſon inclination le portant à la profeſſion des armes, il paſſa en 1504 dans l'Iſle

de Saint-Domingue, où il gagna d'abord l'eſtime & l'amitié de tout le monde, par ſes qualités d'eſprit & de cœur. Il étoit bien fait de ſa perſonne, d'une phiſionomie agréable, & d'un caractère extrêmement liant : il parloit toujours bien des abſens ; ſa converſation étoit ſage, quoiqu'enjouée, & ſa générosité ſi grande, que ſes compagnons n'avoient pas moins de part que lui en tout ce qu'il poſſedoit, ſans ſouffrir qu'ils publiaſſent ſes bienfaits comme des obligations.

LXXVII. Sa réputation, ſon mariage, & ſes premiers emplois dans l'iſle de Cuba.

Cortez avoit déja bien de puiſſans amis dans l'Iſle de Saint-Domingue ; mais le repos dont on jouiſſoit dans ce pays déja entiérement ſoumis, lui paroiſſoit un état trop violent ; il demanda permiſſion d'aller dans l'Iſle de Cuba, où il comptoit trouver, comme il trouva en effet, bien des occaſions de ſignaler non-ſeulement ſon courage & ſa valeur, mais auſſi ſa prudence & ſon exactitude à obéir : en peu de tems il acquit la réputation de brave ſoldat, & celle de bon Capitaine. Son mariage avec Ca-

therine Suarez Pacheco, demoiselle d'une illustre naissance & d'une haute vertu, le brouilla d'abord avec Velasquez, qui se réconcilia néanmoins avec lui, le mit au nombre de ses amis, & lui donna, avec un département d'Indiens, la charge de Juge Royal de la ville de Saint-Jacques; emploi qui ne s'accordoit qu'à des personnes distinguées, entre les conquérans les plus qualifiés.

LXXVIII. Il ajoute aux préparatifs de guerre déja faits par le Gouverneur. Jalousie de ses ennemis.

Tel étoit l'état de Cortez, lorsqu'il fut préféré à un grand nombre de concurrens, pour être le Chef d'une expédition des plus importantes que les Espagnols eussent encore tenté dans le Nouveau-Monde. Mais depuis ce moment jusqu'à celui du départ, le nouveau Général eut plus d'un orage à essuyer: les intrigues de ses ennemis & les jalousies de Velasquez sembloient se réunir pour le renverser, & tout cela ne servit qu'à faire mieux connoître la fermeté de son ame, son habileté, & tout le crédit ou tout l'empire qu'il avoit déja sur l'esprit de tout ce qu'on connoissoit de bons

Officiers dans l'Isle. Tandis que pour se faire honneur & servir sa nation dans une si haute entreprise, Cortez employoit avec profusion tout son bien, & ce qu'il avoit emprunté de ses amis, pour acheter des vivres, des armes, des munitions, & augmenter l'équipage par le nombre des soldats, & de bons Capitaines, les parens & les amis de Velasquez n'oublioient rien pour aigrir de plus en plus son esprit, & lui faire entendre qu'il risquoit tout par le choix qu'il venoit de faire. On rapporte que Velasquez allant un jour à la promenade avec quelques-uns de ses parens, & ayant encore Cortez à son côté, un fou qui les divertissoit ordinairement par ses plaisanteries, lui dit assez brusquement : *Seigneur Diegue, vous avez fort bien fait, mais il nous faudra bientôt une autre flotte pour courir après Cortez.*

Cependant, si on en croit à Bernard Diaz de Castille, qui étoit présent, & qui a écrit cette Histoire, Velasquez dissimuloit encore ses soupçons, ou soutenoit même avec

LXXIX. Velasquez dissimule quelquetems,

vigueur l'honneur de son choix. Selon lui, Cortez ayant arboré son étendart, qui portoit le signe de la croix, avec ces mots : *in hòc signo vinces*, alla prendre congé du Gouverneur, qui lui fit bien des caresses, l'embrassa, le conduisit au port, & le vit monter sur son vaisseau.

LXXX.
Et se déclare enfin ouvertement contre son propre choix : le Capitaine général fortifie la petite armée, & le Gouverneur travaille à dégrader ce Général; premières violences de Velasquez.

Tout cela peut être vrai, & il ne l'est pas moins, que depuis le 18 Novembre 1518, que la flotte partit du port de Saint-Jacques de Cuba, jusqu'au mois de Février de l'année suivante, tout ce tems fut employé par Cortez à augmenter ses forces dans différens ports, & par Velasquez à le détruire par la ruse ou par la violence. Outre une nouvelle recrue de cent soldats, que le Général leva dans la ville de la Trinité, ou dans celle du Saint-Esprit, il s'associa beaucoup de noblesse, Alfonse Fernandez Portocarero, Gonzalez de Sandoval, Rodrigue Rangel, Jean Velasquez de Leon, parent du Gouverneur, & plusieurs autres Gentilshommes en réputation de valeur ; mais en

même-tems Diegue Velasquez formoit la derniere résolution de rompre avec Cortez, & de lui ôter le commandement de la flotte : en conséquence il dépêcha deux Couriers à la ville de la Trinité, avec des lettres pour tous ses confidens, & un ordre exprès à François Verdugo, Juge Royal de cette Ville, pour qu'il eût à déclarer à Cortez que son emploi étoit révoqué, & à le déposseder juridiquement de la charge de Capitaine Général. Mais, soit crainte des suites, soit persuasion qu'on faisoit injure à Cortez, Verdugo ne put se résoudre à devenir l'instrument d'une pareille violence : il écrivit même au Gouverneur afin de l'obliger à changer de résolution, puisqu'aussi on ne sçauroit l'exécuter sans causer un mouvement très-dangereux, capable de mutiner les soldats & toute l'armée. Les principaux Officiers écrivirent dans le même goût ; Cortez y joignit ses lettres, très-mesurées, quoique pleines de plaintes tendres, sur la défiance que Velasquez lui témoignoit.

LXXXI.
Autres sages précautions de Cortez pour assurer le succès de l'entreprise.

Après ces mesures, qu'on croyoit propres à calmer l'esprit du Gouverneur, Cortez se rendit à la Havane, il y grossit encore ses troupes de plusieurs habitans qui prirent volontiers les armes pour cette expédition ; bien des personnes de qualité acheverent de fournir la flotte de tout ce qui lui manquoit, & donnerent une grande réputation à l'entreprise. Celle de Cortez augmentoit tous les jours. Comme il sçavoit ménager jusqu'au tems de son loisir, pour assurer le succès de ses armes, il profita de celui-ci en plusieurs manieres : d'abord il fit mettre à terre l'artillerie, la fit nétoyer & éprouver toutes les pieces, commandant aux Canoniers d'en reconnoître exactement la portée ; & parce qu'il y avoit dans ce pays une grande abondance de coton, Cortez en fit faire des armes défensives pour ses soldats : c'est par cette expérience qu'on a appris qu'un peu de coton piqué mollement entre deux toiles, étoit de meilleure défense que le fer, contre les fleches & les dards des Indiens. Une autre

occupation du Général étoit de dresser & de discipliner ses troupes : tous les jours il faisoit faire l'exercice à ses soldats, leur apprenant à manier les armes, & leur faisant pratiquer toutes les évolutions, leur enseignant à former un bataillon, à défiler en ordre, à charger l'ennemi, à se saisir d'un poste & à faire retraite. Il les instruisoit lui-même en donnant ses ordres, & faisant le premier tous ces mouvemens, à l'exemple des plus fameux Capitaines de l'antiquité, qui donnoient de feintes batailles & de faux assauts, pour apprendre aux nouveaux soldats le métier de la guerre dans les véritables occasions.

LXXXII. Nouvelles violences de la part de l'obstiné Gouverneur : tout se déclare contre lui.

Lorsque le Général s'occupoit ainsi, & que les troupes voyoient avec plaisir approcher le tems du départ, on vit arriver de nouveaux ordres de Diegue Velasquez, qui commandoit à Pierre de Barba, Gouverneur de la Havane, d'arrêter Cortez, & de l'envoyer prisonnier à Saint-Jacques avec une sûre escorte. L'ordre étoit conçu dans les termes les plus forts, & la ma-

niere dont Velafquez exprimoit fon chagrin contre Verdugo, qui n'avoit pas répondu à fes vûes, faifoit affez fentir à Barba ce qu'il devoit craindre pour lui-même, s'il n'obéiffoit pas avec plus de fermeté. Cortez bientôt averti de tout, ne parut point infenfible à ce nouveau coup : mais fi fon embarras fut grand, celui de Barba n'étoit point petit. Ce qu'on lui commandoit ne paroiffoit guère pratiquable, & il rifquoit tout, s'il négligeoit feulement de le tenter. Pendant qu'il différoit d'intimer fes ordres, Cortez prit fon parti, ou fit femblant de vouloir l'attendre de la réfolution de l'armée, en publiant lui-même la nouvelle perfécution dont il étoit menacé. Ce fut dans cette occafion qu'il put connoître combien toutes les troupes, & ceux qui les commandoient, lui étoient attachés : tous les Officiers s'offrirent à lui, & par eftime, & par reconnoiffance, car tous lui avoient quelque obligation : les foldats, fur-tout, parurent fi échauffés, que leur émotion donna de l'inquiétude à Cortez

même, quoiqu'elle ſe fît en ſa faveur.

LXXXIII. Danger d'une émotion, qu'on prévient fort ſagement.

Pierre de Barba, perſuadé qu'il n'y avoit rien de plus preſſé que d'appaiſer ce mouvement avant qu'il fût en ſa derniere force, alla chercher Cortez, & paroiſſant en public avec lui, il dit tout haut, *qu'il n'avoit aucun deſſein d'exécuter l'ordre du Gouverneur, & qu'il n'auroit jamais de part à une ſi grande injuſtice.* Ce peu de paroles appaiſerent le trouble; les menaces ſe tournerent en applaudiſſemens, & Barba, pour témoigner la ſincérité de ſes intentions, renvoya vers le Gouverneur ſon propre Député (Gaſpar de Garnica) avec une lettre où il lui mandoit qu'il n'étoit pas tems d'arrêter Cortez, ſuivi d'un très-grand nombre de ſoldats, qui ne ſouffriroient point qu'on le maltraitât, & qui n'étoient pas diſpoſés à lui donner cette marque de leur obéiſſance. Après avoir repréſenté toute l'émotion que ſon ordre avoit cauſée, & le péril où elle avoit jetté la Ville, & tout ſon peuple, Barba conſeilloit au Gouver-

neur de retenir Cortez par de nouveaux bienfaits, parce qu'à tout événement, il valoit mieux espérer de sa reconnoissance, ce qu'on ne pouvoit obtenir par la persuasion, ni par la force.

LXXXIV. Le Gouverneur s'opiniâtre, & le Général part.

L'avis n'étoit pas mauvais, car enfin l'autorité, quoique toujours respectable, est quelquefois un argument bien foible, pour disputer contre ceux qui ont de leur côté la force & la raison. Cet avis cependant ne changea rien dans les dispositions du Gouverneur, & le bruit se répandit qu'il venoit en personne à la Havane pour arrêter & dégrader Cortez; ce bruit, en renouvellant les inquiétudes des soldats, alloit exciter quelque sédition, si le Général ne l'eût prévenu en hâtant son départ. Il mit donc à la voile le 10 du mois de Février 1519.

LXXXV. Ses forces, & ses arrangemens.

Un brigantin de médiocre grandeur ayant été joint aux autres vaisseaux, la flotte se trouva composée d'onze bâtimens; Cortez partagea tous ses gens en onze compagnies, une dans chaque vaisseau. Il nomma

pour Capitaines Jean Velafquez de Leon, parent du Gouverneur, Alfonfe-Fernand Portocarero, François de Montexo, Chriftophle d'Olid, Jean d'Efcalante, François de Morla, Pierre d'Alvarado, François Saucedo, & Diegue d'Ordas. Il donna le brigantin à Gines de Nortes, & fe réferva le commandement de l'Amiral. Il commit le foin de l'artillerie à François Otofco, & la charge de Pilote major à Antoine d'Alaminos : l'un s'étoit fignalé dans les combats en Italie, & l'autre avoit une grande expérience fur les mers de l'Amérique.

LXXXVI. Actes de Religion.

Cortez dreffa enfuite fes inftructions pour les Officiers, prévenant par un détail fort long, & encore plus exact, toutes les difficultés qui pouvoient naître dans les différentes occafions. Le jour de l'embarquement on chanta avec beaucoup de folemnité la Meffe du Saint-Efprit, pour offrir à Dieu le commencement d'une entreprife dont on ne pouvoit attendre le progrès & la fin que de fon divin fecours. Le Licencié Jean Diaz, & le Pere Barthe-

lemy d'Olmedo, Religieux de Notre-Dame de la Mercy, qui accompagnerent le Général jusqu'à la fin de la conquête, étoient ses Chapelains ou Aumoniers, les premiers Ministres de l'Evangile qui soient entrés dans le Mexique. Toute l'armée n'étoit composée que de cinq cents huit soldats, de cent neuf matelots, ou pilotes ; il s'y trouvoit dix-sept chevaux. C'étoit avec ces médiocres forces qu'on alloit conquérir un grand Empire, & attaquer un Monarque qui pouvoit armer plusieurs millions d'Indiens, dont la plûpart étoient aguerris & conduits par une noblesse, qui ne manquoit ni de zèle pour la Patrie, ni de courage.

LXXXVII. Confiance chrétienne.

En ne considérant donc que les forces humaines, le projet d'une telle entreprise pouvoit passer pour une témérité, ou pour une folie : mais le passé avoit appris à mieux placer sa confiance, & on peut dire que personne ne comptoit plus fortement sur la protection du Ciel, que le Chef de cette expédition. Il en donna de belles preuves dans toutes les occasions.

On mit à la voile avec un vent assez favorable (1); mais au coucher du soleil il se leva une horrible tempête qui mit la flotte en désordre & en danger. Tous les vaisseaux devoient suivre l'Amiral, & lorsque la tempête cessa avec l'obscurité de la nuit, ses vaisseaux se trouverent bien dispersés; l'un extrêmement endommagé & en péril, fut promptement secouru, & celui de Pierre d'Alvarada se trouva le premier dans l'Isle de Cozumel, qui étoit le premier rendez-vous, en cas que quelque accident les séparât. Les Insulaires avoient pris la fuite par la crainte des Espagnols, & Alvarado, sans attendre l'arrivée de la flotte, marcha avec sa troupe pour reconnoître le pays : il trouva les deux premiers bourgs ou villages abandonnés; on avoit laissé dans le second quelques vivres, & quel-

LXXXVIII. Tempête, qui met la flotte en danger.

(1) La petite armée mit à la voile le 10 de Février 1519, & nous verrons que le 13 du mois d'Août 1521, une grande partie de l'Empire de Mexique, sa Capitale, & son Souverain, étoient déja au pouvoir de Cortez.

ques joyaux dans une espece de temple ; on prit tout cela, avec deux Indiens & une Indienne, qui n'avoient pû se sauver à tems.

LXXXIX.

Tous les vaisseaux se réunissent à Cozumel, où le Général corrige la faute d'un de ses Officiers.

Cortez étant arrivé avec tout son monde, deux jours après Alvarado, le reprit publiquement de son incursion ; après quoi il fit venir les trois Indiens prisonniers, qu'il mit en liberté, commanda qu'on leur rendît tout ce que les soldats leur avoient enlevé, & leur remit quelques petits présens pour leur Cacique. Les intentions du Général étoient qu'à la vûe de ces témoignages d'amitié, les Indiens de Cozumel perdissent la crainte qu'ils pouvoient avoir conçue ; & cependant il fit encore la revue de son armée, & parla ainsi, tant aux Capitaines, qu'aux soldats.

XC.

Discours de Cortez à ses troupes.

» Mes amis, & mes compagnons, » quand je considere le bonheur qui » nous a réunis tous dans cette » Isle, & que je fais réflexion sur » les traverses & les persécutions » dont nous sommes échappés, & » sur les difficultés qui se sont op- » posées à notre entreprise, je re-

» connois avec respect la main de
» Dieu qui nous a assisté, & j'ap-
» prends par cette disposition de sa
» divine providence, qu'elle nous
» promet un heureux succès d'un
» dessein, dont elle a daigné favo-
» riser le commencement. C'est le
» zèle que nous avons pour lui &
» pour le service de notre Roi, ce
» qui part d'un même principe ;
» c'est ce zèle qui nous pousse à en-
» treprendre la conquête de ces
» pays inconnus, & Dieu combat-
» tra pour sa cause en combattant
» pour nous. Mon dessein n'est point
» de vous déguiser les difficultés qui
» se présentent. Nous avons à sou-
» tenir des combats sanglans & fu-
» rieux, des fatigues incroyables
» dans les fonctions, les attaques
» d'un nombre infini d'ennemis, où
» vous aurez besoin d'employer tou-
» te votre valeur : outre que la né-
» cessité de toutes choses, les inju-
» res du tems, & la difficulté des
» chemins exerceront votre con-
» stance, que l'on peut nommer
» une seconde valeur, & qui n'est
» pas un moindre effort du courage,

» puiſque vous ſçavez que la patien-
» ce acheve ſouvent à la guerre,
» ce que les armes n'ont pû faire.
» Vous vous êtes accoutumés à pâ-
» tir & à combattre dans ces Iſles
» que vous avez ſoumiſes ; mais
» notre entrepriſe eſt bien d'une
» autre importance, & nous y de-
» vons apporter bien plus de fer-
» meté, puiſque la réſolution ſe
» meſure ſur la grandeur des obſta-
» cles. Il eſt vrai que nous ſommes
» en petit nombre, mais l'union fai-
» ſant la force des armées, ſemble
» encore les multiplier ; & c'eſt ce
» que nous devons attendre de la
» conformité de nos ſentimens. Il
» faut, mes amis, que nous n'ayons
» tous qu'un même avis, quand il
» s'agira de prendre des réſolutions ;
» une même main quand il faudra les
» exécuter ; que nos intérêts ſoient
» communs, & notre gloire égale
» en tout ce que nous aquerrons.
» La valeur de chacun de nous en
» particulier, doit établir la ſûreté
» de tous en général. Je ſuis votre
» Chef, & je ferai le premier à hâ-
» zarder ma vie pour le dernier des

» ſoldats : vous aurez à ſuivre mon » exemple encore plus que mes or- » dres. Je puis vous aſſurer que dans » cette confiance je me ſens aſſez de » courage pour conquérir le monde » entier, & mon cœur ſe flatte de » cette eſpérance, par un de ces » mouvemens extraordinaires qui » ſurpaſſent tous les préſages. Je fi- » nis, car il eſt tems de faire ſuccé- » der les effets aux paroles. Que ma » confiance ne vous paroiſſe pas un » excès de témérité; elle eſt fondée » ſur ceux qui m'environnent main- » tenant; & tout ce que je n'oſe » attendre de mes propres forces, » je l'eſpere de vous ».

XCI. Sa conduite envers les Inſulaires de Cozumel.

Il parloit encore, quand on l'a- vertit que quelques Indiens ſe mon- troient aſſez près du camp : auſſi-tôt il fit mettre les ſoldats en ordre de bataille, mais derrière les lignes ſeulement, juſqu'à ce qu'on eût re- connu le deſſein des Inſulaires. Ils étoient déſarmés, & en petites trou- pes; quelques-uns s'approchoient peu à peu, & comme on ne leur fai- ſoit point de mal, ils étoient ſuivis des autres. Les plus hardis étant

venus jufques dans le camp, le Général leur fit un accueil fi gracieux, qu'ils appellerent leurs compagnons; dès le même jour il en vint un grand nombre, & on les vit fe mêler parmi les foldats Efpagnols avec autant de familiarité que de confiance, fans marquer la moindre furprife.

XCII. Idole, qui donne le nom à cette Ifle.

La conduite de Cortez leur avoit infpiré cette confiance; & leur commerce perpétuel avec des nations différentes en langage, & en habillement, faifoit qu'ils voyoient fans étonnement l'arrivée des étrangers. La réputation d'une idole, qui a donné fon nom de Cozumel à cette Ifle, y attiroit depuis long-tems les peuples de plufieurs Provinces de la Terre-Ferme : on venoit continuellement en grandes troupes, & on n'entroit dans le temple de cette idole qu'avec beaucoup de refpect. La nuit étant venue, tous les Infulaires fe retirerent dans leurs maifons, & le lendemain on vit arriver leur principal Cacique, fuivi de plufieurs Indiens, qui venoit faire lui-même fon ambaffade & fon préfent au Général. Cortez l'ayant reçu fort

fort civilement, il lui fit entendre par ſon Interprête qu'il lui ſçavoit bon gré de ſa viſite, & qu'il lui offroit ſon amitié & celle de tous ſes ſoldats. Le Cacique répondit qu'il recevoit ſes offres, & qu'il étoit homme à en bien uſer.

Le mot de *Caſtille*, prononcé comme par hazard par cet Indien, donna lieu aux réflexions de Cortez, qui, par diverſes interrogations, apprit qu'il y avoit quelques Caſtillans priſonniers dans la Province d'Yucatan, à peu de journées du lieu où on ſe trouvoit alors. Réſolu de les délivrer, il communiqua ſon deſſein au Cacique pour ſçavoir ſi ces Indiens étoient guerriers, & de quel nombre de ſoldats il auroit beſoin pour retirer les priſonniers. Ce Cacique répartit ſur le champ en habile homme; que le plus ſûr moyen feroit de les racheter par quelques préſens, parce que ſi l'on y alloit par les voies des armes, on les expoſeroit à être maſſacrés par leurs maîtres, & quelque châtiment qu'on en fît, on les perdroit toujours ſans reſſource. Le conſeil étoit

XCIII. Sage conſeil d'un Cacique.

trop ſage pour n'être pas ſuivi : le Capitaine Ordaz eut ordre de paſſer avec ſon vaiſſeau & ſa compagnie à la côte d'Yucatan : il amenoit quelques Indiens de Cozumel pour aller à la découverte des priſonniers, & apportoit quelques préſens pour leur rançon.

XCIV. Par quels motifs Cortez inſpire la modération à ſes ſoldats.

Cependant le Général marchoit avec toute ſon armée pour reconnoître cette Iſle, & pour retenir tous ſes ſoldats dans le devoir, ſans les mutiner ; il leur diſoit que cette nation étoit pauvre & ſans défenſe, que la bonne foi qu'elle avoit témoigné méritoit bien d'être récompenſée par un bon traitement, & que leur miſere ne donnoit point de tentations à l'avarice ; qu'ils ne devoient tirer de ce petit coin de terre d'autres richeſſes qu'une bonne réputation. Ne penſez pas, ajoutoit-il, que celle que vous acquerez ici, ſe renferme dans les bornes étroites de cette miſérable Iſle ; le concours des peuples qui s'y rendent en foule, comme vous le ſçavez, portera votre nom en d'autres pays, où l'impreſſion qu'on aura de

notre douceur & de notre équité nous ſera fort utile pour faciliter nos deſſeins ; ainſi nous en aurons moins à combattre dans les lieux où il y aura plus à gagner.

XCV. Il veut perſuader au Cacique de renoncer à ſes idoles.

Arrivés au temple, les Eſpagnols y trouverent une quantité de petites ſtatues, & un plus grand nombre d'Indiens autour de la fameuſe idole. Elle avoit la figure de l'homme, mais d'un air ſi terrible & ſi affreux, qu'il étoit aiſé d'y reconnoître les traits de ſon original. Au milieu de cette foule d'adorateurs paroiſſoit un ſacrificateur, qui, par le ton de voix & par ſes geſtes, ſembloit vouloir leur perſuader quelque choſe. Cortez l'interrompit, & ſe tournant vers le Cacique, il lui dit, que pour maintenir l'amitié qui étoit déja entr'eux, il devoit renoncer au culte de ſes idoles, qui n'étoient que des repréſentations du démon, & perſuader la même choſe à ſes Sujets par ſon exemple.

XCVI. Le Cacique ſe tait ; les ſacrificateurs crient, menacent, &

Les raiſons qu'il apporta pour appuyer ſa propoſition contre les horreurs de l'idolâtrie, parurent ſi convainçantes au Cacique, qu'il en fut

Les soldats brisent les idoles.

étourdi & n'osa jamais se hasarder d'y répondre : il avoit assez de jugement pour connoître son ignorance : il demanda seulement la permission de communiquer cette affaire aux sacrificateurs, aussi stupides & moins sinceres que lui. Cette conférence aboutit donc à faire venir en présence du Général un grand nombre d'imposteurs, qui crioient tous fort haut, & ces cris, expliqués par les Interprêtes, n'étoient que des protestations de la part du Ciel, contre quiconque seroit assez téméraire pour troubler le culte qu'on rendoit aux dieux, dénonçant qu'on verroit le châtiment suivre de près l'attentat sacrilege. Leurs menaces ne firent qu'irriter Cortez, & ses soldats, déja accoutumés à interprêter les mouvemens qui paroissoient sur son visage, comprirent son intention, & se jetterent sur l'idole avec tant d'ardeur, qu'en un moment elle fut mise en pieces, ainsi que toutes les autres qu'on voyoit dans des niches.

XCVII. Consterna-

Tout ce fracas mit les Indiens dans

une horrible consternation : les Insulaires de Cozumel en furent les plus outrés, parce qu'ils perdoient le plus par la destruction de l'idole, qui attiroit tant de peuples chez eux. Mais les uns & les autres, quand ils virent que le Ciel étoit fort tranquille, & que contre leur attente, la vengeance tardoit beaucoup, tout leur respect pour l'idole se tourna en mépris; ils ne se fâchoient, ils ne murmuroient plus que contre leurs dieux, de ce qu'ils étoient ou impuissans, ou trop pacifiques; & pour les punir de leur insensibilité, ou pour se venger de ce qu'ils en avoient été trompés, ils ne prirent plus leur défense. Ce que les Chrétiens venoient de faire dans le principal temple de cette Isle, ils le firent sans empêchement dans tous les autres; & le plus considérable ayant été nétoyé de tous les débris de l'idolâtrie, on le bénit, & on y éleva un autel, sur lequel on plaça une image de la sainte Vierge; le lendemain on y dit la messe, & le Cacique y assista accompagné de ses Indiens, qui, mêlés avec les Espa-

tion & surprise des Idolâtres, ils méprisent leurs dieux, parce qu'ils ne se vengent pas : autel élevé au vrai Dieu.

gnols, y parurent tous dans un silence qu'on eût pris pour dévotion, mais qui tenoit sans doute plus de l'admiration, que de la véritable piété ; ils étoient encore trop peu instruits, quoiqu'il ne faille point douter que les deux Aumôniers ne profitassent de l'occasion pour leur expliquer les premiers élemens du Christianisme, autant que les circonstances du tems pouvoient le permettre.

XCVIII. La Croix arborée.

Vis-à-vis de l'entrée du temple on fit dresser une grande croix, que les Charpentiers de la flotte avoient taillée, avec autant de diligence que de zèle. Après huit jours, Ordaz étant de retour, sans avoir eu aucune nouvelle, ni des prisonniers, ni des Indiens qu'il avoit envoyés pour les chercher, Cortez prit congé du Cacique, lui marquant beaucoup de satisfaction, & lui recommandant sur-tout de conserver avec soin les premières marques qu'il lui laissoit de la véritable Religion, espérant, disoit-il, de son amitié, qu'il leur feroit rendre le respect qui leur étoit dû, jusqu'à ce

qu'étant mieux inſtruit de la vérité, ſon eſprit en reçût les lumières (1).

XCIX.
On remet à la voile, & bientôt on revient à l'Iſle pour ſauver un vaiſſeau.

Le docile Cacique promit tout, & le Général ſe remit en mer, dans le deſſein de ſuivre la route que Grijalva avoit déja faite, mais en pouſſant toujours plus avant dans la découverte du nouveau pays, & de faire cependant quelques établiſſemens, ſelon que les lieux & les circonſtances le permettroient. La flotte avoit le vent en poupe, & tout ſembloit annoncer une heureuſe navigation, lorſque Jean d'Eſcalante fit tirer un coup de canon; ſon vaiſſeau avoit une voie d'eau qui le mit à deux doigts de ſa perte : on retourna promptement à l'Iſle de Cozumel, & on n'eut que le tems d'y arriver pour ſauver le vaiſſeau. Les Inſulaires accoururent ſur la côte, inquiets peut-être de ce prompt retour; mais dès qu'ils en connurent

(1) Le zèle de Cortez paroît ici plus militaire que refléchi : ne devoit-on pas craindre que la croix & l'image de la ſainte Vierge, entre les mains de ces Inſulaires ſi peu inſtruits, & encore idolâtres, ne devinſſent pour eux de nouveaux objets d'idolâtrie.

la raiſon, ils s'employerent tous avec beaucoup d'ardeur à décharger le vaiſſeau & à le réparer. Leur Cacique donnoit l'exemple, & les canots, qu'ils manioient avec une adreſſe admirable, furent d'un grand ſervice en cette occaſion.

C.
Les Inſulaires font bien eſpérer de leur converſion à la Foi.

Tandis qu'on préparoit tout ce qui étoit néceſſaire, Cortez, accompagné du Cacique & de quelques ſoldats, alla viſiter le temple, & vit avec une ſinguliere ſatisfaction, des témoignages de la vénération de ces peuples pour la croix & l'autel de la ſainte Vierge; les parfums qu'ils y avoient brûlés, les fleurs & les ornemens dont ils avoient paré l'autel, parloient en leur faveur. Tout cela donnoit du moins lieu d'eſperer qu'un bon Miſſionnaire feroit un jour du fruit, lorſqu'il pourroit prêcher & inſtruire à loiſir ces peuples, qui ne paroiſſoient rien moins qu'obſtinés dans leur ancienne idolâtrie.

CI.
Trait marqué de la Providence.

On reconnut encore ici un trait de la divine Providence, quand on fit attention que le tems néceſſaire pour raccommoder le vaiſſeau, ne

n'avoit pas été moins pour donner lieu à la venue d'un des prisonniers qui étoient à Yucatan, & que cet Espagnol délivré, comme par miracle, de ses liens, sçavoit assez les différentes langues des peuples, pour suppléer au besoin qu'on avoit d'un truchement.

CII. La délivrance d'un prisonnier chrétien.

Le quatrieme & dernier jour employé à donner un radoub au vaisseau, l'armée étant prête à se rembarquer, on découvrit de loin un canot rempli d'Indiens armés, qui, traversant le golfe d'Yucatan, venoit droit à l'Isle de Cozumel : c'étoit les mêmes Indiens qu'on avoit envoyés à la découverte des prisonniers, & qui en ramenoient un, dont la joie, au moment qu'il revit des Chrétiens & ses Espagnols, ne fut pas moins grande que celle qu'il causa dans toutes les troupes.

CIII. Quel étoit ce prisonnier : ses avantures.

Jérôme Aguillar (c'est le nom de l'esclave délivré) étoit natif d'Ecija, où il avoit étudié & reçu quelques ordres sacrés; étant passé depuis dans l'Amérique, & allant de la côte de Darien à l'Isle de Saint-Domingue, il avoit été poussé avec

vingt de ſes compagnons, ſur les côtes d'Yucatan. Saiſis d'abord par les Barbares, ils furent menés & vendus dans un pays de Caraïbes. Le Cacique fit d'abord mettre à part les mieux nourris pour les ſacrifier à ſes idoles, & faire enſuite un feſtin des miſérables reſtes de ce ſacrifice. Les plus maigres furent réſervés pour une autre occaſion : Aguillar, l'un de ceux-ci, fut rudement lié, & néanmoins bien nourri, dans une cage de bois, où on l'apâtoit, non pour lui ſauver la vie, mais pour le faire ſervir à un autre genre de mort. La Providence qui avoit d'autres vûes ſur lui, lui donna le moyen de ſe tirer de cette cage, & des mains des Caraïbes : il tomba entre celles d'un autre Cacique, ennemi du premier, qui le traita plus humainement, mais ſans lui épargner le travail le plus rude, juſqu'à ce qu'il eût gagné ſa confiance par ſes bonnes manieres, par ſa fidélité ſur-tout, & par un grand exemple de ſon amour pour la continence, dont il donna une belle preuve dans une occaſion fort

critique. Ce Cacique mourant quelques années après, il laiſſa un fils, auquel il recommanda particulierement Aguillar, qui eut le bonheur de lui plaire & de le ſervir utilement dans une guerre.

CIV. En quel état il paroît devant Cortez.

Aguillar ſe trouvoit dans cette ſituation auſſi heureux que peut l'être un eſclave chrétien parmi des infidèles, lorſqu'on lui remit les lettres de Cortez & les préſens, avec leſquels il n'eut aucune peine de payer ſa rançon, d'obtenir ſon congé, & de ſuivre ceux qui étoient venus le chercher. Il y avoit huit ans qu'il étoit dans l'eſclavage; & quand il parut devant Cortez, il étoit preſqu'entiérement nud; une de ſes épaules étoit chargée d'un arc & d'un carquois, & l'autre d'une mante, au bord de laquelle il avoit attaché des heures, qu'il tira d'abord, les montrant aux Eſpagnols, & attribuant à cette dévotion qu'il avoit toujours conſervée, le bonheur de ſe revoir entre des Chrétiens. On eut le loiſir de lui faire raconter toutes ſes aventures, & plus d'une occaſion de ſe ſervir uti-

lement de lui pour entendre les différens peuples du pays, & en être entendu. L'habile Général, qui sçavoit mettre tout à profit, ne manqua pas de faire valoir cet événement devant ses troupes, comme une marque que le Ciel favorisoit son entreprise.

CV.
Autre esclave Espagnol, moins sage.

Le matelot Gonzale Guerrero fut moins sage qu'Aguillar; compagnon de son esclavage, il auroit pû profiter de l'occasion comme lui pour recouvrer sa liberté & l'exercice de sa Religion; mais le malheureux avoit épousé une Indienne fort riche, dont il avoit trois ou quatre enfans: il sacrifia sans hésiter son honneur & son salut à l'amour de sa famille infidèle. Antoine Solis, en rapportant ce fait, assure que dans toutes les relations des conquêtes de sa nation en Amérique, il n'a trouvé aucun autre Espagnol qui ait commis un crime semblable. Il seroit à souhaiter qu'on fût moins fondé à leur en reprocher quelques autres, qui, pour être d'une autre espece, ne sont peut-être pas moins griefs.

CVI. On difpute le paffageaux Efpagnols fur la riviere de Tabafco.

Les Efpagnols partirent pour la feconde fois de l'Ifle de Cozumel le 4 de Mars 1519, & ils arriverent à la riviere de Tabafco, ou de Grijalva. Le bon accueil que ces peuples avoient fait à cet Officier, & l'or qu'il en avoit tiré, étoient de grands charmes pour attirer tous les foldats à terre, & Cortez ne comptoit pas d'y féjourner, mais d'avancer toujours, car fa maxime étoit que dans ces fortes d'expéditions il falloit aller droit à la tête. On commençoit à forcer le torrent de l'eau, lorfqu'on apperçut un nombre infini d'Indiens, les uns dans des canots, les autres fur les bords de la riviere, & tous bien armés : leur deffein paroiffoit être de difputer le paffage aux Efpagnols. Leurs cris horribles & leurs menaces ne permettoient pas d'en douter. Le Général fit d'abord fes arrangemens, & ordonna cependant que perfonne ne bougeât, jufqu'à ce qu'il fallût venir à la charge, difant aux foldats, qu'en cette occafion il falloit employer le bouclier avant que de

tirer l'épée ; parce que la justice seroit du côté de ceux qui se tiendroient simplement sur la défensive. Il envoya en même-tems Aguillar vers les Indiens pour leur offrir la paix, & les faire ressouvenir qu'ayant déja fait alliance avec Grijalva, ils ne pouvoient la rompre sans violer leurs sermens, & donner lieu aux Espagnols de s'ouvrir le chemin par les armes.

CVII.
Les Indiens attaquent, & leur flotte est détruite ; autre combat sur terre.

La réponse des Barbares fut le signal de l'attaque ; s'étant avancés à la faveur du courant ; ils tirerent brusquement, tant de leurs canots, que des bords du fleuve, une si grande quantité de fleches, que les Espagnols furent assez embarrassés à se couvrir. Ils chargerent à leur tour, mais avec tant de vigueur & d'avantage, que la plûpart des canots ayant été d'abord renversés, & un grand nombre d'Indiens jettés dans l'eau, ou emportés par le feu de l'artillerie, les vaisseaux s'avancerent sans obstacle, & les troupes descendirent à terre. Il fallut soutenir d'abord un second combat dans

un terrein marécageux & couvert de buiſſons : les Indiens, dont le nombre croiſſoit toujours, ne ceſſoient de lancer des fleches, des dards, & des pierres. Les Eſpagnols combattoient dans l'eau juſqu'aux genoux ; mais leur courage étoit ſoutenu par celui du Général, qui pouſſoit toujours cette effroyable multitude d'ennemis, & en même-tems, avec ſa préſence d'eſprit ordinaire, il détacha le Capitaine Alfonſe d'Avila pour aller attaquer la ville de Tabaſco, capitale de la Province, & peu éloignée de là.

CVIII. Troiſieme plus difficile, au milieu de la ville de Tabaſco.

Les Indiens, attentifs à la marche de ce Capitaine, diſparurent devant Cortez pour courir à la défenſe de leur ville. Le Général, à la tête de ſes troupes, prit la même route & arriva devant Tabaſco plutôt que d'Avilla, qui avoit trouvé pluſieurs marais : dès ce moment, ſans donner aux ennemis le tems de ſe reconnoître, ni aux Eſpagnols celui d'examiner le péril, le Général les rangea, & leur dit : » Mes amis, » la Ville que vous voyez doit être » cette nuit notre logement : ceux

» que vous venez de vaincre à la » campagne, s'y étant retirés, cette méchante muraille (ou palissade) qui les couvre, leur ôte un » peu de crainte, mais elle ne les » défend pas. Suivons notre victoire, avant que ces barbares ou» blient leur coutume de fuir devant » nous, ou que notre retardement » leur laisse prendre quelque assu» rance ».

CIX.
Les Indiens ne sçavent point profiter de leurs avantages ; en fuyant ils laissent de grandes provisions aux ennemis.

La ville fut aussi-tôt attaquée avec beaucoup d'impétuosité, & la résistance ne fut pas longue, ni à la première palissade, parce que le gros des Indiens s'étoit retiré dans le fond de la ville, ni dans celles qui se trouvoient presque de rue en rue, parce que les ennemis s'embarrassoient eux-mêmes par leur grand nombre : leur effort fut plus grand dans une belle place au centre de la ville ; mais le fer & le feu des Espagnols éclaircirent cette confuse multitude, & la dissiperent en fort peu de tems. Cependant la ville de Tabasco étoit grande & fort peuplée, avec toutes les marques d'une ville de guerre, qui pouvoit passer

pour forte dans ce pays. Les Indiens en avoient fait ſortir leurs familles, avec les meubles, & y avoient fait proviſion d'une grande quantité de vivres. L'armée ſçut bien en profiter; elle paſſa la nuit en trois temples, qui ſe trouvoient ſur la même place où s'étoit donné le dernier combat.

CX. Un Indien baptiſé apoſtaſie, trahit les Eſpagnols, & eſt enfin ſacrifié aux idoles par les ſauvages.

Quoique les Indiens échappès de la bataille ſe fuſſent diſperſés dans les bois, & qu'au retour du ſoleil on ne vît aucun ennemi en campagne, ce ſilence étoit ſuſpect à Cortez; ſes ſoupçons augmenterent encore, quand il apprit que Melchior, Indien de Cuba, qui lui ſervoit quelquefois d'Interprête, s'étoit enfui durant la nuit, laiſſant ſes habits de Chrétien ſuſpendus à un arbre. Les avis que ce déſerteur alloit donner aux Indiens, pouvoient avoir de fâcheuſes ſuites. On ſçut en effet que c'étoit lui, qui, pour les porter à continuer la guerre, leur avoit dit que les Eſpagnols étoient en petit nombre, qu'ils n'étoient ni invincibles ni immortels, comme les ſauvages ſe l'imaginoient, & que

les armes à feu n'étoient rien moins que des foudres. En diſſipant ainſi la principale terreur des Indiens, il les rendit plus opiniâtres à refuſer la paix, & leur occaſionna pluſieurs autres défaites; mais il fut enfin la victime de ſa perfidie, car les barbares, toujours battus, déchargerent ſur lui leur vengeance en le ſacrifiant à leurs dieux.

CXI. Nouveaux combats dans les plaines de Tabaſco.

Cependant François de Lugo & Pierre d'Alvarado furent envoyés à la découverte; chacun avec ſa compagnie de cent hommes, devoit prendre différens chemins, & le premier tomba bientôt dans un gros d'Indiens qui étoit en embuſcade, & qui l'ayant enveloppé, l'attaquerent fort bruſquement. De Lugo ne laiſſa pas de mettre ſa petite troupe en bataillon quarré; faiſant ainſi tête par-tout, & ſuppléant par la valeur à l'égalité des forces, il faiſoit bien plus de mal à l'ennemi qu'il n'en recevoit. Alvarado, averti par le bruit des armes, vint à ſon ſecours; le nombre des Indiens croiſſoit auſſi toujours, & malgré la quantité de leurs morts ou bleſſés, ils conti-

nuoient à ſe battre avec toute la férocité qui leur eſt naturelle dans la première attaque. Cortez parut enfin avec ſes autres troupes, & les ennemis ne l'attendirent pas : leur fuite ne fut pas ſi précipitée, qu'on ne leur fît quelques priſonniers.

CXII. Les Caciques alliés aſſemblent de plus grandes forces.

C'étoit ce que le Général s'étoit propoſé : ayant fait queſtionner ces priſonniers par Aguillar, il apprit qu'on n'avoit eu encore affaire qu'avec les Sujets du Cacique de Tabaſco, & que tous les autres Caciques de la contrée, ſes Confédérés, aſſembloient inceſſamment leurs vaſſaux pour venir avec toutes leurs forces fondre ſur les Eſpagnols ; c'eſt-à-dire quarante ou cinquante mille hommes contre ſix ou ſept cents. Le courage & l'intrépidité de Cortez ne le rendoient point téméraire : il aſſembla donc ſes Capitaines, les avertit qu'ils auroient le lendemain une nombreuſe armée ſur les bras, & demanda leur avis. Tout bien examiné, il fut dit qu'il falloit combattre, puiſqu'il n'étoit ni ſage de ſe rembarquer pour continuer ſa route, en laiſſant par der-

rière une multitude d'ennemis, ni honorable de reprendre le chemin de Cuba comme en fuyant. Si la résolution avoit été unanime dans le Conseil de guerre, l'ardeur ne fut pas moindre parmi les troupes.

CXIII. Bataille générale du 25 Mars 1519.

Le Général ayant pris toutes les mesures, ordonna que tout le monde se tînt prêt à marcher le lendemain : c'étoit le 25 de Mars ; & dès que le jour parut, tous les Espagnols entendirent la Messe, prirent les armes, & marcherent en ordre de bataille : ils n'étoient encore qu'à une lieue du camp, qu'ils découvrirent de loin une armée qui sembloit inonder toute la campagne, autant que la vûe pouvoit s'étendre. On se posta, & on attendit les ennemis : si le nombre en imposoit aux yeux, leurs effroyables cris ne frappoient pas moins les oreilles, & on n'ignoroit point que leur première impétuosité pouvoit être redoutable : mais on s'étoit posté d'une maniere à n'être pas facilement enveloppé, & on avoit placé l'artillerie de façon à éclaircir bientôt ces nombreux ba-

taillons, qui ne ſçavoient garder aucun ordre de rangs, ni de files. Le combat fut engagé avec une égale réſolution : la multitude & la fureur animoient les uns, la valeur & l'expérience ſoutenoient les autres. Pendant que les Barbares faiſoient retentir l'air de leurs horribles cris, & ſembloient l'obſcurcir par la multitude de leurs fleches, l'artillerie Eſpagnol faiſoit le plus grand fracas dans leurs troupes ; plus elles étoient ſerrées, plus le canon y faiſoit de ravage : chaque décharge en abattoit des rangs, ou des pelotons entiers.

CXIV. Gagnée par les Eſpagnols

Ordaz à la tête de l'Infanterie, rempliſſoit tous les devoirs d'un ſage Capitaine & d'un brave ſoldat ; & Cortez, ſuivi de ſes quinze cavaliers, s'ouvrit bientôt le paſſage. La terreur & la mort ſembloient marcher à ſes côtés. Les Indiens ſe voyant partout renverſés, emportés par le feu du canon, ou foulés aux pieds des chevaux, ne ſongerent plus qu'à fuir, jettant même les armes qui les embarraſſoient, en les rendant moins légers. Le nom-

bre de leurs bleſſés ne pouvoit être que fort grand, & celui de leurs morts d'autant plus conſidérable, que, ſi on excepte les Caciques, ils combattoient tous nuds. Mais comme c'étoit leur coutume d'emporter (autant qu'ils pouvoient) leurs morts, les vainqueurs n'en compterent que huit cens ſur le champ de bataille, & ne purent juger ſurement de la perte des ennemis, que par leur empreſſement à demander la paix, aux conditions qu'on voulut leur accorder.

CXV. Cortez rend la liberté à ſes priſonniers.

La perte des Eſpagnols ne fut que de deux ſoldats tués, & ſoixante-dix bleſſés. Cette journée ſervit beaucoup à arranger leurs affaires, ſoit par l'éclat de leur victoire, qui ſe répandit au loin dans le pays, ſoit par la réputation de modération & de douceur que l'habile Cortez ſçut ſe faire; car d'abord qu'il vit les Indiens en fuite, il fit faire alte à ſon armée, pour épargner le ſang; & à l'égard des priſonniers qu'on venoit de faire, il les traita avec une humanité peu connue à ces peuples, leur coutume générale étant

de faire mourir leurs priſonniers de guerre ſur les autels ſacrileges de leurs dieux, & ſous le glaive des Sacrificateurs. Le Général Eſpagnol, peu content de ſauver la vie aux ſiens, leur rendoit la liberté; non-ſeulement il n'exigeoit d'eux aucune rançon, mais en les renvoyant à leurs Caciques, après quelques careſſes, il leur faiſoit quelques petits préſens, de ces bagatelles qu'on portoit de Caſtille, & qui étoient toujours d'un très-grand prix aux yeux des ſauvages.

CXVI. Sa modération lui gagne la confiance des peuples: il en fait des alliés utiles.

Cette conduite pleine de ſageſſe concilioit à Cortez les eſprits & les cœurs de tous ces peuples; il leur paroiſſoit auſſi aimable après la victoire, que redoutable dans le combat. Auſſi s'empreſſoit-on de gagner ſon amitié & de faire alliance avec lui. C'eſt ce qu'on pourra ſouvent remarquer dans le cours de cette Hiſtoire. Dans tout le pays qu'il traverſa juſqu'à la Capitale du Mexique, il ſe fit preſqu'autant d'amis & d'alliés qu'il connût de peuples. Les uns étoient Sujets, les autres Tributaires de Montezuma; plu-

ſieurs avoient déja ſecoué le joug de la dépendance, ou travailloient à le ſecouer, ſe plaignant de ſon faſte orgueilleux & de ſa tyrannie. Parmi-ceux-ci Cortez fit des alliances, qui lui furent d'un grand ſecours pour la conquête de cet Empire. Il eſt vrai que la plûpart de ces peuples ne ſe ſoumirent aux Eſpagnols par un Traité de paix, qu'après en avoir été battus dans quelque ſanglante bataille. Ceux de Tabaſco donnerent le premier exemple à tous les autres.

CXVII. Le Cacique de Tabaſco, précédé de ſes Envoyés, de différens rangs, vient faire ſes préſens & ſes ſoumiſſions.

Peu d'heures après que Cortez eut renvoyé ſes priſonniers, entre leſquels il y avoit deux ou trois Capitaines, on vit arriver au camp quelques Indiens chargés de maïs, de poules & d'autres proviſions : ce premier préſent étoit pour faciliter les ouvertures de la paix qu'on venoit propoſer de la part du Cacique de Tabaſco. Mais Aguillar fit remarquer que ceux qui portoient cette parole, étoient du dernier ordre du peuple ; ce qui étoit contre l'uſage du pays : auſſi Cortez ordonna-t-il qu'on les renvoyât ſans

ſans qu'ils l'euſſent vu, & l'Interprête les avertit de dire à leur Cacique, que s'il ſouhaitoit la paix, il falloit qu'il l'envoyât demander par des hommes plus raiſonnables & plus qualifiés. Le Cacique reconnut ſa faute, & ne différa pas de la réparer : dès le lendemain, il envoya, avec une grande abondance de vivres, trente Indiens des plus diſtingués de la nation : il les ſuivit lui-même de près, accompagné de tous ſes Capitaines, & des autres Caciques ſes alliés. Il commença par offrir ſon préſent, qui conſiſtoit en mantes de coton, en plumes de diverſes couleurs, & autres bijoux, d'un or aſſez bas, mais dont le travail ſurpaſſoit de beaucoup la matiere. Cette viſite ſe paſſa en bien des politeſſes réciproques, & en pluſieurs complimens muets.

CXVIII. Ce Cacique préſente à Cortez vingt Indiennes, une deſquelles eſt devenue célèbre dans l'Hiſtoire.

Le Cacique ne prit congé du Général qu'après avoir marqué un jour pour une autre entrevue ; & pour donner une preuve ſenſible de ſa confiance, il commanda à ſes Sujets de retourner inceſſamment à Tabaſco avec toutes leurs familles

pour rendre ſervice aux Eſpagnols. Le jour ſuivant il revint au camp avec les mêmes Indiens, & vingt Indiennes fort parées, à la maniere du pays. Le Cacique, en préſentant toutes ces femmes au Général, lui dit qu'il les lui donnoit, afin que durant tout ſon voyage elles euſſent ſoin de lui apprêter à manger, étant fort habiles non-ſeulement à faire le pain de maïs, mais auſſi à aſſaiſonner délicatement tous les mets dont leur table étoit couverte. Ce préſent n'auroit peut-être pas paru d'un grand prix à un Conquérant, ſi parmi ces Indiennes il ne s'en fût trouvé une encore plus diſtinguée par l'eſprit, que par ſa condition & ſa beauté, qui pouvoit paſſer pour rare. Peu de tems après elle reçut le baptême ſous le nom de *Marine*; elle eſt connue dans l'Hiſtoire pour avoir beaucoup contribué à la conquête du Mexique (1).

---

(1) Dona Marina étoit fille du Cacique de Guazacoalco, province ſujette à l'Empereur de Mexique, & voiſine de la pro-

CXIV. On presse le Cacique de renoncer à ses idoles; ce qui n'est ni accordé, ni absolument refusé.

Dans le discours que Cortez fit au Cacique & à ses principaux Indiens, par la bouche d'Aguillar, il leur dit qu'il étoit Sujet & Ministre d'un Monarque très-puissant, dont le dessein étoit de leur procurer toute sorte de bonheur, s'ils vouloient lui obéir & reconnoître la véritable Religion, en renonçant aux erreurs de leur idolâtrie. Le Général appuya ces deux propositions de toute son éloquence naturelle, & il ne fut point contredit par les Indiens, dont la réponse fut qu'ils s'estimeroient toujours heureux d'obéir à un Monarque, dont la puis-

vince de Tabasco : certains incidens l'avoient fait enlever dès ses premières années à Xicalango, place forte sur les frontieres d'Yucatan, où se trouvoit une garnison de Mexicains. Elle y étoit élevée dans un état peu convenable à sa naissance, lorsque par une nouvelle injure de la fortune, elle devint esclave du Cacique de Tabasco, qui en fit présent à Cortez. Cette Indienne avoit l'esprit vif, la mémoire fort heureuse : elle sçavoit déja plusieurs idiomes, & apprit bientôt assez bien le Castillan, pour rendre de bons services.

ſance & la grandeur ſe faiſoient aſſez connoître par des Sujets d'une valeur ſi extraordinaire. Ils s'expliquerent avec plus de retenue ſur le ſujet de la Religion. Cependant s'ils n'étoient pas encore perſuadés de tout ce qu'ils venoient d'entendre, ils montroient au moins beaucoup de bonne volonté & de penchant à ſe rendre à la raiſon. Les deux Chapelains eſſayerent de leur développer davantage les vérités qu'ils ne faiſoient qu'entrevoir. On remarquoit en eux des gens à demi convaincus, avec beaucoup d'inclination à recevoir un autre Dieu, mais ſans renoncer encore à aucun de ceux qu'ils adoroient. Le tems de leur converſion approchoit, mais il n'étoit pas encore venu.

CXX. Cérémonies ſaintes; ſurpriſe religieuſe; acclamations des Indiens.

Le Pere Barthelemi d'Olmedo auroit bien ſouhaité pouvoir profiter d'une ſi belle occaſion pour annoncer l'Evangile à ce grand peuple, & faire des chrétiens : Cortez, il faut lui rendre cette juſtice, ne le deſiroit guère moins ; mais ſon premier objet étoit de conquérir, &

les Pilotes pressoient le départ, qui fut fixé à peu de jours après, c'est-à-dire au lundi après les Rameaux. Le Dimanche au matin une foule d'Indiens accourut de tous côtés pour voir la Fête des Chrétiens. La modestie & la gravité des Espagnols ne laisserent rien à desirer dans la bénédiction & la distribution des rameaux, dans la procession qui suivit, & dans la célébration des SS. Mystères. L'éclat des saintes cérémonies frappa aussi beaucoup les infidèles : ils firent paroître leurs sentimens par leur respect & leur admiration ; Jerôme Aguillar les entendit s'écrier plus d'une fois : *ce Dieu, à qui des hommes si braves rendent tant de respect, doit être un grand Dieu.*

La valeur avoit donc acquis une grande réputation aux Espagnols, & leur piété, en cette occasion, fit honneur à la Religion qu'ils professoient. Quelle gloire pour eux, & quel bonheur pour tous les peuples de l'Amérique, si les Conquérans se fussent toujours comportés de même? Après la Messe, Cortez

CXXI. Départ de l'armée.

ayant renouvellé avec le Cacique le Traité de paix & d'amitié par des offres obligeantes, prit congé, & alla s'embarquer.

CXXII. Suites de la journée du 25 de Mars.

Cependant le bruit de la bataille de Tabasco avoit porté au loin la terreur des armes d'Espagne, & le nom de Cortez : la Cour de Mexique n'en parut pas moins frappée que les peuples les plus exposés aux premiers coups. Les inquiétudes causées peu de mois auparavant par l'approche des troupes de Grijalva, n'avoient pas été entiérement dissipées par la retraite de cet Officier, & les allarmes furent plus vives, lorsqu'on apprit quels avoient été les premiers succès de Cortez, tant sur la riviere, qu'au milieu de la ville de Tabasco : mais après la célèbre journée du 25 Mars, où quarante mille Indiens bien armés, commandés par leurs Caciques, & par des Capitaines en réputation de valeur, avoient été battus en rase campagne, & totalement défaits par six ou sept cents Espagnols, toute la férocité des Barbares céda à la frayeur ; tous les cœurs furent

comme glacés, & la plûpart perdirent l'envie de combattre, par le peu d'espérance de vaincre.

CXXIII. Signes ou funestes présages, rapportés par Ant. Solis.

Ce fut dans ce même tems que parurent dans tous ces pays des signes, ou ces présages qu'on appelloit des prodiges, & que l'imagination, sans doute, grossissoit beaucoup. C'est des Indiens mêmes que les Espagnols les apprirent depuis; & ce n'est que d'après les plus anciens Historiens de sa nation, qu'Antoine de Solis les rapporte ainsi :

Conquête du Mex. t. 1. l. 2. c. 4.

Une effroyable cométe parut durant plusieurs nuits comme une piramide de feu, commençant à minuit, & s'avançant jusqu'au plus haut du Ciel, où la venue du soleil la faisoit disparoître. Elle fut suivie d'une autre cométe, ou nuée claire, en figure d'un serpent de feu à trois têtes, qui, se levant en plein jour du lieu où le soleil se couche, couroit avec une extrême rapidité jusqu'à l'autre horizon, où elle disparoissoit, après avoir marqué la trace de son chemin dans toute cette étendue, par une infinité d'é-

tincelles, qui s'évanouissoient en l'air.

Le grand lac de Mexique rompit ses digues, & inonda les terres qui sont sur les bords, avec une impétuosité que l'on n'avoit pas encore remarqué. Quelques maisons furent emportées par ce torrent, d'où l'on voyoit sortir comme des bouillons à plusieurs reprises, sans qu'il fût arrivé aucune tempête de vent, ou d'autres mauvais tems, à quoi l'on pût attribuer un mouvement si extraordinaire.

Un Temple de la Ville s'embrasa, sans qu'on pût découvrir la cause de cet incendie, ni trouver des moyens pour en arrêter la fureur, qui consuma jusqu'aux pierres, & le réduisit tout entier en cendres. On entendit dans l'air, en différens endroits, des voix plaintives qui annonçoient la fin de cette Monarchie; & toutes les réponses des idoles répétoient ce funeste pronostic.

CXXIV. Montezuma en est effrayé.

On apporta à Montezuma plusieurs monstres de différentes especes, & tous horribles à voir, qu'il regarda comme de malheureux présages.

Mais deux prodiges sur-tout, fort remarquables, acheverent d'accabler son esprit.

Quelques pêcheurs rencontrerent au bord du lac de Mexique un oiseau d'une grandeur extraordinaire & d'une figure monstrueuse. Ils s'en saisirent & crurent qu'ils le devoient présenter à l'Empereur, à cause de la rareté du fait. L'oiseau étoit hideux à voir, il avoit sur la tête comme une lame luisante, en façon de miroir, ou la reverbération des rayons du soleil produisoit une lumière triste & affreuse. Montezuma attacha d'abord les yeux sur cette lame, & en s'approchant, pour l'examiner de plus près, il apperçut au-dedans la représentation d'une nuit, & des étoiles qui brilloient en quelques endroits, d'espace en espace, à travers l'obscurité, le tout si naturellement qu'il se tourna vers le soleil, comme s'il eût douté qu'il fût jour en ce moment. Mais quand il revint au miroir, il y trouva d'autres objets bien plus effroyables; au lieu de la nuit, il vit des gens inconnus & armés, qui venoient du

côté de l'orient, & qui faisoient un horrible carnage de ses Sujets. Il fit appeller ses prêtres & ses devins pour les consulter sur ce prodige; & l'oiseau demeura immobile jusqu'à ce que plusieurs d'entr'eux eussent fait la même expérience, & puis il s'échappa en un moment d'entre leurs mains, leur laissant un nouveau sujet de frayeur, par une fuite si prompte & si brusque.

CXXV. Discours d'un prétendu Laboureur à l'Empereur Montezuma.

Peu de jours après un Laboureur, homme simple & grossier, vint au Palais, demanda d'être introduit à l'audience de l'Empereur, avec tant d'instance & d'empressement, qu'il parut qu'il y avoit du mystère. On tint Conseil sur ce sujet, & on conclut qu'il falloit l'écouter. Après qu'il eut fait ses révérences, cet homme, sans paroître ni étonné ni embarrassé, fit un discours en son langage rustique, mais avec une liberté & une éloquence, qui parurent être l'effet d'un transport surnaturel, comme si quelqu'autre eût parlé par sa bouche : » Seigneur, » dit-il au Roi, j'étois hier au soir » occupé à cultiver mon héritage,

» lorſque je vis fondre ſur moi avec
» impétuoſité un aigle d'une groſ-
» ſeur extraordinaire. Il me prit en-
» tre ſes ſerres, & m'enlevant du-
» rant un aſſez long eſpace, il me
» mit enfin à l'entrée d'une grotte,
» où un homme étoit en habit royal,
» dormant entre des fleurs, & d'au-
» tres parfums, & tenant en ſa main
» une paſtille allumée. Je pris la
» hardieſſe de m'approcher, & je
» vis ou votre figure, ou votre
» propre perſonne, ſur quoi je n'o-
» ſerois rien aſſurer, ſinon qu'il me
» paroît encore que j'étois alors d'un
» ſens raſſis & fort libre. La crainte
» & le reſpect me pouſſoient à me
» retirer promptement, lorſque je
» fus arrêté par le commandement
» d'une voix, qui, me parlant avec
» beaucoup d'autorité, ne me cauſa
» pas moins de frayeur, en m'or-
» donnant de prendre la paſtille de
» votre main, & de l'appliquer en
» un endroit de votre cuiſſe qui
» étoit à découvert. Je me défendis
» autant que je le pus de commettre
» une action qui me paroiſſoit ſi in-
» ſolente; mais la même voix, d'un

» ton effroyable, me força d'obéir.
» Moi-même, Seigneur, ſans pou-
» voir réſiſter à cet ordre, la frayeur
» me rendant hardi, j'appliquai la
» paſtille brûlante à votre cuiſſe, &
» vous ſouffrîtes la brûlure ſans vous
» éveiller, ni faire aucun mouve-
» ment. J'aurois crû que vous étiez
» mort, ſi, au milieu de la tranquil-
» lité du ſommeil qui vous ôtoit le
» ſentiment, le mouvement de la
» reſpiration ne m'eût aſſuré de vo-
» tre vie. Alors la voix qui paroiſ-
» ſoit ſe former dans le vent me dit:
» c'eſt ainſi que ton Roi s'endort,
» en s'abandonnant aux délices &
» aux vanités, lorſque le courroux
» des dieux gronde ſur ſa tête, &
» que tant d'ennemis viennent d'un
» autre monde pour détruire ſon
» Empire & ſa Religion. Dis-lui qu'il
» s'éveille pour apporter, s'il ſe peut,
» du remède aux malheurs qui le me-
» nacent. A peine la voix eut-elle
» fini ce diſcours, qui a fait une ſi
» grande impreſſion dans mon eſ-
» prit, que l'aigle me reprit dans
» ſes ſerres & me reporta dans mon
» champ ſans me faire aucun mal.

» C'eſt l'avertiſſement que je vous » donne, ſuivant l'ordre des dieux ».

CXXVI. Le payſan diſparoît, comme avoit déja fait l'oiſeau monſtrueux.

Après ces paroles ou d'autres ſemblables prononcées par ce payſan, ou par l'eſprit qui l'inſpiroit, il tourna le dos, & ſortit ſi bruſquement, qu'aucun des Officiers de Montezuma n'eut la hardieſſe de l'arrêter. Le Prince néanmoins, ſuivant le premier mouvement de ſa férocité naturelle, alloit ordonner qu'on taillât en piéces cet inſolent, s'il n'eût été empêché par la douleur extraordinaire qu'il ſentit à ſa cuiſſe. Il y fit regarder, & tous ceux qui étoient préſens apperçurent les marques d'une brûlure recente, dont la vue effraya Montezuma, & lui fit faire pluſieurs réflexions, ſans quitter le deſſein de châtier le payſan, en le faiſant ſervir de victime pour appaiſer la colere de ſes Dieux.

CXXVII. Réflexions.

Nous ne prétendons point garantir l'exacte vérité de tout ce qui eſt écrit : quelque graves & judicieux que ſoient les Auteurs Eſpagnols qui rapportent ce qu'on vient de raconter, ils n'ont parlé que d'a-

près les Indiens ; & on sçait que dans les bruits populaires, il y a souvent bien de l'imagination, de l'exagération, peut-être de l'illusion ; & dans les choses qui sont, ou qui paroissent extraordinaires, un esprit solide & attentif y découvre quelquefois moins de réel & de merveilleux, que de prestige d'adresse ou de friponnerie. Permis donc à un chacun d'abonder en son sens, & de penser ce qu'il voudra de ce qu'on a appellé dans cette occasion des signes, des présages, des prodiges. Il n'est point dit qu'on ait soupçonné en tout cela la malice des Sacrificateurs, seuls capables de telles fourberies.

CXXVIII. Montezuma abattu oublie ses forces réelles, & met sa dernière ressource dans une lâche politique.

Ce qu'il y a de certain, c'est que ces événemens, ou si l'on veut, ces rumeurs portoient la consternation dans toutes les Provinces de l'Empire, & la confusion dans le Conseil ; mais personne n'en étoit plus intimidé, ni plus effrayé que l'Empereur : persuadé que la colere des dieux lui annonçoit la prochaine ruine de son Empire, il crut qu'une bataille hasardée & perdue seroit le

renverfement de fon trône ; il réfolut donc de l'éviter : ainfi à la place de ces nombreufes & puiffantes armées, qu'il pouvoit avec tant de facilité mettre fur pied, felon le confeil de fes plus braves Officiers, & les defirs de quelques-uns de fes Miniftres, Montezuma chercha d'autres reffources dans fa politique : les ambaffades vers Cortez, les préfens, les prieres, les menaces, les rufes multipliées, les ftratagêmes de guerre, les fortileges enfin & les enchantemens : tels furent les moyens de défenfe qu'il oppofa jufqu'à la fin aux progrès de Cortez & de fes troupes : moyens bien éloignés de fon humeur guerriere, & plus indignes encore d'un Monarque auffi puiffant.

CXXIX. Cortez continue fa marche, & fait toujours de nouvelles découvertes.

Après ce petit éclairciffement, nos Lecteurs feront moins furpris des démarches toujours timides de Montezuma : Cortez ne tarda peut-être pas à en pénétrer les motifs. Ayant pris congé du Cacique de Tabafco le Dimanche des Rameaux, il fit voile le lendemain, fuivant toujours la côte & tirant au cou-

chant : ſans s'arrêter il reconnut la Province de *Guazacoalco*, la riviere des Bannieres, l'Iſle des Sacrifices, tous les autres lieux que Grijalva avoit déja découverts ; & la flotte arriva à Saint Jean d'Ulüa le Jeudi-Saint à midi. On avoit à peine jetté l'ancre, qu'on vit approcher de la flotte deux gros canots. Les Indiens qui les montoient, ſembloient donner des ſignes de paix, & lorſqu'ils furent aſſez près du vaiſſeau du Général pour s'en faire entendre, ils commencerent un diſcours en une langue inconnue à Jerôme d'Aguillar. Mais l'Indienne *Marine* l'entendit très-bien, & tira d'embarras Cortez & ſon Interprête : elle dit à celui-ci en langue d'Yucatan, que ces gens parloient celle du Mexique, & qu'ils demandoient audience au Général. Aguillar rendit ce peu de mots en Caſtillan.

CXXX. Premières avances des Officiers de l'Empereur.

Les Mexicains, conduits auſſitôt en préſence de Cortez, lui dirent que Pilpatoé, Gouverneur de cette Province, & Teutilé, Capitaine Général pour le grand Empereur Montezuma, les avoit envoyés au

Commandant de la flotte, pour sçavoir à quel dessein il étoit venu mouiller l'ancre en ce rivage, & lui offrir leurs secours.

CXXXI. Réponse de Cortez, qui tire quelque lumière de tout.

La réponse de Cortez fut qu'il venoit comme ami traiter d'affaires très-importantes à leur Prince & à tout son Empire : qu'il verroit sur ce sujet le Gouverneur & le Capitaine Général; & qu'il espéroit de leur honnêteté, un accueil aussi favorable que celui qu'on avoit fait l'année précédente à quelques personnes de sa nation.

Après avoir tiré de ces Indiens quelque connoissance générale de la puissance de Montezuma, de ses richesses, de la manière dont il gouvernoit ses Etats, &c. Cortez les renvoya aussi satisfaits de ses caresses, que de ses petits présens.

CXXXII. Les Mexicains portent des vivres aux Espagnols, & leur dressent des tentes.

Les suites firent connoître que la défaite de l'armée du Cacique de Tabasco & de ses Alliés, avoit inspiré aux Officiers de Montezuma plus de crainte que d'amitié pour les Espagnols. Leurs premières démarches furent gracieuses, & parurent pleines de générosité. Le Ven-

dredi Saint au matin, les troupes Eſpagnoles étant deſcendues ſur le rivage, pendant que les ſoldats s'occupoient à faire des faſcines & à dreſſer des baraques, on vit arriver un bon nombre d'Indiens qui leur apportoient des vivres de la part de Teutilé, & qui par leur adreſſe furent d'un grand ſecours aux Eſpagnols, pour achever avec beaucoup de diligence leurs logemens : ils portoient même des mantes de coton, pour couvrir ceux des Officiers, & les défendre des ardeurs du ſoleil qui étoient très-grandes. Cortez choiſit de toutes ces baraques celle qui étoit la mieux bâtie & la plus grande, pour y faire élever un Autel fort paré, ſur lequel il mit une image de la Sainte Vierge, & fit planter une Croix devant la porte de cette Chapelle.

CXXXIII. Actes de Religion qui ſurprennent les infidèles & les édifient.

Le jour de Pâques, le Gouverneur & le Capitaine Général, ſuivis d'un grand cortege, vinrent ſaluer le Général Eſpagnol, qui les reçut au milieu de tous ſes Capitaines & autres Officiers. Après les premiers complimens, dont Cortez

fut moins prodigue que les Mexicains, il les conduisit à la Chapelle, & leur fit dire par ses Truchemens, qu'avant que de traiter du sujet de son voyage, le Général vouloit s'acquitter des devoirs de sa Religion, & recommander à son Dieu, le seul vrai Dieu, le bon succès de sa proposition. On commença donc l'Office Divin : la Messe fut chantée avec toute la solemnité que le tems & le lieu pouvoient permettre; & les Infidèles assisterent à toutes ces cérémonies avec une attention qui ne pouvoit être qu'un effet de la nouveauté, mais qui ne laissoit pas d'avoir un air de devotion.

CXXXIV. Cortez traite avec magnificence les Officiers de Montezuma, & demande d'aller à sa Cour.

De retour au logis, Cortez traita superbement les Officiers de Montezuma, & leur fit entendre, qu'il venoit de la part de Dom Charles d'Autriche, Monarque de l'Orient, traiter avec l'Empereur Montezuma de matieres de grande importance, non-seulement à la personne de l'Empereur & à son Etat, mais encore à tous ses Sujets en particulier : que cette affaire ne pouvoit être

proposée qu'en présence de l'Empereur même : qu'ainsi il falloit nécessairement qu'il le vît, & qu'il espéroit en être reçu avec toute la civilité & la considération qui étoient dûes à la grandeur du Prince qui l'envoyoit.

CXXXV. Magnifiques présens, & refus de voir le Prince.

Cette proposition ne laissa pas de causer aux Mexicains une inquiétude qui parut sur leur visage : mais sans s'expliquer encore, Teutilé fit avancer une trentaine d'Indiens chargés de vivres, de robes de coton très-fin, de plumes de différentes couleurs, & d'une grande corbeille pleine de divers bijoux travaillés avec la dernière délicatesse. En présentant tout cela à Cortez, cet Officier ajouta » qu'il le » prioit d'agréer ces témoignages » de l'affection de deux esclaves de » Montezuma, qui avoient ordre » de regaler ainsi les étrangers qui » abordoient sur les terres de son » Empire, pourvû qu'il fussent dans » la résolution de continuer leur » voyage le plutôt qu'ils le pour» roient faire : que le dessein de » voir l'Empereur souffriroit trop de

» difficultés, & qu'ils ne croyoient » pas lui rendre un médiocre service » de lui ôter cette pensée, avant » qu'il en eût éprouvé tous les in- » conveniens ».

» Cortez répondit que les Rois » ne refusoient jamais audience aux » Ambassadeurs des autres Souve- » rains; & que leurs Ministres ne » devoient point se charger du suc- » cès d'un refus si dangereux, sans » en avoir des ordres bien précis: » que leur devoir en cette occasion » étoit d'avertir Montezuma de son » arrivée: qu'il leur accordoit du » tems pour faire cette diligence, » pourvû qu'ils assurassent en même- » tems leur Empereur, que le Géné- » ral des Etrangers avoit résolu for- » tement de le voir, & de ne point » sortir de son pays sans avoir rem- » pli sa commission ».

CXXXVI. Instances & protestations du Général.

Cette assurance de Cortez, & la manière dont il expliqua ses intentions, étonnant encore davantage les Mexicains, ils n'oserent contredire, & se bornerent à prier le Général de ne faire aucun mouvement, avant qu'ils eussent reçu la

CXXXVII. Qui déconcertent les Officiers de Montezuma.

réponſe de Montezuma, offrant cependant de l'aſſiſter des choſes dont il auroit beſoin.

CXXXVIII. Les peintres Indiens repréſentent par le pinceau tout ce qu'ils voioient dans l'armée Eſpagnole.

Durant ces entretiens, les Peintres Mexicains travailloient à repréſenter, ſur des toiles de coton préparées, les vaiſſeaux, les ſoldats, les chevaux, l'artillerie, & généralement tout ce qui étoit dans le camp. C'étoit par ordre de Teutilé qui vouloit donner à Montezuma une connoiſſance entière de tout ce qui regardoit les Eſpagnols. Comme ils n'avoient pas l'uſage d'écrire, ils ſuppléoient aux lettres par le pinçeau, & ne laiſſoient pas de ſe faire entendre, en repréſentant les objets matériels par des figures, & le reſte par des nombres ou autres ſignes; le tout avec tant de diligence & de juſteſſe, que le nombre, le caractère & la figure, s'entraidoient réciproquement à exprimer la penſée. Les Hyeroglifes des Egyptiens n'étoient pas plus ingénieux, & étoient moins utiles.

CXXXIX. De quelle maniere Cortez anime &

Cortez fut ſurpris lui-même de la facilité avec laquelle ces Peintres exécutoient leurs deſſeins. Il com-

prit en même-tems que ces images sans action ni mouvement, ne donneroient pas une idée fort avantageuse de son armée : il résolut d'animer la répréſentation, en faisant faire l'exercice à ses soldats. Il ordonna donc de prendre les armes, forma un bataillon, & mit toute son artillerie en batterie, disant aux Officiers Mexicains qu'il vouloit leur faire les mêmes honneurs que l'on faisoit en son pays aux personnes de distinction. Ce combat simulé surprit extrêmement les Indiens : comme hors d'eux-mêmes, ils regarderent d'abord avec frayeur la fierté des chevaux, qui leur paroissoient si terribles dans l'action, & considérant en même-tems leur docilité, & ces effets de leur obéissance qu'ils ne comprenoient pas, ils concluoient que des hommes qui rendoient ses fiers animaux si soumis à leur volonté, avoient quelque chose de surnaturel. C'étoit déja beaucoup pour les desseins de l'habile Général.

releve adroitement la représentation.

Mais lorsqu'ayant donné le signal, les Arquebusiers firent quelques dé-

CXL. Effroi & terreur de tous

Les Mexicains à la première décharge de l'artillerie.

charges, ſuivies du tonnerre de l'artillerie, la peur fit une ſi forte impreſſion ſur leur eſprit, que quelques-uns ſe jettoient par terre, les autres s'enfuyoient, ſans ſçavoir où ils alloient; & les plus aſſurés cachoient, comme ils pouvoient, leur effroi ſous le maſque de l'admiration. C'eſt ainſi (leur dit Cortez) que les Eſpagnols font des fêtes militaires à leurs amis. Sa vue cependant étoit de leur faire comprendre à quel point ſes armes pouvoient être redoutables dans une véritable action, puiſqu'un divertiſſement, qui n'en étoit que l'image, cauſoit tant de frayeur. Les Peintres de leur côté inventerent de nouvelles figures pour rendre tout ce qu'ils venoient de voir. Les uns deſſinoient les ſoldats armés & rangés en bataille; les autres peignoient les chevaux dans le mouvement du combat. Ils figuroient non-ſeulement un coup de canon par le feu & la fumée, mais le bruit même par quelques traits qui repréſentoient un éclair.

Ayant

CXLI. Préfens pour l'Empereur, & pour fes Officiers.

Ayant ramené les Officiers Mexicains à fon logis, Cortez leur fit quelques préfens de ces bijoux qu'on fait en Caftille, & leur en remit un autre plus confidérable pour Montezuma : les uns & les autres furent eftimés par les Indiens bien au-delà de leur jufte valeur. Il y avoit une chaife de tapifferie d'un ouvrage, dont ils firent tant d'eftime, qu'elle fut mife parmi les meubles les plus précieux de l'Empereur. Mais ni par fes préfens, ni par fes careffes, le Général ne diffipa point le chagrin que fa réfolution caufoit aux Mexicains.

CXLII. Montezuma envoye de nouveaux préfens plus riches que les premiers.

Cela parut bien par la réponfe de Montezuma : cette réponfe arriva dans fept jours, quoiqu'il y ait foixante lieues de Saint Jean d'Ulüa à la Ville Royale ; mais les Mexicains font fi bien dreffés à la courfe, qu'ils font plus de diligence que nos poftes ; enforte qu'on ne fut point furpris que leurs Couriers, chargés même de préfens, euffent fait cent vingt lieues en moins de fept jours. Ces préfens étoient des piéces de mantes de coton, fi fines & fi bien

travaillées, que leur différence avec la ſoye ne ſe reconnoiſſoit qu'en les maniant; pluſieurs garnitures de plumes, & d'autres curioſités de même matière. Après cela on produiſit diverſes ſortes d'armes, comme des arcs, des fléches & des rondaches, tout cela d'un bois précieux & rare, & ſuivi de deux grandes plaques rondes d'un travail ſingulier. La première repréſentant le ſoleil en boſſe étoit d'or, & l'autre d'argent repréſentoit la lune. Après quoi on vit paroître quantité de joyaux d'or & quelques-uns enrichis de pierreries. Ces piéces étoient des colliers, des bagues & des pendans d'oreilles à leur manière : mais ils en avoient encore d'un plus grand poids & toutes d'or, travaillées en figures d'oiſeaux & d'autres animaux ſi délicatement, que le mérite de l'ouvrage ſurpaſſoit de beaucoup le prix du métail.

CXLIII. Cortez reçoit ces préſens avec de grandes marques de reconnoiſſance

Teutilé les fit porter au camp des Eſpagnols par cent Indiens; & les ayant fait étendre contre terre ſur des nates, qu'ils appelloient *petates*, il ſe tourna vers le Général; & lui

dit : que le grand Empereur lui envoyoit ces curiosités, pour lui témoigner sa reconnoissance du présent qu'il lui avoit envoyé, & l'estime qu'il faisoit de l'amitié de son Roi ; mais qu'il ne jugeoit pas à propos d'accorder la permission qu'il demandoit d'aller à sa Cour, parce que l'état de ses affaires ne le permettoit pas. Teutilé voulut appuyer le refus que faisoit son Empereur de différens prétextes honnêtes ; mais toutes ces raisons firent peu d'impression sur l'esprit de Cortez : il reçut donc le présent avec des marques d'un profond respect ; après quoi il répondit au Général Mexicain, qu'il n'avoit pas dessein de déplaire à Montezuma en négligeant ses commandemens ; mais qu'il ne pourroit retourner en arrière, sans blesser l'honneur de son Roi ; & qu'il devoit poursuivre l'exécution des ordres qu'il lui avoit donnés, avec tout l'empressement qu'il étoit obligé d'avoir pour la gloire d'une Couronne révérée par les plus grands Princes du monde. Il s'étendit un peu sur cet article, avec tant

& de respect; mais il n'insiste pas moins à vouloir continuer sa route.

de vivacité & de résolution, que les Mexicains n'oserent lui répliquer. Ils offrirent seulement de redoubler leurs instances auprès de l'Empereur; & le Général, en leur donnant congé, les chargea d'une autre présent de même valeur que le premier qu'il avoit fait. Il les assura qu'il attendroit encore en ce lieu la réponse de leur Maître; mais qu'il auroit beaucoup de chagrin si elle tardoit à venir, & s'il se voyoit obligé à la solliciter de plus près.

CXLIV. Différentes impressions qu'avoit fait sur l'esprit des soldats Espagnols la richesse des présens de Montezuma.

La richesse du présent de Montezuma plut beaucoup à tous les Espagnols, & donna lieu à des jugemens biens différens parmi les soldats. Ceux-là concevoient les plus hautes espérances: & ceux-ci mesurant la puissance de Montezuma sur la valeur de son présent, regardoient l'entreprise de Cortez comme très-difficile, & sa résolution comme une témérité: le sage Général différoit de s'expliquer; mais pour faire cesser la dispute & les raisonnemens des soldats, en les occupant, il commanda deux

vaiſſeaux pour aller reconnoître la côte, & chercher un ancrage plus ſûr & un lieu plus fertile, afin d'y tranſporter le camp, en attendant une nouvelle réponſe de Montezuma, que ſes Officiers avoient promis d'apporter en diligence. Le Capitaine Montexo, qui commandoit les deux vaiſſeaux, avoit ordre d'aller le plus loin qu'il ſe pourroit, ſur la route qu'il avoit déja tenue avec Jean Grijalva, & de revenir au bout de dix jours. Par cet arrangement, Cortez pourvut habilement à ce qui étoit néceſſaire ; il donna de l'occupation aux eſprits les plus inquiets, & entretint les autres dans l'eſpérance de ſe voir bientôt ſoulagés.

CXLV. Abondance de vivres dans le camp des Eſpagnols.

Cependant les Indiens continuoient de porter dans le camp des vivres en abondance : Pilpatoé lui-même s'étoit arrêté tout près ; & y avoit fait élever un ſi grand nombre de baraques pour toute ſa ſuite, qu'en peu d'heures cette campagne déſerte étoit devenue un gros bourg fort peuplé : ſon intention ſans doute étoit d'obſerver de plus

près les démarches des Espagnols ; & pour écarter tout soupçon, il fit dire à Cortez, qu'il n'avoit pris ce poste que pour être plus en état de lui fournir de regales pour sa personne, & des vivres pour ses troupes. On avoit pénétré son artifice ; mais on lui laissa le plaisir de croire qu'il l'avoit bien caché : les Espagnols en tiroient tout le profit, & cela leur suffisoit.

CXLVI. Consternation de la Cour, & de tout le peuple de Mexique.

La derniere réponse de Cortez, jettoit en même-tems la plus grande consternation dans la Cour de Mexique. L'Empereur dans les premiers transports de sa colere ne parloit que d'exterminer tous ces étrangers. Revenu presqu'aussitôt à son sang froid, il tomboit dans un accablement horrible : la tristesse & l'irrésolution succédoient à la colere. Il assembloit ses parens & ses Ministres, pour délibérer ; & cachoit ces délibérations avec beaucoup de mystere. La désolation du Monarque & des Ministres, ne fut pas ignorée du Peuple, qui voyoit les sacrifices publics se multiplier dans les Temples. De l'effroi le peu-

ple paſſa bientôt aux murmures ; & delà à des diſcours trop libres ſur le Gouvernement ; & ſur la ruine dont l'Empire étoit menacé par des préſages qui l'annonçoient ſelon leurs anciennes traditions.

CXLVII. Sentimens différens parmi les Miniſtres & les politiques.

L'embarras du Prince & de ſon Conſeil augmentoit encore par la diverſité des ſentimens. Les uns trop effrayés, ſoit par ces augures funeſtes, que leur imagination groſſiſſoit encore ; ſoit par les exploits des Eſpagnols & le bruit de leurs victoires, qui les faiſoit paſſer pour invincibles, ne vouloient que des traités de paix & d'amitié avec eux : une déclaration de guerre, dans de telles conjonctures, leur paroiſſoit annoncer la ruine prochaine de l'Empire. Les autres ne faiſoient d'attention qu'aux forces de Montezuma, qui dans peu de jours pouvoit aſſembler pluſieurs puiſſantes armées ; & à la foibleſſe des troupes Eſpagnoles qui n'étoient qu'une poignée de gens, terribles ſans doute à quelque Cacique, mais trop petits devant un grand Empereur. Ils vouloient donc qu'on marchât avec fer-

meté, pour enlever ces audacieux Etrangers, & les immoler fur les Autels des dieux de la Guerre & de la patrie. Ceux-ci ne méprifoient pas les prodiges: ils s'en fervoient même pour appuyer leurs avis: car, difoient-ils, agir autrement, c'eft s'oppofer à la volonté des dieux, qui n'avoient montré ces fignes extraordinaires, avant de les frapper, qu'afin de leur marquer ce qu'ils devoient faire pour échapper au châtiment. Les premiers regardoient donc une guerre avec les Efpagnols, comme le plus grand des malheurs pour les Mexicains; & les derniers confidéroient un coup de rigueur, comme l'unique moyen de falut pour la patrie.

CXLVIII. Montezuma prend un milieu.

Montezuma croyant devoir prendre un milieu entre ces différens avis, conclut qu'il falloit refufer abfolument à Cortez la permiffion de venir à la Cour, & lui ordonner de fe retirer au plutôt de deffus les terres de l'Empire; mais pour l'obliger à obéir de meilleure grace, l'Empereur réfolut de lui envoyer de nouveaux préfens. Il ajou-

ta que si la voye de la douceur ne réussissoit pas, on leveroit une armée si forte, qu'on n'eût pas à craindre la même disgrace qui étoit arrivée au Cacique de Tabasco & à ses Alliés. La première partie de ces résolutions fut ponctuellement exécutée; & Dieu ne permit point que la seconde le fût; sans doute pour rendre moins difficile aux Chrétiens ce grand ouvrage, auquel sa providence les conduisoit par des voyes si cachées, & des moyens si peu proportionnés à la grandeur de l'entreprise.

CXLIX. Retour du Capitaine Montexo.

Tandis que la Cour de Mexique étoit dans ces agitations, François de Montexo revint de son voyage, ayant découvert à deux lieues de Saint-Jean d'Ulua, une terre fertile & cultivée, un gros Bourg d'Indiens, & un port que les Pilotes jugeoient fort propre à mettre les vaisseaux en sûreté, à l'abri de quelques rochers élevés, qui rompoient la force des vents. Cortez regardoit déja ce lieu comme un poste très-favorable pour faire camper commodément son armée; & dans

le même tems il reçut la réponse de Montezuma.

CL.
Réponse & nouveaux présens de Montezuma.

Teutilé, suivi de deux Officiers Généraux de son armée, portoit cette réponse, & les présens assez semblables aux premiers, excepté quatre pierres vertes, qu'ils appelloient *Chalcuites*. En les présentant à Cortez, le Mexicain dit, que Montezuma envoyoit ces piéces expressément pour le Roi des Espagnols, & qu'elles étoient d'un prix inestimable. La conclusion de la harangue fut de renvoyer les étrangers sans replique.

CLI.
Occasion dont on profite pour donner aux Mexicains une première notion du Christianisme.

Cortez alloit cependant répondre, quand on sonna l'*Ave Maria* à la baraque qui servoit d'Eglise : aussitôt le Général Chrétien & toutes ses troupes se mirent à genoux. Leur silence & cette marque de devotion ayant surpris les Infidèles, Teutilé demanda ce que c'étoit que cette cérémonie : on saisit avec plaisir cette occasion pour donner aux Indiens présens quelque notion des vérités de la Religion Chrétienne : le P. Barthelemi d'Olmedo leur expliqua fort clairement,

& par des raiſons qui n'étoient point au-deſſus de leur portée, qu'il n'y avoit qu'un Dieu, qui étoit le premier principe & la dernière fin de toutes choſes, ſeul par conſéquent adorable ; & qu'en proſtituant leurs adorations à des idoles, ils rendoient ce culte à des démons, eſprits impurs, & mortels ennemis du genre humain. Il fut écouté avec attention : & ſur le même principe, Cortez répondit à Teutilé :

CLII. Réponſe de Cortez au Général Mexicain.

» Qu'un des ſujets de ſon Ambaſſade, & le principal motif qui » obligeoit ſon Roi d'offrir ſon amitié à Montezuma, étoit l'obligation » que les Princes Chrétiens ont de » détruire les erreurs de l'idolâtrie : qu'un de ſes plus ardens deſirs étoit de lui faire recevoir » ces inſtructions, qui conduiſent à » la connoiſſance de la vérité, & » de l'aider à ſortir de la ſervitude du démon, inviſible tyran de » ſon Empire, qui exerçoit une tyrannie réelle ſur l'Empereur même, dont il faiſoit ſon eſclave, » quoiqu'à l'extérieur il fût un ſi » puiſſant Monarque. Que comme

» il venoit d'un pays si éloigné pour » des affaires de telle importance, de » la part d'un Roi plus puissant en» core que Montezuma, il ne pou» voit se défendre de faire de nou» veaux efforts, & de poursuivre » fortement les instances qu'il avoit » faites, jusqu'à ce qu'il eût obtenu » une Audience favorable, puisqu'il » n'apportoit que la paix, ainsi qu'il » étoit aisé d'en juger par ceux qui » l'accompagnoient, dont le petit » nombre ne pouvoit donner aucun » ombrage, ni faire croire qu'il eût » d'autres desseins ».

CLIII. Indignation de Teutilé; suite de sa retraite précipitée.

Ce ne fut pas sans peine que Teutilé attendit la fin de ce discours, pour en marquer son chagrin ou sa colere : se levant brusquement, il dit que » jusqu'alors le grand Mon» tezuma avoit usé de douceur en» vers Cortez, en le traitant comme » son hôte; mais que s'il s'opiniâ» troit à faire toujours la même ré» ponse, ce seroit sa faute s'il étoit » traité désormais comme ennemi ». Après ces mots, sans attendre une replique, ni prendre congé, Teutilé se retira à grands pas avec tous

ſes Indiens. Il étoit déjà nuit ; & le lendemain au matin il ne parut pas un ſeul homme en toute cette campagne : les Indiens qui, ſous l'ordre de Pilpatoé, peuploient les baraques conſtruites auprès des Eſpagnols, s'étoient retirés plus avant dans les terres ; & ceux des villages voiſins, qui apportoient des vivres tous les jours, ceſſerent auſſi tout d'un coup d'en apporter.

CLIV. Etonnement & murmure de l'armée Eſpagnole.

Tout cela étoit une ſuite des ordres de Montezuma : il falloit s'y attendre, & la conſtance de Cortez n'en fut point ébranlée ; mais les ſoldats & tous les Capitaines n'avoient pas la fermeté, ni la grandeur d'ame de leur Général. L'épouvante ſe mit parmi eux, les murmures recommencerent, & ces murmures firent hauſſer le ton à quelques partiſans de Diego Velaſquez : ils diſoient hardiment que Cortez jouoit à les perdre ; que ſon ambition prenoit un vol que ſes forces ne pouvoient ſoutenir ; & que le deſſein de s'établir avec ſi peu de monde, ſur les terres d'un ſi puiſſant Monarque, étant une témérité ou

une folie, il falloit que tout le monde s'unît, pour crier que le retour en l'Isle de Cuba étoit absolument nécessaire, afin de fortifier la flotte & l'armée, & donner un fondement plus assuré à cette entreprise.

CLV. Fermeté de Cortez, son adresse pour ramener les esprits.

Une partie de ces bruits vint aux oreilles de Cortez : sans les négliger ni s'émouvoir, il employa habilement ses meilleurs Officiers, pour pénétrer les sentimens des soldats en général ; & il trouva que les plus braves, qui faisoient le plus grand nombre, étoient de son parti, résolus à le suivre par-tout. Sur cette confiance, il permit aux timides de venir le trouver, & de lui représenter leurs raisons. Le Capitaine Diego d'Ordaz portant la parole pour tous, » dit que les soldats » étoient découragés, & en termes » de franchir les bornes de l'obéis» sance & de la discipline, parce » qu'ils avoient entendu dire qu'on » parloit de suivre cette entreprise » où ils se voyoient engagés : & » qu'il falloit avouer que leur cha» grin n'étoit pas tout-à-fait dérai» sonnable, puisque le nombre des

» ſoldats, ni l'appareil des vaiſſeaux,
» ni le fonds des vivres & des mu-
» nitions n'avoient aucune propor-
» tion avec le deſſein de conquérir
» un Empire ſi puiſſant & d'une ſi
» vaſte étendue : que perſonne n'é-
» toit aſſez ennemi de ſoi-même,
» pour vouloir ſe ſacrifier au caprice
» d'autrui ; & qu'il étoit néceſſaire
» que l'on ſongeât à ſe retirer à Cu-
» ba, afin que Diego Velaſquez
» pourvût la flotte d'un renfort con-
» ſidérable, & reprît le deſſein de
» cette conquête avec plus d'ordre
» & de forces ».

CLVI. Il écoute tranquillement les plaintes, & paroît les approuver.

La ſage fermeté de Cortez, qui ſçavoit ſe relâcher quand il étoit néceſſaire, mais pour revenir avec plus de force à l'exécution de ſes deſſeins, parut ici avec éclat : il avoit écouté le diſcours peu meſuré de d'Ordaz, ſans témoigner être choqué, ni de la dureté de la propoſition, ni de celle de ſon ſtile ; & il lui répondit avec un ſang froid admirable : » Qu'il lui étoit obligé
» de ſon avis, parce qu'il n'avoit
» point encore appris le dégoût de
» ſes ſoldats ; qu'au-contraire il

» croyoit qu'ils devoient être con-
» tens & pleins de confiance, puiſ-
» qu'en cette expédition ils n'a-
» voient point encore eû ſujet de
» ſe plaindre de la fortune, ſi ce
» n'étoit qu'ils fuſſent fatigués de
» l'excès de careſſes. Qu'un voyage
» ſans traverſes, favoriſé de la mer
» & des vents, des ſuccès tels que
» leurs deſirs mêmes ne pouvoient
» s'en figurer de plus heureux, l'aſ-
» ſiſtance du Ciel qui s'étoit déclaré
» pour eux à Cozumel, une grande
» victoire à Tabaſco, le bon accueil
» & les regales qu'on leur avoit
» fait en ce pays-là, n'étoient pas
» des principes dont on dût atten-
» dre une concluſion ſi déſagréable :
» attendu même que l'éloignement
» fait paroître les obſtacles plus
» grands qu'ils ne ſont, & que ces
» monſtres de l'imagination ſe diſſi-
» pent ſouvent quand on y porte la
» main. Néanmoins que ſi les ſoldats
» avoient ſi peu de confiance & de
» courage, qu'on le lui diſoit, ce
» ſeroit une grande folie de comp-
» ter ſur leur ſecours, dans une en-
» trepriſe de cette nature. Qu'il fal-

» loit donc prendre ses mesures pour
» retourner à l'Isle de Cuba, ainsi
» qu'ils le proposoient : mais qu'il
» vouloit bien leur avouer, qu'il se
» trouvoit forcé à cette résolution
» par le conseil de ses amis, bien
» plus que par l'inclination des sol-
» dats & du menu peuple ».

Le jour même il fit publier dans le camp que tout le monde se tînt prêt à s'embarquer le lendemain au matin, pour retourner à Cuba, & ordonna aux Capitaines de remonter avec leurs compagnies chacun dans son vaisseau. Cette résolution ne fut pas plutôt divulgée parmi les soldats, que les plus courageux s'émeurent, en criant que Cortez les avoit trompés, en leur faisant croire qu'ils alloient s'établir en ce pays-là & le peupler : qu'ils n'entendoient ni le quitter, ni retourner à Cuba. Quelques Officiers parloient de même, & ces discours éclaterent si fort, que plusieurs d'entre les timides ou les mutins revinrent au parti du Général : ceux-ci crierent même plus haut que les autres contre le re-

CLVII. Il fait publier le retour de l'armée à l'Isle de Cuba.

tour à Cuba : les amis de Cortez, qui avoient excité le premier mouvement, eurent assez de peine à appaiser le dernier : ils ne l'arrêterent en effet qu'en approuvant la résolution des soldats, & offrant d'en parler à Cortez, afin de l'obliger à suspendre celle qu'il avoit prise pour le retour.

CLVIII. Toute l'armée demande de pousser l'entreprise : Cortez se fait prier pour accorder ce qu'il desire avec passion.

Sans laisser donc refroidir cette nouvelle ardeur, les Officiers suivis de la plus grande partie des soldats, allerent chercher Cortez ; & lui dirent que presque toute l'armée étoit prête à se soulever, à cause d'une nouveauté si surprenante. Ils se plaignoient (ou feignoient de se plaindre) qu'une résolution de cette conséquence eût été prise sans demander l'avis des Capitaines. Ils appuyoient sur-tout sur la honte & l'injure qu'on feroit au nom Espagnol, en abandonnant une entreprise au seul bruit des difficultés qui pourroient s'y rencontrer, & en tournant le dos sans avoir tiré l'épée. Ces gens qui parloient avec feu, n'oublierent rien de ce que Cortez leur avoit lui-même dicté ;

& le politique Général les écoutoit, comme s'ils lui apprenoient un incident tout nouveau. Il fit plus ; il se laissa long-tems presser & beaucoup prier, d'accorder une chose qu'il souhaitoit passionnément.

CLIX. Nouvelles attentions du Général pour satisfaire tous ses soldats.

En se rendant enfin à de si douces instances, le Général déclara que comme il avoit donné dans la résolution du retour contre son gré, & par pure complaisance pour les soldats, il demeureroit dans ce pays avec une satisfaction d'autant plus grande, qu'il les voyoit dans des sentimens qui s'accordoient parfaitement avec le service du Roi, & l'obligation que de véritables Espagnols se font d'aimer l'honneur plus que la vie : mais qu'ils devoient comprendre qu'il ne vouloit que des soldats de bon gré ; & que la guerre n'étoit point un emploi de forçats : qu'ainsi quiconque trouveroit bon de se retirer à Cuba, le pourroit faire sans aucun obstacle ; & que dès ce moment il donneroit ordre qu'il y eût une embarcation sûre, & des vivres préparés pour tous ceux qui ne se sentiroient pas dis-

posés à suivre volontairement sa fortune.

CLX.
Tout le monde est content, ou paroît l'être.

Après cette déclaration, tout le monde devoit être content; & tout le monde le fut ou parut l'être. Un événement qui suivit de près, commença à développer aux esprits attentifs, les moyens dont il paroissoit que la divine Providence vouloit se servir, pour conduire à une heureuse fin cette entreprise, si capable par elle-même de déconcerter les plus hardis.

CLXI.
Le Cacique de Zempoala recherche la paix & l'amitié des Espagnols.

On vit cinq Indiens qui descendoient d'une colline du côté du rivage de la mer, & qui s'avançoient vers le camp : à quelque distance ils s'arrêterent, & firent les signaux ordinaires pour marquer qu'ils venoient comme amis, & comme Ambassadeurs vers le Général de l'armée. Cortez les reçut agréablement, & les fit regaler avant que de leur donner audience. A l'air, aux habits & au langage, on reconnut d'abord qu'ils n'étoient pas Mexicains : il y en avoit cependant un qui heureusement entendoit un peu cette langue, & ce fut par son organe qu'on

apprit qu'ils étoient envoyés par le Seigneur de *Zempoala*, Province peu éloignée, pour viſiter de ſa part le Chef de ces braves hommes, dont ils avoient ſçu les exploits ſi admirables dans la Province de Tabaſco. L'Indien ajouta que le Cacique de Zempoala étant Prince guerrier, & aimant les hommes de cœur, lui demandoit ſon amitié, & lui offroit la ſienne.

CLXII. Les Envoyés de ce Cacique apprennent à Cortez bien des choſes importantes.

Cortez regarda d'autant plus volontiers cette Ambaſſade, comme une nouvelle faveur du Ciel, qu'il apprit que la Province de Zempoala ſe trouvoit ſur le chemin qu'il falloit prendre pour aller dans le lieu découvert par Montexo, & déja deſtiné pour un établiſſement. En queſtionnant ces Indiens, on apprit que Montezuma étoit un Prince violent, & fort haï à cauſe de ſon orgueil & de ſa tyrannie, ce qui faiſoit que pluſieurs Provinces de ſon Empire s'étoient déja révoltées; que quelques-unes, comme celle de Tlaſcala, de Tepeaca, de Mechoacan, perſiſtoient encore dans leur révolte; & que quelques autres du

voiſinage cherchoient à ſecouer ce joug trop odieux.

CLXIII. Sage & gracieuſe réponſe de Cortez.

On comprend ici combien d'idées ſe préſenterent confuſément à l'imagination de Cortez, & combien ce récit éleva ſes eſpérances; eſpérances d'autant mieux fondées, qu'il éclaircit bientôt la réalité de ce qu'il venoit d'entendre pour la premiere fois. Il dépêcha donc promptement ces Indiens, & leur fit quelques préſens, en leur promettant qu'il iroit bientôt lui-même rendre viſite à leur Maître, pour établir entr'eux une confiance réciproque, & combattre à ſon côté autant de fois qu'il auroit beſoin de ſon ſecours.

CLXIV. Première colonie Eſpagnole dans le Mexique : forme de ſon Gouvernement.

Mais avant toutes choſes, & ſur le lieu même où on campoit alors, Cortez voulut exécuter la réſolution qu'il avoit déja priſe, de donner une forme au gouvernement de la Colonie. Il communiqua ſa penſée aux Capitaines qui lui étoient le plus attachés : ayant tout reglé, on aſſembla les Eſpagnols, afin de nommer par une délibération commune, les Officiers qui devoient leur rendre la juſtice. La conférence fut

courte, & ceux qui sçavoient le secret du Général, emporterent les voix. Alfonse Portocarero, & François de Montexo furent nommés Alcades, ou Chefs du Conseil Souverain : on nomma Regidors ou Conseillers, Alfonse d'Avila, Pierre & Alfonse d'Alvarado, & Gonzale de Sandoval : Jean d'Escalante fut Algouazil ou Lieutenant Criminel ; & on fit Procureur Général François Alvarez Chico. On nomma aussi un Greffier pour tenir les registres du Conseil, & d'autres petits Officiers.

CLXV
Pourquoi cette colonie est appellée Villa-Rica de Vera-Cruz.

Après qu'ils eurent tous fait le serment ordinaire, de garder la raison & la justice, selon qu'ils y étoient obligés, par le service qu'ils devoient à Dieu & au Roi, ils prirent possession de leurs charges avec les solemnités accoutumées, & commencerent à les exercer, en donnant à la nouvelle Colonie le nom de *Villa Rica de Vera Cruz*. Ce nom, qui s'est toujours conservé, fut donné au lieu où on fonda la Ville, à cause de l'or qu'on y avoit vu, & parce qu'on y étoit descendu à terre

le Vendredi Saint, jour auquel on adore la Croix.

CLXVI. Chef d'œuvre de la politique de Cortez.

Cortez aſſiſta à ces fonctions comme un particulier, entre les autres Bourgeois de la Colonie ; il voulut autoriſer les nouveaux Officiers, par le reſpect qu'il leur rendoit, afin de donner à tout le peuple un exemple de l'obéiſſance qu'on leur devoit. Il n'ignoroit pas d'ailleurs que ſon pouvoir ſe trouvoit appuyé ſur de trop foibles fondemens, pour en uſer toujours comme il convenoit. De-là l'obligation de diſſimuler quelquefois, lorſqu'il auroit fallu agir avec vigueur. Delà encore le double embarras de penſer, & à ce qu'il devoit commander, & aux moyens de ſe faire obéir.

CLXVII. Il ſe démet du commandement de l'armée : ſon diſours dans le Conſeil de la Colonie.

En homme de tête, & bien ſervi par ſes amis, Cortez avoit pourvû à tout, & on le vit le lendemain matin. Le Conſeil s'étant aſſemblé, ſous prétexte de traiter des moyens de conſerver la nouvelle Colonie, Cortez demanda la permiſſion d'y entrer, pour y propoſer une affaire qui regardoit le bien public. Les Juges

ges ſe leverent tous pour le recevoir ; ayant pris ſa place après le premier Conſeiller, il fit un diſcours qu'on rapporte en ces termes :
» Seigneurs, vous êtes aſſemblés
» pour délibérer des moyens d'éta-
» blir cette nouvelle Colonie, trop
» heureuſe de dépendre de votre
» conduite ; & j'ai cru que je ne
» vous importunerois pas, en vous
» propoſant ce que j'ai médité ſur
» ce ſujet, afin que vous ne vous
» arrêtiez pas à des ſuppoſitions mal-
» fondées, dont le défaut vous obli-
» geroit à prendre de nouvelles con-
» cluſions. Cette Ville, qui com-
» mence aujourd'hui à s'élever ſous
» votre gouvernement, eſt fondée
» en un pays peu connu & fort peu-
» plé, où nous avons trouvé des
» marques de réſiſtance, qui ſuffiſent
» pour nous perſuader que nous ſom-
» mes engagés en une entrepriſe
» périlleuſe, où nous aurons égale-
» ment beſoin de la tête & des
» mains, & où ſouvent il faudra que
» la force acheve ce que la prudence
» aura commencé. Votre premier
» ſoin doit donc être de conſerver

» l'armée qui nous sert de rempart ;
» & mon premier devoir est de vous
» avertir qu'elle n'a pas tout ce qui
» lui est nécessaire pour établir notre
» sûreté & soutenir nos espéran-
» ces. Vous sçavez que je l'ai com-
» mandée sans autre titre que la no-
» mination de Velasquez, qui n'a
» pas été plutôt expédiée en ma fa-
» veur qu'il l'a révoquée. Je n'exa-
» mine point ici l'injustice de ses
» soupçons & de sa défiance ; il ne
» s'agit pas de cela : mais on ne peut
» nier que la Jurisdiction Militaire,
» dont nous avons tant de besoin,
» ne subsiste plus en ma personne,
» que contre la volonté de celui qui
» pouvoit en disposer ; ainsi elle
» n'est plus fondée que sur un titre
» forcé, qui porte avec soi la foi-
» blesse du principe dont il vient.
» Les soldats n'ignorent pas ce dé-
» faut. Je n'ai point le cœur assez
» bas, pour exercer, en comman-
» dant, une autorité sans vigueur
» & pleine de scrupules. C'est à
» vous, Seigneurs, qu'il appartient
» d'apporter le reméde nécessaire à
» cet inconvénient. Votre assem-

» blée qui repréſente la perſonne
» du Roi, peut en ſon nom pour-
» voir au commandement des trou-
» pes, en choiſiſſant un ſujet qui
» n'ait point contre ſoi ces défauts
» de pouvoir. Il y en a pluſieurs en
» cette armée dignes d'un ſi bel
» emploi. Pour moi, dès ce mo-
» ment je renonce au titre qui me
» l'a acquis, afin de vous laiſſer
» toute la liberté du choix que vous
» devez faire, & de vous aſſurer
» que toute mon ambition ſe borne
» au bon ſuccès de cette entrepriſe,
» & que ſans me faire aucune vio-
» lence, cette main qui a porté le
» bâton de Général, ſçaura fort
» bien ſe ſervir de la pique ou de
» la lance; puiſque ſi on apprend à
» commander en obéiſſant à la guer-
» re, il y a auſſi des occaſions où
» le commandement eſt l'école de
» l'obéiſſance ».

CLXVIII. La Colonie n'accepte la démiſſion de Cortez, que pour le nommer de nouveau Gouverneur & Capi-

Il finit en jettant ſur la table les proviſions qu'il avoit de Diègue Velaſquez; remit le bâton de Général entre les mains d'un des Alcadès, & ſe retira. Les meilleurs amis de Cortez ne furent pas les

taine général de l'armée dans la nouvelle Espagne.

seuls à admirer la noble & modeste fierté qui parut dans cette démarche : & le choix d'un Général ne partagea point le Conseil. Toutes les voix se réunirent à recevoir la démission de Cortez, mais à condition de l'obliger à reprendre le commandement général de l'armée; que le Conseil Souverain de la Ville lui en donneroit les patentes au nom du Roi, jusqu'à ce que Sa Majesté eût déclaré sa volonté; & qu'on feroit part au peuple de cette élection. Aussitôt qu'elle fut connue, la joie & les acclamations parurent générales. Les Chefs du Conseil & les Conseillers en furent témoins, lorsqu'accompagnés de la plus grande partie des soldats, qui représentoient le peuple, ils allerent au logis de Cortez, pour lui signifier que la Ville de *Vera-Crux*, au nom du Roi Charles, l'avoit élu & nommé pour Gouverneur & Général de l'armée en pleine assemblée de son Conseil, avec la connoissance & l'approbation de tous ses habitans; & en tant que besoin seroit, elle requeroit & lui ordon-

noit de se charger de cet emploi, puisque cela importoit au bien public de la Ville & au service de Sa Majesté.

CLXIX. Quelques partisans de Velasquez murmurent fort indiscretement.

En acceptant cette nouvelle charge (car il l'appella toujours nouvelle) Cortez soutint bien son personnage ; & dès ce moment il commença à donner les ordres avec un certain caractère de grandeur & de confiance, qui fit bientôt impression sur l'esprit des soldats, pour les porter à l'obéissance. Les partisans de Velasquez se montrerent peu avisés en cette occasion, puisqu'ils ne sçurent, ni couvrir leurs passions, ni ceder au torrent qu'ils ne pouvoient retenir. Par leurs discours inconsiderés, ils tâchoient de ruiner l'autorité du Conseil & le crédit du Général : excès trop violens, sans doute, & trop dangereux pour pouvoir être dissimulés dans de telles conjonctures.

CLXX. Par un coup de vigueur, Cortez arrête les murmures, & fait trembler les séditieux.

Il n'étoit pas gracieux pour Cortez de se trouver sitôt dans la nécessité de donner un exemple de sévérité : mais il avoit éprouvé que la patience n'étoit d'aucun usage

qui s'attachent à lui pour toujours.

dans ces occaſions ; & que les voies d'une juſte rigueur étoient toujours plus puiſſantes contre les inſolens. Il fit donc arrêter & mettre aux fers, dans les vaiſſeaux, Diegue d'Ordaz, Pierre Eſcudero & Jean Velaſquez de Leon. Ce coup porta la terreur dans l'eſprit de tous les ſoldats, & le Général trouva bon de l'augmenter encore, en diſant d'un air plein d'intrépidité, qu'il avoit fait prendre ces trois perſonnages comme des ſéditieux, perturbateurs du repos public, & qu'il leur feroit faire leur procès, afin que leur tête répondît de leur opiniâtreté. Il ſe ſoutint quelques jours dans cette ſévérité, feinte ou véritable, mais ſans les pouſſer en Juſtice, parce qu'il vouloit moins les punir que les corriger. On leur avoit d'abord retranché toute ſorte de communication, qu'on leur rendit au bout de quelques jours : on faiſoit paſſer cela pour une ſimple tolérance du Général ; c'étoit lui-même cependant qui avoit donné cette permiſſion, pour envoyer vers les coupables quelques-uns de

ſes confidens, qui les ramenerent inſenſiblement à la raiſon, enſorte que les chagrins étant diſſipés de toute part, les trois priſonniers furent élargis & devinrent les plus fidèles amis de Cortez, & les plus ardens à combattre auprès de ſa perſonne dans toutes les occaſions qui ſe préſenterent.

Toutes choſes ainſi diſpoſées, on mit les vaiſſeaux à la voile, & l'armée ſuivit par terre : on ſe trouva peu d'heures après ſur les bords de la riviere de Zempoala, proche de laquelle la Ville de *Vera Cruz* fut depuis bâtie. On arriva bientôt après à un bourg, où les Eſpagnols ne trouverent ni habitans, ni vivres, ni meubles, ce qui marquoit une retraite préméditée & faite avec ordre. Les Indiens y avoient ſeulement laiſſé dans leurs Temples quelques Idoles, avec des inſtrumens qui ſervoient aux ſacrifices, quelques miſérables reſtes de victimes humaines, & deux ou trois volumes, ou eſpeces de livres, qui contenoient ſans doute les cérémonies de leur Religion : ces volumes

CLXXI. Marche de l'armée vers Zempoala: ce qu'on trouve dans un temple abandonné.

composés de plusieurs toiles ou peaux fort larges & colées ensemble, paroissoient écrits, ou plutôt griffonnés de cette espece d'images, de figures ou de chiffres, dont les Peintres de Teutilé avoient donné une connoissance moins imparfaite. Le silence de l'Histoire fait penser que les Espagnols jetterent ces volumes au feu.

CLXXII. Continuation de la marche, d'abord fort triste, & bientôt après très gracieuse.

On passa la nuit dans ce bourg, non sans incommodité. Le lendemain ayant repris le même ordre de marche, par le chemin le plus frayé, & en s'écartant un peu de la mer, on ne trouva dans toute la matinée personne dont on pût prendre langue, & cette solitude donnoit déja à penser, lorsqu'à l'entrée d'une très-belle Province, on découvrit enfin douze Indiens, qui venoient chercher le Général, chargés d'un regale de poules & de pain de maïs : c'étoit le Cacique de Zempoala qui lui envoyoit ces vivres, avec de très-humbles prieres de ne laisser pas de venir le voir dans son bourg, où il avoit fait préparer des logemens pour toute l'armée.

Cortez témoigna qu'il eſtimoit extrêmement le regale du Cacique, & qu'il feroit inceſſamment à lui : en lui renvoyant ſix de ces Indiens, il en retint autant, ſoit pour lui ſervir de guides, parce qu'il y avoit encore une journée de marche dans un pays inconnu, ſoit auſſi pour tirer d'eux quelques lumieres ſur ce qu'il deſiroit ſçavoir. Tout ce qu'il avoit vu depuis qu'on marchoit ſur les terres de Zempoala lui donnoit quelques ſoupçons.

CLXXIII. Autres marques qu'on marchoit en pays ami.

L'armée paſſa la nuit dans un petit village, dont les habitans parurent fort empreſſés à bien traiter les Eſpagnols : leur confiance & leur tranquillité, firent juger que cette nation ſouhaitoit la paix. Les conjectures n'étoient point fauſſes, & cependant Cortez n'omettoit aucune de ſes ſages précautions que les grands Capitaines ne négligent jamais. Dès le matin il ſe remit en marche vers Zempoala, ſous la conduite de ſes guides ; & ſur le ſoir, à la vue du bourg, vingt Indiens, fort diſtingués par leur parure, ſe préſenterent au Général, & lui di-

rent que leur Cacique, trop incommodé pour avoir pû venir avec eux, les envoyoit pour lui faire ses complimens, & l'assurer qu'il attendoit avec beaucoup d'impatience de connoître des hôtes, dont la valeur faisoit tant de bruit, & de les recevoir dans son amitié, comme ils étoient déja dans son inclination.

CLXXIV. Description de Zempoala: quel étoit son Cacique: corps monstrueux avec un esprit fort solide.

Zempoala étoit un grand bourg fort peuplé, en une très-belle situation, entre deux ruisseaux, qui coulant d'une montagne peu éloignée, sur une descente aisée & couverte d'arbres, arrosoient une campagne très-fertile. Toutes les rues & les places publiques du bourg se trouvoient remplies d'Indiens qui étoient accourus en foule & sans armes, pour voir l'entrée des Espagnols. Le Cacique sortit à la porte de son Palais, appuyé sur les bras de quelques Seigneurs de sa Cour: son incommodité étoit une grosseur prodigieuse qui le défiguroit beaucoup, & sa parure n'étoit qu'une mante de coton, enrichie de plusieurs joyaux & pierres fines. Mais ni la

mante ni toutes ces pierreries n'ornoient point ce corps presque tout nud. Cortez eut besoin de toute sa gravité pour en inspirer à ses troupes. Cependant à peine eut-on entendu le discours de ce Cacique, qu'on fut forcé d'admirer la solidité de son esprit, & de reconnoître que le bon sens est de tous les peuples. Son compliment fut aussi court que gracieux; & il conclut en priant le Général de se retirer en son quartier pour prendre du repos, & faire les logemens de son armée, qu'il iroit ensuite lui rendre visite, pour conférer ensemble plus commodément de leurs intérêts communs.

CLXXV. Politesses & libéralités du Cacique.

Ces logemens déja préparés sous des portiques, étoient vastes & bien pourvûs de toutes sortes de vivres: tous les Espagnols s'y trouverent à leur aise, & le généreux Cacique ne tarda pas d'annoncer sa visite par un présent de curiosités & de bijoux de la valeur de deux mille marcs d'or. Il suivit lui-même de près, accompagné d'un superbe cortege, & porté dans une espece

de lit de repos, ſur les épaules de ſes principaux Officiers. Cortez, accompagné de tous ſes Capitaines, alla le recevoir hors la porte de ſon logis, & lui donnant par-tout le pas & la main, il le conduiſit dans ſon appartement, où il ne retint que ſes Interprêtes. Après le diſcours accoutumé ſur les motifs de ſon arrivée en ce pays, il dit quelque choſe de la grandeur de ſon Roi & des erreurs de l'idolâtrie : mais pour mettre le Cacique ſur la plainte contre Montezuma, il ajouta qu'un des principaux emplois de la valeur de ſes ſoldats étoit de détruire l'injuſtice, de châtier la violence, & de ſe ranger du parti de la juſtice & de la raiſon.

CLXXVI. Ses plaintes contre la tyrannie de Montezuma.

Le changement qui parut d'abord ſur le viſage de l'Indien fit connoître au Général qu'il avoit mis le doigt dans la playe. Après bien des ſoupirs, le Cacique en déplorant ſa miſere dit : » que tous les » Caciques de cette contrée ſe trou- » voient dans un eſclavage hon- » teux, gémiſſant ſous la cruauté & » la tyrannie de Montezuma, ſans

» avoir ni aſſez de force pour s'en » tirer, ni aſſez de raiſon pour imaginer le reméde qu'il y falloit apporter. Qu'il ſe faiſoit adorer & » ſervir par ſes vaſſaux comme un » de leurs Dieux; & qu'il vouloit » qu'on révérât ſes injuſtices & ſes » violences comme des arrêts du » Ciel. Qu'il n'oſoit pourtant pas » lui propoſer une entrepriſe auſſi » dangereuſe qu'étoit celle de ſe» courir ſes pauvres affligés; parce » que Montezuma avoit trop de for» ces, & que Cortez avoit trop peu » de ſujet de leur être obligé, pour ſe » déclarer ennemi d'un Prince ſi puiſ» ſant; & que ce ſeroit ignorer les » loix de l'honnêteté, que de pré» tendre acquérir ſon amitié, en » lui vendant à un ſi haut prix le » petit ſervice qu'il lui avoit ren» du ».

CLXXVII. Cortez ranime ſes eſpérances, & commence à voir clair pour les ſiennes.

Cortez ſçut bien profiter de cette ouverture; & pour conſoler le Cacique, en le faiſant bien eſpérer, il lui dit qu'il craignoit peu les forces de Montezuma, parce que les ſiennes, favoriſées du ſecours du Ciel, avoient un grand avantage ſur les

tyrans : que comme il étoit obligé d'aller à *Quiabiſlan*, ceux qui ſe ſentoient opprimés par la violence le trouveroient en cet endroit, en cas qu'ils euſſent la raiſon de leur côté, & qu'ils vouluſſent l'appuyer du ſecours de leurs armes : qu'il pourroit cependant communiquer cette propoſition à ſes amis & à ſes conféderés, en les aſſurant que Montezuma ceſſeroit de les inſulter, ou ne pourroit le faire, lorſque lui & ſes ſoldats auroient entrepris de les protéger.

Sur cette aſſurance, ils ſe ſéparerent également ſatisfaits : l'Indien croyoit toucher déja à la fin de ſes maux ; & l'Eſpagnol commençoit à voir clair dans la poſſibilité d'exécuter ſes vaſtes deſſeins.

CLXXVIII. L'armée Eſpagnole continuant ſa route, trouva la Ville de Quiabiſlan déſerte ; ſur la parole de Cortez la confiance eſt rétablie, &

Les troupes étoient ſous les armes prêtes à partir, lorſque quatre cens Indiens ſe préſentérent pour porter leur bagage, & pour aider à conduire l'artillerie. C'étoit un uſage dans le pays, que les Seigneurs aſſiſtaſſent les armées de leurs alliés, de cette eſpèce de ſommiers, qu'ils appelloient *Tamenes*.

La marche se fit dans un pays fort riant & très-fertile : au coucher du soleil, les Espagnols trouverent un hameau abandonné, où ils se logerent, pour n'entrer pas de nuit dans *Quiabislan*. Lorsqu'ils y arriverent le lendemain à dix heures du matin, le Cacique & les habitans s'étoient déja retirés. L'armée s'empara de tous les postes, sans trouver personne dont on pût tirer quelque connoissance, jusqu'à ce qu'une compagnie de soldats arrivant à la place où les Temples étoient bâtis, il en sortit quatorze ou quinze Indiens, en équipage de grands Seigneurs, qui ne s'approcherent qu'après un long prélude de révérences & de parfums. Rassurés par les caresses & les présens de Cortez, ils dirent que leur Cacique s'étoit retiré par un dessein prémédité, crainte d'attirer la guerre en défendant l'entrée de sa Ville, ou de hasarder sa personne, en la confiant à une nation qu'il ne connoissoit pas, & qui venoit le trouver les armes à la main. Qu'il n'avoit pû retenir ses sujets épouvantés par cet exemple,

la Ville aussitôt repeuplée.

& moins obligés que lui d'attendre le péril : que pour eux, qui étoient bien au-dessus du vulgaire, & qui devoient avoir plus de cœur, ils avoient offert de s'y exposer ; mais qu'au moment que le Cacique & ses Sujets apprendroient la douceur & l'honnêteté de leurs hôtes, qu'ils honoroient déja beaucoup, ils reviendroient dans leurs maisons, & se feroient un plaisir de servir de si braves gens, & un honneur de leur obéir en tout.

Sur la parole de Cortez, la confiance parut si bien rétablie, que quelques familles revinrent dès la même nuit ; & peu de tems après la Ville fut repeuplée de tous ses habitans.

CLXXIX. Gémissemens de deux Caciques sur la tyrannie de Montezuma.

Le Cacique de *Quiabislan* arriva le dernier avec celui de Zempoala, qui fit des excuses fort adroites pour son voisin : après quoi ils tomberent d'eux-mêmes sur les plaintes contre Montezuma : leurs larmes ne représentoient pas moins vivement que leurs paroles, les tyrannies de ce Prince, l'oppression de ses peuples, & le désespoir de sa

nobleſſe. » Ce monſtre, ajouta » Zempoala, eſt ſi ſuperbe & ſi » fier, que peu content de nous » avoir épuiſés par ſes impôts, il » veut encore entreprendre ſur » l'honneur de ſes vaſſaux, en nous » ôtant par force nos filles & nos » femmes, afin de ſouiller de notre » ſang les autels de ſes Dieux, » après avoir ſacrifié ces infortu- » nées victimes à d'autres uſages » plus cruels & moins honnêtes ».

CLXXX. Preuves réelles de l'excès de cette tyrannie : effroi des deux Caciques.

Ces plaintes furent juſtifiées dans le moment par la conduite de quelques Miniſtres de Montezuma. Les Caciques parloient encore, lorſqu'on vit entrer deux Indiens fort effrayés, qui, leur ayant parlé à l'oreille, les deux Caciques ſe leverent ſi déconcertés, qu'ils ſe retirerent auſſitôt, ſans prendre congé, ni achever leurs diſcours. La cauſe de leur trouble parut bientôt, lorſqu'on vit paſſer par le quartier même des Eſpagnols, ſix de ces Officiers que Montezuma envoyoit par-tout ſon Empire pour recueillir les tributs. Leur fierté étoit extrême, & leur cortége auſſi ſuperbe que

nombreux. Cortez, accompagné de ses Capitaines, sortit pour les voir à la porte de son logis ; & les fiers Mexicains passerent sans le regarder, ou ils ne le regarderent que d'un air de colere & de mépris. Les soldats Espagnols n'attendoient que le signal pour punir cette insolence, mais le Général les retint, & il se contenta d'envoyer Dona Marina avec une bonne escorte, pour s'informer des intentions de ces Ministres.

CLXXXI. A quoi ils sont condamnés par quelques Officiers de Montezuma.

On apprit par cette voie, que ces Ministres ayant établi d'abord le siege de leur audience dans une des maisons de la Ville, avoient fait citer les Caciques, & qu'après leur avoir reproché vivement en public leur crime d'avoir reçu dans leurs Villes une nation étrangère, ennemie du Monarque, ils leur avoient commandé de fournir, outre le tribut ordinaire, vingt Indiens propres à être sacrifiés aux dieux, pour l'expiation de leur criminelle témérité.

CLXXXII. Cortez ordonne aux Caciques

La vivacité de Cortez & sa politique peu scrupuleuse ne parurent jamais tant que dans cette oc-

casion & dans ses suites. Sur le champ il envoya querir les deux Caciques par quelques soldats, qui avoient ordre de les amener sans bruit. Lorsqu'ils furent en sa présence, il leur fit entendre qu'il avoit pénétré le fond de leurs pensées & le sujet de leur frayeur. Il leur dit qu'il n'ignoroit point la violence de ces Mexicains, qui prétendoient leur imposer un nouveau tribut sur le sang humain, & cela uniquement parce qu'ils avoient reçu & logé des hôtes ; mais qu'il n'étoit plus tems de tolérer de semblables abominations ; & que pour lui il ne souffriroit pas qu'on exécutât sous ses yeux des commandemens qui faisoient tant d'horreur : qu'ainsi il leur ordonnoit absolument d'assembler sur le champ leurs troupes, & d'aller prendre ces infâmes Ministres de la tyrannie : qu'il prenoit sur son compte la défense d'une action qu'ils entreprenoient par son ordre.

d'arrêter ces Officiers.

Ce coup de vigueur étoit bien audessus du courage abattu des Caciques : mais l'autorité de Cortez

CLXXXIII. Les Caciques obéissent en tremblant, & s'ap-

plaudiffent de leur courage.

l'emporta fur leurs répugnances ; ils allerent donc fe faifir des fix Miniftres : tous les Indiens fe prêterent avec joie à leur capture. On les chargea d'une efpece d'entraves d'autant plus incommodes, qu'en leur ferrant la gorge, elles leur laiffoient à peine la liberté de refpirer. Les deux Caciques devenus prefqu'orgueilleux par ce grand coup vinrent l'étaler au Général, ajoutant qu'ils vouloient ce jour-là même faire fouffrir à ces prifonniers le fupplice ordonné contre les traîtres ; & voyant qu'on ne vouloit pas le leur permettre, ils demanderent au moins qu'ils puffent les facrifier à leurs Dieux, comme fi ç'eût été une grande diminution du châtiment mérité.

CLXXXIV. Politique de Cortez élevé dans fes vues, & peu fcrupuleux dans les moyens.

Cortez avoit d'autres penfées : livré à fes réflexions, il crut que pour tirer de grands avantages de ce qu'il venoit de faire, il falloit tromper en même-tems l'Empereur & les Caciques, en conduifant fa marche de telle forte, que le premier lui fçût bon gré, & que les derniers fe trouvaffent dans la né-

ceſſité de lier plus étroitement leurs intérêts avec les ſiens. La choſe n'étoit pas facile : les eſprits bornés l'auroient jugée impoſſible ; mais Cortez l'exécuta avec ſuccès. Il eſt vrai que ſon plan fut formé & conduit avec plus d'adreſſe que de bonne foi.

CLXXXV. A l'inſçu des Caciques, Cortez renvoye deux de ces priſonniers à Montezuma.

D'abord il s'étoit aſſuré des priſonniers par un bon corps-de-garde de ſoldats Eſpagnols ; & ſur le minuit, il ordonna qu'on lui en amenât deux ſans les maltraiter. Les ayant reçus avec civilité, il leur dit » que ſon deſſein étoit de les » mettre en liberté, & pour leur » témoigner qu'ils la recevoient » uniquement de ſa main, il ajouta » qu'ils pouvoient aſſurer leur Prin- » ce, qu'il travailleroit au plutôt » qu'il lui feroit poſſible à lui en- » voyer leurs compagnons qui é- » toient entre les mains des Caci- » ques, & qu'il feroit tout ce qui » feroit le plus avantageux à ſon » ſervice, afin de les obliger à re- » connoître leur faute & les réduire » à ſon obéiſſance, parce qu'il ſou- » haitoit la paix, & qu'il vouloit

» mériter par ſon reſpect & par ſes
» actions, toute la civilité qui lui
» étoit dûe, comme Ambaſſadeur
» & Miniſtre d'un très-grand Prin-
» ce ».

CLXXXVI. Il fait garder les autres ſur ſes vaiſſeaux.

Et parce que ces Mexicains craignoient que les Caciques ne les fiſſent tuer ou remettre en priſon, le Général les fit conduire par des ſoldats à la rade, avec ordre au Commandant des vaiſſeaux de les faire mener dans un eſquif hors des limites de la Province de Zempoala. Cependant les Caciques au point du jour vinrent voir Cortez, fort allarmés de ce que deux de leurs priſonniers s'étoient échappés ſans qu'on ſçût comment. Le ruſé Général témoigna de la ſurpriſe, & blâmant la négligence des gardes, il ordonna en préſence des Caciques que les autres Miniſtres de Montezuma fuſſent menés à la flotte : il dit qu'il ſe chargeoit de les garder, & ordonna cependant aux Capitaines des vaiſſeaux de les bien traiter & de les divertir. Il ajuſtoit ainſi les deſſeins qu'il ſe propoſoit avec le ſecret qui étoit néceſſaire pour les faire réuſſir.

Cependant le bruit de la douceur des Espagnols, & du bon traitement qu'ils faisoient à leurs Alliés se répandoit dans toutes les contrées. Nos deux Caciques donnerent des avis certains à leurs Confédérés, du bonheur dont ils jouissoient, publiant qu'ils se trouvoient dans une entiere liberté, affranchis de toute sorte de tribut, sous la protection d'une nation invincible, qui pénétroit jusqu'aux plus secretes pensées des hommes. Ces discours coururent par-tout, & furent encore bien augmentés par la renommée. Déja on disoit publiquement dans toutes les bourgades de ces Indiens, que leurs dieux étoient arrivés à Quiabislan, d'où ils lançoient des foudres contre Montezuma. La suite de ce faux bruit fut qu'en peu de jours on vit à Quiabislan plus de trente Caciques, qui venoient offrir leurs troupes & leur obéissance au Général Espagnol.

CLXXXVII La réputation de Cortez vole partout; trente caciques s'assemblent à Quiabislan, pour lui offrir leurs services & leurs troupes.

Ils firent le serment de fidélite & l'hommage au Roi d'Espagne, en la forme qu'on leur proposa, & dont on dressa un acte autentique,

reçu par le Greffier du Conſeil.

CLXXXVIII. Nombre & valeur des Indiens Totonaques.

Ces Indiens, appellés *Totonaques*, étoient fort robuſtes, endurcis à la fatigue, propres à faire de bons ſoldats, & leurs bourgades étoient très-peuplées. Herrera aſſure que le nombre des ſoldats que les Caciques offrirent à Cortez, alloit au-delà de cent mille. Il eſt du moins certain qu'il étoit grand, ce pays étant extrêmement peuplé d'hommes aiſés à ſoulever, ſur-tout ceux des montagnes, portés naturellement à la guerre, & mécontens de Montezuma, qui les avoit aſſujettis depuis peu à ſon empire.

CLXXXIX. On fixe la Colonie dans un lieu fertile & gracieux.

Les Caciques s'étant retirés dans leurs provinces, prêts à ſuivre les ordres qu'on leur donneroit, Cortez réſolut de donner enfin une aſſiette fixe à la Ville de Vera-Cruz, qui avoit été juſqu'alors comme errante avec l'armée qui la compoſoit. L'aſſiette en fut choiſie dans une belle plaine entre la mer & Quiabiſlan; tout invitoit à ce choix, l'agrément & la fertilité du terrein, l'abondance des eaux, la beauté des arbres propres aux bâtimens, &

& ſur-tout la bonne volonté de ces peuples, qui alloient au-devant des deſirs des Eſpagnols. On creuſa les fondemens de l'enceinte, en commençant par ceux de l'Egliſe. Les Officiers de la Ville ſe partagerent, aſſiſtés de tout ce qu'il y avoit de Charpentiers & de Maçons; & tout le monde mit la main à l'œuvre, les Indiens comme les Eſpagnols, les Capitaines, le Général même, comme les ſoldats. On fit les maiſons de baſſe architecture, ayant plus d'égard au couvert qu'à la commodité. L'enceinte de la muraille fut auſſi bientôt achevée, & faite de mortier; rempart ſuffiſant contre les armes des Indiens, & qui ſoutient fort bien en ce pays le nom de Fortification qu'on lui donna.

CXC. Colere & fiere réſolution de Montezuma.

Cependant on avoit reçu à Mexique les premiers avis de l'entrée des Eſpagnols à Zempoala, & du favorable accueil que leur avoit fait le Cacique, dont on tenoit la fidélité fort ſuſpecte & les peuples peu obéiſſans. Cette nouvelle avoit ému Montezuma juſqu'à ce point, qu'il propoſa d'aſſembler ſes forces & de

marcher en perſonne pour châtier l'inſolence de Zempoala, ſoumettre toutes les autres nations des montagnes, & prendre vifs les Eſpagnols qu'il deſtinoit déja à ſervir de victimes au ſacrifice ſolemnel dont il vouloit remercier ſes dieux.

CXCI. Le rapport des deux priſonniers délivrés, diminue un peu le couroux de l'Empereur.

On commençoit à préparer ce qui étoit néceſſaire pour cette expédition, lorſqu'on vit arriver à la Cour les deux Miniſtres que Cortez avoit renvoyé de Quiabiſlan. En faiſant le rapport de leurs aventures, ils publioient qu'ils n'étoient redevables de la vie & de leur liberté, qu'au Général des étrangers, qui avoit briſé leurs liens, & les avoit fait eſcorter pour les mettre en état de ſe rendre en ſûreté à la Cour, & témoigner ſon inclination à la paix. Ces dupes faiſoient de ſi grands éloges de la douceur & de l'honnêteté de leur Libérateur, qu'il étoit aiſé de juger qu'ils avoient conçu autant de reſpect & d'affection pour Cortez, que de crainte pour les Caciques qui les avoient arrêtés.

Ce rapport fit prendre d'autres

mesures : la colere de Montezuma s'appaisa ; on cessa les préparatifs de guerre, & remettant à un autre tems le châtiment des Caciques, on ne pensa plus qu'aux moyens d'éloigner d'eux le Général des Espagnols, en le comblant de faveurs, de présens & d'honnêteté. Les nouveaux Ambassadeurs de l'Empereur arriverent au camp des Espagnols, dans le tems qu'on achevoit les fortifications de la nouvelle Ville. Ils amenoient avec eux deux jeunes Princes, cousins de Montezuma, qui avoient quatre anciens Caciques pour Gouverneurs. Les présens répondoient à la magnificence du cortege, & le discours des Ambassadeurs fut : » que le grand Empe-
» reur Montezuma ayant appris la
» désobéissance de ces Caciques, &
» leur insolence, poussée jusqu'à
» prendre & maltraiter ses Mini-
» stres, avoit mis sur pied une ar-
» mée formidable pour venir en
» personne châtier ces criminels,
» mais qu'il avoit suspendu l'effet de
» cette résolution, pour ne se voir
» pas obligé de rompre avec les

CXCII. Il prend d'autres mesures en faveur de Cortez : noble ambassade, présens magnifiques : discours d'un Ambassadeur à Cortez.

» Espagnols, dont il souhaitoit l'a-
» mitié, & dont il avoit sujet d'e-
» stimer le Commandant, à qui il
» vouloit témoigner sa reconnois-
» sance des soins qu'il avoit pris de
» lui renvoyer ses deux serviteurs,
» en les tirant d'une si rude prison;
» que l'offre qu'il lui avoit faite d'en
» user avec la même générosité à
» l'égard des autres, avoit été re-
» çue de sa part avec une extrême
» confiance; néanmoins qu'il ne
» pouvoit s'empêcher de se plaindre
» amiablement de ce qu'un homme
» si brave & si raisonnable pouvoit
» s'accommoder à vivre entre des
» révoltés, dont l'insolence croissoit
» à l'ombre de ses armes; qu'ap-
» puyer la hardiesse des traitres,
» étoit à peu-près la même chose
» qu'approuver la trahison; c'est
» pourquoi l'Empereur lui deman-
» doit qu'il s'éloignât du pays, afin
» qu'il y pût faire tomber le châti-
» ment que les rebelles méritent;
» que l'amitié qu'il lui portoit l'o-
» bligeoit encore à lui donner un
» avis; qu'il ne songeât pas à ve-
» nir à sa Cour, à cause de la gran-

» deur des obstacles & des périls
» qui traversoient cette entreprise ».
Ils s'étendirent sur cette derniere considération, avec une abondance de raisons qui avoient toujours l'air mystérieux, & l'on voyoit bien que c'étoit-là le principal article de leur instruction.

CXCIII. En remettant les quatre derniers prisonniers, Cortez fait beaucoup valoir ce service : il justifie les Caciques, & persiste fortement à vouloir aller à la cour de Montezuma.

Cortez fit de grands honneurs à ces Ambassadeurs, & témoigna qu'il estimoit beaucoup la richesse du présent, & encore plus les bonnes graces de l'Empereur. Pour en donner des preuves, & avant que de répondre au discours des Ambassadeurs, il leur remit les quatre Officiers Mexicains qui restoient sur les vaisseaux. Ceux-ci se joignirent aux Ambassadeurs, pour remercier Cortez du bon traitement qu'ils en avoient reçu, & de la liberté dont ils se croyoient redevables à sa seule générosité. Après les complimens réciproques, le Général dit : » que
» par la liberté qu'il donnoit aux Mi-
» nistres de Montezuma, la faute des
» Caciques de Zempoala & de Quia-
» bislan devoit être expiée, qu'il
» s'estimoit fort heureux de trouver

» cette occasion pour signaler son
» zèle pour l'Empereur, & lui don-
» ner ce premier témoignage de son
» obéissance, &c....; qu'il se sen-
» toit extrêmement obligé à ces Ca-
» ciques, qui lui avoient accordé de
» fort bonne grace une retraite sur
» leurs terres, lorsque Teutilé &
» Pilpatoé, qui gouvernoient ces
» Provinces, l'avoient abandonné
» si incivilement, en péchant con-
» tre le devoir de l'hospitalité & le
» droit des gens, sans ordre de leur
» Prince, qui n'approuveroit pas
» leur procédé; qu'il lui en donnoit
» seulement avis, parce que n'ayant
» en vue que la paix, il ne cherchoit
» point à aigrir les choses par ses
» plaintes; que le pays & les mon-
» tagnes des Totonaques ne feroient
» aucun mouvement contraire au
» service de Montezuma, & que
» lui-même ne le permettroit pas,
» parce que ces Caciques étoient ses
» amis, & ne mépriseroient point
» ses ordres; c'est pourquoi il se
» trouvoit obligé d'intercéder pour
» eux, afin que l'Empereur leur par-
» donnât ce qu'ils avoient fait contre

» ses Ministres, n'ayant d'ailleurs » point de tort d'avoir reçu & logé » son armée; qu'il n'avoit rien à ré- » pondre au reste de leur harangue: » mais lorsqu'il auroit le bonheur de » se trouver aux pieds de l'Empe- » reur, on connoîtroit les motifs & » l'importance de son ambassade; » que les obstacles & les périls qu'ils » lui représentoient, n'auroient pas » le pouvoir de le détourner de ce » dessein, parce que les Espagnols, » bien loin de connoître la peur, » sentoient redoubler leur courage » & leur ardeur à la vue des dan- » gers, ayant appris dès leur enfan- » ce à les affronter, & à chercher » la gloire au milieu de ceux qui sont » les plus redoutables ».

CXCIV. Toutes les avances de Montezuma élevent infiniment dans l'esprit des Indiens le mérite de Cortez; ils le mettent presque au rang des dieux.

Si les Ambassadeurs de Montezuma se retirerent fort contens des politesses de Cortez, & riches de toutes les bagatelles de Castille, ils ne parurent pas moins chagrins de n'avoir pû obtenir que l'armée se retirât de dessus les terres de l'Empire, car c'étoit tout le but de leur négociation. Cette ambassade ne laissa pas d'augmenter toujours le

crédit de Cortez parmi les Indiens; ils s'imaginoient que ce Général devoit être quelqu'un de leurs dieux, & même des plus puissans, puisque Montezuma, dont l'orgueil dédaignoit de plier le genou devant les Temples mêmes, le recherchoit avec tant de soumission, & sollicitoit son amitié par des ambassades & par des présens, qui, dans leur imagination, n'étoient guère moins que des sacrifices. A proportion que les Indiens perdoient ce qui leur restoit de crainte pour leur Prince, ils s'attachoient par estime aux Espagnols & à leur Général.

CXCV. Jalousie de deux Caciques, qui procure à Cortez l'occasion de s'attacher de nouveaux alliés.

Bientôt après, la jalousie de deux peuples procura à Cortez l'occasion de s'attacher de nouveaux alliés en faisant cesser leurs divisions. Le Cacique de Zempoala, accompagné de ses Indiens les plus considérables, vint saluer le Général à Vera-Cruz, & lui dit » que l'occasion se pré» sentoit de protéger le pays qui lui » appartenoit, parce que des trou» pes de l'armée de Mexique s'é» toient emparées de *Zimpazingo*, » place forte éloignée de deux so-

» leils, d'où ils faifoient des cour-
» fes fur fes Sujets, pour ruiner les
» maifons, & faire d'autres hoftili-
» tés par où ils fembloient vouloir
» commencer à fe venger ».

Cortez crut le difcours de fon allié auffi fincère qu'il le paroiffoit, & s'offrit d'abord de marcher en perfonne pour châtier ceux qui troubloient fon repos. Ayant promptement reglé l'ordre de fa marche, il prit la route de Zimpazingo, fuivi de quatre cens Efpagnols, & laiffant les autres à la défenfe de la Ville de Vera-Cruz. En paffant à Zempoala il trouva deux mille Indiens de guerre, que le Cacique avoit mis fur pied pour fervir en cette expédition. Le Général lui fit entendre qu'il n'avoit pas befoin de fes foldats pour une entreprife de fi peu de conféquence; & néanmoins il les laiffa venir, faifant valoir cette permiffion, comme s'il ne l'accordoit que pour leur faire partager l'honneur de la victoire. CXCVI. Le Général marche en perfonne contre Zimpazingo.

A quelques heures après-midi de la feconde marche, on découvrit la Ville de Zimpazingo fur le haut CXCVII. Plaintes de quelques Sacrificateurs,

qui justifient les habitans de Zimpazingo.

d'une montagne d'un très-difficile accès : les Espagnols commençoient à surmonter la fierté des rochers, pendant que les Zempoales, beaucoup plus legers entroient déja dans la ville avec beaucoup d'impétuosité. Cortez leur manda de faire alte & d'attendre ses gens. S'étant avancé sans résistance jusqu'aux portes, il vit arriver huit Sacrificateurs fort âgés, & plus affreux encore par les taches du sang humain qu'ils répandoient tous les jours, & qui paroissoient sur leurs cheveux, sur leur visage, & sur leurs mains, qu'il ne leur étoit point permis de laver. En se présentant à Cortez, ils demanderent d'abord, autant par leurs larmes que par des paroles mal-articulées : » par quelle résistance, ou par quel crime, les » pauvres habitans de cette inno» cente ville avoient mérité le châ» timent & l'indignation de ces » braves gens, si fameux dans tou» tes ces Provinces, par la réputa» tion de leur clémence & de leur » douceur. Le Général répondit : » qu'il n'avoit pas dessein de faire

» tort aux habitans de cette ville ;
» mais qu'il prétendoit châtier les
» Mexicains qui s'en étoient em-
» parés, & qui faisoient des sorties
» pour ravager les terres de ses
» amis. Les Indiens repliquerent :
» que les troupes de Mexique, qui
» étoient en garnison à Zimpazingo,
» s'étoient retirées par une espece
» de fuite, lorsqu'on publia la nou-
» velle de la prise des Ministres de
» Montezuma à Quiabislan : que s'il
» avoit été poussé à leur faire la
» guerre par la persuasion des In-
» diens qui l'accompagnoient, il
» devoit sçavoir que les Zempoales
» étoient leurs ennemis : qu'ils l'a-
» voient surpris, en feignant ces
» irruptions des Mexicains, afin de
» le rendre l'instrument de leur
» vengeance par la ruine de Zim-
» pazingo ».

CXCVIII. Cortez reconnoit que les Zempoales l'avoient surpris.

Le discous des Sacrificateurs paroissoit sincere, & les mauvaises excuses des Chefs des Zempoales, en confirmant cette sincerité, les condamnoient eux-mêmes. Le Général reconnut alors que ceux-ci l'avoient en effet trompé, pour

faire servir ses armes à leur propre vengeance. Il sçut enfin que la jalousie des deux Caciques de Zempoala & de Zimpazingo, sur les bornes de leurs Provinces, avoit fait naître ces différends, & que leur haine ayant passé dans le cœur de leurs Sujets, les entretenoit depuis long-tems dans cette disposition, qui donnoit lieu à des hostilités réciproques.

CXCIX. Il arrête leur impétuosité, & leur fait restituer ce qu'ils avoient enlevé.

Cortez sur le champ commanda à deux de ses Capitaines d'aller avec leurs Compagnies ramasser tous les Zempoales, qui répandus dans la ville, avoient déja fait un butin considérable en or ou en meubles, & enchaîné plusieurs prisonniers. L'ordre fut promptement exécuté, & Cortez ne se contenta point de délivrer les prisonniers, & de faire rendre tout le butin à ceux à qui on l'avoit enlevé, il reprit encore publiquement les Chefs des Zempoales, en leur déclarant qu'ils avoient mérité la mort, pour l'avoir engagé par une fourberie criminelle, à conduire son armée contre une ville innocente pour exercer leur

vengeance. Cette parole les remplit de frayeur : & tous les Capitaines Eſpagnols lui demanderent la grace des coupables : il ne l'accorda qu'après s'être fait bien prier : la juſtice ou la raiſon l'avoit fait éclater en menaces, & la politique l'adoucit ; il n'étoit pas de l'intérêt de ſa cauſe d'aliéner ſes bons Alliés de Zempoala.

CC. Pluſieurs caciques à la ſuite de celui de Zimpazingo, reconnoiſſent le roi d'Eſp. pour leur Souverain. Cortez réunit tous ſes alliés, & finit leurs querelles.

Il leur commanda cependant de s'éloigner de Zimpazingo, où il entra avec ſes troupes au bruit des acclamations de tous les habitans : ſes bonnes gens publioient de toutes parts, qu'ils devoient la vie & la liberté au Général des Etrangers. Le Cacique, ſuivi de pluſieurs autres de cette contrée, l'étant venu viſiter dans ſon quartier, ils lui jurerent tous une amitié inviolable, offrant de lui obéir, & de reconnoître le Roi d'Eſpagne pour leur Souverain : leur averſion pour la tyrannie de Montezuma animoit encore leurs ſentimens de reconnoiſſance envers Cortez. Ce Général fit quelque choſe de plus, en réuniſſant tous ſes Alliés, & termi-

nant leurs querelles : il dreſſa lui-même une eſpece de traité de paix entre les Caciques de Zimpazingo & de Zempoala ; le premier y ſouſcrivit, & Cortez prit ſur lui-même de le faire ratifier par le ſecond. Tous les Indiens furent contens, & les Eſpagnols reprirent la route de Vera-Cruz. Ils ne pouvoient qu'être bien ſatisfaits de toutes ces manœuvres, qui en groſſiſſant tous les jours le nombre de leurs amis, les mettoient en ſi beau chemin pour la conquête projettée : s'il reſtoit encore beaucoup à faire, on peut dire auſſi qu'il y avoit déja beaucoup de fait.

CCI. Ce qui ſe paſſe à Zempoala entre le Cacique & Cortez, qui veut lui faire abandonner le culte des idoles.

Le Cacique de Zempoala, inquiet & déconcerté de ce que ſa fourberie avoit éclaté, s'étoit avancé pour recevoir le Général dans quelques maiſons peu éloignées de ſon bourg, & qu'il avoit fait remplir de toutes ſortes de vivres. D'abord il voulut s'excuſer ; mais le Général l'interrompit, pour lui dire que tout ſon chagrin ſur ce ſujet étoit déja diſſipé, & qu'il ne ſouhaitoit que l'amendement, l'unique

ſatisfaction qui ſoit dûe aux péchés pardonnés. Dès qu'ils furent arrivés au bourg, le Cacique préſenta huit filles fort parées, entre leſquelles étoit ſa couſine, qu'il deſtinoit pour le Général, afin qu'il la prît pour épouſe, & qu'il deſtinât lui-même les autres pour ſes Capitaines, ſelon ſa volonté. C'eſt ainſi, ajouta le Cacique, que les liens de l'amitié que nous avons contractée, ſeront encore plus étroitement ſerrés par ceux du ſang.

Cortez lui témoigna que les marques de ſon affection & de ſa bonne volonté lui étoient très-agréables; mais qu'il n'étoit point permis aux Eſpagnols d'épouſer des femmes qui n'étoient pas de leur Religion; & il prit de-là occaſion de lui faire ſentir toute l'impiété de l'idolâtrie, l'horreur des ſacrifices auſſi criminels que barbares, qui ſouilloient leurs autels du ſang humain; & il dit bien des choſes touchant la vérité & la ſainteté du Chriſtianiſme. Comme il avoit reconnu beaucoup de bon ſens & de raiſon dans ce Cacique, il ſe flattoit de ne point

parler à un ſourd; mais il éprouva, non ſans étonnement, que la préſomption de cet Indien égaloit ſon obſtination dans le culte des demons : non-ſeulement il ne ſentoit point la force de la vérité; mais il oſa bien prendre la défenſe de ſes impures divinités. Cortez en fut ſi choqué qu'il lui tourna le dos avec quelque ſorte de mépris.

CCII. Sacrifices abominables: Cortez les arrête par la terreur de ſes armes.

Dans le même-tems les Infidèles devoient célébrer une de leurs grandes fêtes, & ils s'aſſemblerent dans leur principal Temple, le plus ſecretement qu'il purent, ils y ſacrifierent quelques hommes avec le même ſecret, parce qu'ils craignoient les Eſpagnols : cette abomination ne laiſſa pas d'être découverte, parce qu'ils avoient coutume de vendre ces miſérables victimes par piéces, qui étoient recherchées comme une viande ſacrée. Quelques Eſpagnols ayant vu cette horrible boucherie, le rapporterent à leur Général, dont le zèle éclata d'abord : toutes les raiſons qu'il pouvoit avoir de conſerver ſes Alliés, cederent ici à un autre motif

plus juste & plus puissant. Il fit prendre les armes à tous les Espagnols ; & ayant commandé qu'on amenât le Cacique avec ses principaux Indiens, il marcha avec eux & toute sa troupe vers le Temple. Les Sacrificateurs, pleins de soupçons & de crainte, parurent à la porte, & poussèrent d'abord des cris effroyables, à dessein d'appeler le peuple au secours de leurs dieux. On vit en même-tems bien des Indiens armés qui s'étoient déja saisis des avenues & dont le nombre augmentoit toujours.

CCIII. Le Cacique joint son commandement à celui du Général, pour désarmer les sacrificateurs & le peuple idolâtre.

Alors le Général, dont la présence d'esprit paroissoit dans toutes les occasions, fit crier par ses Interprêtes, qu'à la première fléche qui seroit tirée, il feroit égorger le Cacique avec tous ses Courtisans qu'il tenoit ; & qu'il lâcheroit ensuite la main à ses soldats, pour châtier cette insolence par le fer & le feu. Cette menace fit trembler tous ces Indiens : & le Cacique, plus tremblant que tous les autres, cria de toutes ses forces que l'on mît bas les armes & qu'on se reti-

rât. Son ordre fut exécuté avec d'autant plus de promptitude, que la crainte aidoit à l'obéïssance.

CCIV. Le Général chrétien parle avec douceur pour désabuser les sacrificateurs : il n'en obtient rien.

Cortez ayant employé alors le commandement du Cacique pour faire approcher les Sacrificateurs, il tâcha d'abord de les rassurer, & leur témoigna avec beaucoup de douceur, combien les erreurs où il les voyoit plongés lui donnoient de compassion. Il se plaignit de ce qu'étant ses Alliés & ses amis, ils refusoient encore de suivre son conseil en une affaire de cette importance, dans laquelle il ne cherchoit que leur bien & leur grand avantage, comme ils en seroient eux-mêmes convainçus par l'instruction. Il leur fit encore un puissant discours contre l'idolâtrie, & le conclut en leur déclarant qu'il avoit résolu de ruiner tous ces simulacres du démon ; & que s'ils vouloient exécuter par leurs propres mains un si saint ouvrage, il leur en seroit éternellement obligé.

CCV. Les soldats Espagnols mettent les

La réponse de tous ces Sacrificateurs, prosternés d'abord contre terre, fut qu'il se laisseroient plutôt

hacher en mille piéces, que de mettre la main ſur leurs dieux. Ce que les Miniſtres de l'idolâtrie refuſoient de faire, les ſoldats le firent au premier ſignal de Cortez. Dans un moment on vit ſauter en piéces la principale idole & toute ſa ſuite, ainſi que ſes autels & tous les inſtrumens de ce culte impie. Les Zempoales virent tous ces débris avec autant d'émotion que de ſurpriſe : comme les Indiens de Cozumel, ils attendoient le châtiment que le Ciel alloit faire de ce prétendu ſacrilege : mais enfin voyant leurs divinités en piéces, ſans qu'elles euſſent le pouvoir de ſe venger, ils ceſſerent de les redouter & mépriſerent leur foibleſſe. Leur eſtime pour les Eſpagnols s'accrut à proportion. Ils avouoient que ces Etrangers étoient au-deſſus de leurs dieux, puiſqu'ils les mettoient en piéces impunément.

idoles en piéces ; les gentils ceſſent de révérer des dieux, qui ne ſçavent ni ſe défendre, ni ſe venger.

CCVI.
Le Temple eſt purifié & béni : on y dreſſe un autel au vrai Dieu, ſous l'invocation

Le Général ſçut bien profiter de cet empire qu'il avoit pris ſur leurs eſprits : il leur commanda donc de nettoyer le Temple, & les Indiens ſans repliquer le firent avec tant

de la Sainte Vierge ; & on y offre les divins mystères.

de joie, qu'ils jettoient au feu toutes ces piéces de leurs idoles, pour montrer qu'ils en étoient entiérement désabusés. Le Cacique voulut avoir sa part à la bonne œuvre, en ordonnant à ses Architectes de laver les murailles du Temple, d'en effacer toutes les taches du sang humain, & d'y donner ensuite une couche de ce gez, si blanc & si brillant, dont ils se servoient pour embellir leurs maisons. Les Espagnols dresserent ensuite un Autel, où l'Image de la Sainte Vierge fut placée, parée d'une grande quantité de fleurs & de quelques lumières. Le lendemain on y célébra le Saint Sacrifice de la Messe avec beaucoup de solemnité : les Indiens qui y assisterent en nombre parurent fort édifiés des cérémonies de l'Eglise, & très-disposés à recevoir les instructions, qu'on n'eut pas le tems de leur donner alors, autant qu'il convenoit, & qu'on ne manqua pas de faire dans la suite.

CCVII.
La Ville de Zempoala, aujourd'hui

Cependant la ville de Zempoala (appellée depuis la nouvelle Seville) conçut dès-lors autant de

mépris pour ses anciennes idoles, que de respect pour l'Image de la très-sainte Vierge, offrant de la prendre pour sa Patrone auprès du Dieu des Chrétiens, dont le pouvoir paroissoit par les effets. On rapporte que lorsque l'armée partit de-là, un vieux Soldat Espagnol, nommé Jean de Torrés, natif de Cordoue, voulut demeurer entre ces Indiens, pour avoir soin de la sainte Image, & couronner la fin de sa vie par ce saint emploi.

la nouvelle Seville, est toute chrétienne.

CCVIII.
Un vaisseau de l'Isle de Cuba vient se joindre à la flotte de Cortez.

Cortez n'avoit pas lieu d'être mécontent de ce qu'il venoit de faire en fort peu de tems dans les Villes de Zimpazingo & de Zempoala; & en entrant dans celle de Vera-Cruz, il regarda comme une nouvelle faveur du Ciel, l'arrivée d'un petit vaisseau qui vint se joindre à sa flotte. Ce vaisseau étoit parti de l'Isle de Cuba, sous le commandement du Capitaine François de Sancedo. Louis Marin, qui servit depuis utilement dans la conquête de Mexique, accompagnoit Sancedo, & ils amenoient dix soldats, un cheval & une jument : ce

qui paſſa pour un ſecours conſidérable dans cette conjonƈture.

CCIX. Le Général & la Colonie envoyent au Roi Cath. de groſſes ſommes, avec une relation de ce qui s'étoit déja fait dans la nouvelle Eſpagne.

Les nouvelles qu'on apportoit de l'Iſle de Cuba n'étoient point gracieuſes : Diego Velaſquez, décoré depuis peu du titre d'Adelantade, menaçoit toujours Cortez, & faiſoit intriguer contre lui dans la Cour d'Eſpagne. Le Général & les Officiers de la Vera-Cruz, prirent ſur ce ſujet des meſures pour écrire à l'Empereur au nom de la Ville, & rendre à Sa Majeſté les hommages de ce nouvel établiſſement. Ils lui faiſoient un détail exaƈt des ſuccès de cette entrepriſe, des Provinces déja ſoumiſes à ſon obéiſſance, de la fertilité, de l'abondance, des richeſſes de ce nouveau monde, & de ce qu'on pouvoit eſpérer pour la Religion. Si les Officiers relevoient par de juſtes louanges, les grandes qualités de leur Général, ſa ſageſſe, ſa capacité, ſon zèle, ſa valeur, ſa prudence dans le Conſeil, & ſon intrépidité dans l'aƈtion ; Cortez n'oublioit pas ce qu'il devoit à ſes braves Capitaines, & au courage de ſes trou-

pes. Il expofoit au Prince fes vues, & les moyens qu'il vouloit employer pour la conquête d'un grand Empire. Tout cela ne pouvoit que plaire à la Cour de Caftille ; & ce qui ne devoit pas lui être moins agréable, fut l'envoi de tout l'or ; des joyaux rares & précieux qu'on avoit amaffés, tant des préfens de Montezuma, que des dons ou rançons de plufieurs Caciques : tous les Capitaines & les foldats mêmes y ajouterent encore de bon cœur quelque chofe de leur part.

CCX. Conclufion de ces dépêches, que 2 Capitaines font chargés de porter à la Cour de Caftille.

La conclufion des dépêches étoit une très-humble fupplication de la Ville & de l'armée à Sa Majefté, de nommer Fernand Cortez Capitaine Général de cette expéditon, fans aucune dépendance de Diego Velafquez ; c'étoit demander que le Roi autorisât par fes lettres le titre que la Ville & l'armée avoient déja accordé à Cortez, fous le bon plaifir de Sa Majefté. Les Capitaines Alfonfe Portocarero & François de Montexo, furent choifis pour porter à la Cour ces dépêches & les préfens. Quelques Indiens s'offri-

rent volontairement à faire le voyage, pour être présentés au Roi Catholique comme des prémices de ses nouveaux Sujets. Le Général envoya en même-tems des lettres & un présent à Martin Cortez son pere. Le jour de l'embarquement fut marqué au 16 de Juillet 1519, & ils mirent à la voile après avoir invoqué l'assistance divine par une Messe solemnelle du Saint-Esprit. Comme on devoit toujours craindre le ressentiment de Velasquez, les deux Capitaines & le Pilote Major Alaminos, avoient ordre de prendre leur route droit en Espagne par le canal de Bahama, sans toucher en aucune maniere à l'Isle de Cuba.

CCXI. Trahison de quelques soldats découverte & punie.

On découvrit en même-tems que quelques soldats, aussi peu sensibles à la reconnoissance qu'à l'honneur, faisoient une nouvelle brigue pour s'enfuir par mer, & aller instruire de tout Diego Velasquez, afin qu'il eût le tems de croiser sur le passage, & d'enlever le vaisseau envoyé à leur Roi. Ces mutins avoient déja gagné les matelots d'un

d'un autre navire, & fait des provisions de vivres & de munitions. Mais la nuit même qu'ils devoient exécuter leur complot, Bernardin de Coria, l'un des conjurés, frappé tout d'un coup de l'horreur de son crime, vint en donner avis au Général. Cortez prit d'abord ses mesures avec tant de diligence & de secret, qu'il saisit dans le vaisseau même tous les complices, sans qu'ils pussent ni cacher, ni désavouer leur trahison. Leur procès fut bientôt expédié : on jugea à mort deux soldats, qui furent exécutés comme principaux auteurs de la conspiration ; & deux autres ayant été condamnés au fouet, on pardonna à tout le reste, comme à des gens qui avoient été surpris & trompés : Cortez se servit de ce prétexte pour n'être pas obligé de se défaire de tous les coupables. Il fit néanmoins couper le pied au principal matelot du navire destiné à la fuite des conjurés. Cette sévérité parut nécessaire pour avertir long-tems & intimider les audacieux.

CCXII. Les réflexions de Cortez approuvées de tous les Officiers, le porterent à mettre tous ses gros vaisseaux en pieces : raisons & avantages de ce parti.

Les réflexions de Cortez sur cet événement, ne pouvoient que l'inquiéter beaucoup : il se voyoit pressé d'avancer vers Mexique, ce qui pouvoit le jetter dans la nécessité de mesurer ses forces avec celles de Montezuma; mais l'entreprise étoit trop grande pour être tentée avec des troupes pleines de soupçons & de division. Il songeoit donc à s'arrêter encore quelques jours avec ses Caciques affectionnés, à faire quelques petites expéditions pour occuper son armée, & à jetter plus avant dans le pays de nouvelles Colonies, qui pussent se donner la main avec celle de Vera-Cruz. Enfin il prit une résolution, qui, selon l'expression de son Historien, fit éclater la grandeur de son ame & la vigueur de son courage : ce fut de mettre ses vaisseaux en pieces, afin de s'assurer ainsi de tous ses soldats, & de les obliger à vaincre ou à mourir avec lui. Il en retiroit encore cet avantage, d'augmenter ses troupes de plus de cent hommes, qui faisoient les fonctions de pilotes & de matelots. Ayant communiqué sa

pensée à ses amis, il eut le plaisir de voir son dessein si applaudi, que les matelots mêmes publierent tout d'une voix, que les vaisseaux couloient à fond sans remede, étant entr'ouverts, par le séjour qu'ils avoient fait dans ce port, & par la mauvaise qualité de l'eau. On fit donc mettre promptement à terre les voiles, les cordages, les planches, les ferremens, & tous les agrès qui pouvoient encore servir; après quoi le Général commanda de faire échouer sur la côte tous les gros vaisseaux, ne réservant les esquifs que pour l'usage de la pêche. Cortez a eu ses admirateurs & ses critiques, dans la conduite & dans l'exécution d'un dessein si hardi. L'événement l'a justifié.

CCXIII. En quoi consistoit l'armée Espagnole, & le secours qu'on pouvoit retirer des alliés.

On ne parla plus que d'avancer vers Mexique; l'armée assemblée à Zempoala étoit composée de cinq cens fantassins, de quinze cavaliers, & de six pieces d'artillerie. C'étoit sans doute une bien petite poignée de gens auprès des nombreuses armées de Montezuma: mais il ne faut point oublier que les Caciques

alliés pouvoient fournir de très-grandes troupes à Cortez, & que si ce secours n'étoit que d'Indiens, ce n'étoit aussi que des Indiens qu'on avoit à combattre, & dans cette égalité, le petit nombre d'officiers & de soldats Espagnols, étoit un très-grand avantage pour le Général.

CCXIV. Derniers ordres de Cortez avant son départ de Vera-Cruz.

Jean d'Escalante, soldat brave & vigilant, fut laissé pour Gouverneur à Vera-Cruz, avec cent cinquante hommes & deux chevaux. Cortez ordonna fort précisément à tous les Caciques alliés, d'obéir en son absence au Gouverneur, & de le respecter comme une personne à qui il laissoit toute son autorité. Il leur recommanda encore d'avoir soin de fournir des vivres & des hommes pour travailler, tant à la construction de l'Eglise, qu'aux fortifications de la Ville. Le Cacique de Zempoala tenoit deux cens *Tamenes* prêts à porter le bagage, & quelques troupes armées pour se joindre à celles d'Espagne : le Général en choisit seulement quatre cens hommes, entre lesquels il y

avoit quarante ou cinquante nobles Indiens, des plus qualifiés dans le pays. Il les traitoit comme des amis & les conduisoit en effet comme des ôtages qui lui répondoient de la sûreté de ce qu'il laissoit à Zempoala, ainsi que des Espagnols restés à Vera-Cruz, & d'un jeune page qu'il avoit mis auprès du Cacique, afin de lui faire apprendre la langue du Mexique, & servir de truchement dans le besoin.

CCXV. Quelques vaisseaux du Gouverneur de la Jamaïque paroissent sur la côte; prétentions de ce Gouverneur.

L'armée alloit commencer sa marche, lorsqu'un Courier dépêché par le Gouverneur de Vera-Cruz, vint avertir le Général qu'il y avoit des vaisseaux à la côte; & qu'ils ne vouloient point se déclarer, quoiqu'on eût fait des signaux de paix. Cortez partit à l'heure même avec quelques-uns de ses Officiers pour aller éclaircir ce fait: peu de tems après son arrivée à Vera-Cruz, on découvrit sur la côte de la mer, quatre Espagnols qui s'approcherent, faisant connoître qu'ils cherchoient le Général: un de ces hommes étoit Ecrivain du vaisseau, & les autres venoient pour être té-

moins d'une ſignification qu'ils prétendoient faire au nom de leur Capitaine ; leur écrit portoit : » que » François de Garay, Gouverneur » de l'Iſle de la Jamaïque, ayant or- » dre du Roi de découvrir & de » peupler, avoit équipé trois na- » vires, montés par deux cens » ſoixante Eſpagnols, ſous le Ca- » pitaine Alfonſe de Pineda, & pris » poſſeſſion de ce pays du côté de » Panuco ; & que comme il étoit » prêt d'établir une Colonie auprès » de *Naothlan*, à douze ou quatorze » lieues du côté du Ponant, ils le » lui intimoient, & lui deman- » doient qu'il n'étendît point ſes » Colonies de ce côté-là.

CCXVI.
Réponſe de Cortez.

Cortez répondit à cet Ecrivain : » qu'il ne ſçavoit ce que c'étoit que » requêtes & ſignifications, & que » cette matière ne devoit point ſe » traiter par des procédures : que » ſon Capitaine vînt le trouver, & » qu'ils ajuſteroient enſemble tou- » tes leurs prétentions, puiſqu'ils » étoient tous Sujets d'un même » Prince, & qu'ils devoient s'aſſiſ- » ter réciproquement, lorſqu'il y » alloit de ſon ſervice ».

Il leur dit de s'en retourner avec cette réponſe : ils n'en voulurent rien faire ; l'Ecrivain s'emporta au contraire, diſant avec peu de reſpect au Général, qu'il répondît en forme à ſa ſignification. Cette réponſe en forme fut que les quatre Envoyés furent arrêtés : le lendemain matin on en prit trois autres, qui étoient deſcendus à terre : après quoi les vaiſſeaux de Garay ſe retirerent ; & Cortez revint à ſon armée, avec beaucoup moins d'inquiétude & quelque profit de plus, puiſqu'il amenoit ſept ſoldats, qui furent reçus avec une joie extrême, & conſiderés comme une grande recrue.

CCXVII. Qui arrête ſept ſoldats de cet équipage.

Tout étant diſpoſé pour le départ, le Général fit ſon ordre pour la marche : il donna l'avant-garde aux Eſpagnols. Les plus robuſtes entre les Tamenes conduiſoient l'artillerie, les autres portoient le bagage : & trois Caciques de la montagne, nommés *Mamegi*, *Tenche* & *Tamelli*, commandoient l'arriere-garde. Le Général ayant détaché des Coureurs, qui devoient

CCXVIII. Marche des Eſpagnols & des Caciques alliés.

précéder les troupes, l'armée marcha le 16 Août 1519, & fut reçue avec joie à *Talapa*, à *Sochochima*, & à *Techuela*, où elle prit ses premiers logemens parmi des peuples alliés.

CCXIX. Zèle de Cortez: réflexion des deux Aumoniers.

La précipitation de la marche ne permettoit pas d'instruire ces Indiens des vérités de notre Religion : on se contentoit alors de leur donner des soupçons des erreurs dont ils étoient abusés : mais les voyant si dociles & si bien disposés, Cortez étoit d'avis qu'on plantât une croix dans chaque bourg, pour les accoutumer à révérer ce signe de notre salut. Les deux Aumôniers crurent au-contraire que ce seroit une témérité de confier la croix à des Barbares mal-instruits, qui pourroient, ou la traiter avec indignité, ou la mettre au rang de leurs idoles, s'ils avoient pour elle une vénération superstitieuse, sans sçavoir le mystere qu'elle représente. La réflexion étoit sage : Cortez s'y rendit.

CCXX. Marche extrêmement pénible.

De ces bourgs on passa dans des chemins fort rudes : les soldats souf-

frirent beaucoup pendant trois jours, étant obligés de traverſer des montagnes deſertes, par des ſentiers étroits bordés de précipices, pendant un froid cuiſant & des pluyes continuelles. Pour comble de miſere les vivres leur manquoient. Il eſt vrai qu'arrivés au haut de la montagne, les Eſpagnols trouverent dans quelques habitations aſſez de commodités pour leur faire oublier tout ce qu'ils avoient ſouffert.

CCXXI. Le Cacique de Zocotlan vient viſiter le Général.

La Province de *Zocothlan*, vaſte & fort peuplée, commençoit en cet endroit, & le Cacique demeuroit dans la Ville qui donne ſon nom à tout ce pays, aſſiſe dans une vallée qui borne la montagne de ce côté-là. Le Général l'informa de ſon arrivée par deux Indiens, qu'on vit retourner bientôt avec une réponſe favorable. Le Cacique bien accompagné vint quelques momens après au-devant du Général, & lui fit beaucoup de civilités qui parurent un peu forcées. L'accueil qu'il fit à l'armée fut déſagréable, le logement incommode, & les vivres fort

médiocres. Cortez diſſimula ſon mécontentement, & retint celui des ſoldats. Cette premiere viſite finit ainſi : la ſeconde eut quelque choſe de ſingulier.

CCXXII. Seconde viſite de ce Cacique, bon ſerviteur de Montezuma.

Le lendemain ce même Cacique, appellé *Olinleth*, étant revenu accompagné d'un grand cortege de ſes parens & de ſes domeſtiques, Cortez le reçut avec tout l'éclat dont il ſoutenoit ordinairement ſes actions de cérémonie ; & après les premiers complimens, le Général lui ayant demandé s'il étoit Sujet du Roi de Mexique, le Cacique repartit bruſquement, y a-t-il quelqu'un ſur la terre qui ne ſoit vaſſal ou eſclave de Montezuma ? Cortez repliqua en ſouriant, qu'on connoiſſoit fort peu le monde à Zocothlan, puiſque lui & ſes compagnons étoient Sujets d'un Empereur ſi puiſſant, qu'il avoit pluſieurs Princes pour vaſſaux plus grands encore que Montezuma.

CCXXIII. Il releve beaucoup la puiſſance & la grandeur de ſon Maître.

Cette vivacité ne déconcerta point l'Indien, qui en pourſuivant ſon diſcours dit d'un ton grave : » que Montezuma étoit le plus grand

» Prince dont on eût connoiſſance
» dans le monde qu'ils habitoient.
» Que l'on ne pouvoit ni concevoir
» ni retenir dans ſa mémoire le
» nombre des Provinces ſoumiſes à
» ſon Empire. Qu'il tenoit ſa Cour
» dans une Ville inacceſſible, fon-
» dée dans l'eau, entourée de lacs,
» & dont les entrées n'étoient ou-
» vertes que par des digues ou
» chauſſées, coupées en pluſieurs
» endroits par des pont-levis ſur
» des ouvertures, par où les eaux
» de ces lacs ſe communiquoient.
» Il exagera les immenſes richeſſes
» de ſon Prince, la force de ſes ar-
» mes, & ſur-tout le malheur de
» ceux qui ne lui obéiſſoient pas,
» puiſqu'ils ne ſervoient qu'à aug-
» menter le nombre des victimes
» deſtinées à ſes ſacrifices : étant
» certain que plus de vingt mille
» hommes de ſes ennemis ou de
» ſes rebelles étoient immolés tous
» les ans ſur les autels de ſes
» Dieux ».

CCXXIV. Réponſe fiere du Général Eſpagnol.

En tout cela le Cacique n'ajoutoit rien à la vérité : mais au ton même de ſa voix, il étoit aiſé de

connoître que cet étalage de grandeur & de puissance visoit plus à donner de l'épouvante que de l'admiration. Cortez croyant qu'un peu de vivacité ne seroit pas-là mal placée répondit : » Qu'il étoit déja in-
» formé des grandeurs de Monte-
» zuma ; & que si cet Empereur
» n'eût été qu'un Prince mediocre,
» celui qui parloit ne seroit pas
» venu d'un pays si éloigné lui of-
» frir l'amitié d'un autre Prince en-
» core plus grand lui. Que son Am-
» bassade étoit pacifique ; & que
» les armes qui étoient entre les
» mains de ceux qui l'accompa-
» gnoient ne servoient qu'à donner
» plus d'autorité à sa légation, &
» non pas à faire aucune violence :
» mais qu'il vouloit bien que Mon-
» tezuma & tous les Caciques de
» son Empire, sçussent qu'il desi-
» roit la paix sans craindre la guer-
» re, parce que le moindre de ses
» soldats seroit capable de défaire
» une armée de leur Empereur :
» Qu'il ne tireroit jamais l'épée si
» on ne l'attaquoit ; mais du mo-
» ment qu'elle sera hors du four-

» reau, je mettrai, dit-il, à feu & » à ſang tout ce qui ſe préſentera » devant moi. La Nature produira » des monſtres en ma faveur, & le » Ciel lancera ſes foudres, puiſque » je viens pour ſoutenir ſa cauſe, » en corrigeant vos vices & les er» reurs de votre Religion, & ces » mêmes ſacrifices du ſang humain, » que vous rapportez comme une » des grandeurs de votre Roi ».

CCXXV. Le Cacique baiſſe un peu le ton, & fait quelques libéralités.

Il ſe leva en ce moment, & ſe tournant vers ſes ſoldats : mes amis, leur dit-il, voilà ce que nous cherchons, de grands perils & de grandes richeſſes : celles-ci établiſſent la fortune, & les autres la réputation. Ce peu de paroles, qui n'exprimoient dans le fonds que les ſentimens de Cortez, firent impreſſion ſur l'eſprit du Cacique, il s'en expliqua au Pere Olmedo ; & pendant les cinq jours que les Eſpagnols s'arrêterent à Socothlan, les vivres arrivoient en plus grande abondance, & les regales ne manquoient pas à ſes hôtes. Il parut cependant fort réſervé à faire des préſens, parce qu'il craignoit de

faire connoître ses richesses : quoiqu'il tînt le premier rang entre tous les Caciques ses voisins, sa plus grande libéralité fut de quatre filles esclaves qu'il donna au Général pour faire du pain, & de vingt Indiens nobles qu'il offrit pour servir de guides à l'armée.

CCXXVI. L'avis de ce Cacique sur la route que les Espagnols devoient prendre, paroît suspect à Cortez.

Quant au chemin que l'on devoit choisir pour la marche, le Cacique proposoit la Province de *Cholula*, abondante & peuplée, dont les habitans plus adonnés au trafic qu'à la guerre, livreroient un passage sûr & commode aux Espagnols ; & il leur conseilloit avec beaucoup d'ardeur d'éviter la route de Tlascala, disant que ces peuples avoient des inclinations si farouches & si sanguinaires, qu'ils faisoient consister tout leur bonheur à se défaire de leurs ennemis. Les Chefs des Zempoales, qui accompagnoient Cortez, lui dirent en secret, » qu'il » se défiât du conseil de ce Caci- » que, parce que Cholula étoit » une Ville fort peuplée de gens » traîtres & de peu de foi, & que » les armées de Montezuma lo-

» geoient ordinairement en cette » Ville, ou dans les Bourgs qui en » dépendoient ».

Le Général jugeant qu'il étoit plus ſage de ſe fier à des Indiens, ſes amis, qu'à un Cacique ſi attaché à Montezuma, prit ſans héſiter le chemin de Tlaſcala *. Nous verrons qu'il n'y arriva point ſans de rudes combats ; mais il en recueillit tout le fruit : ſes victoires lui acquirent pour toujours les cœurs & les bras d'un peuple belliqueux, & de nouveaux alliés, qui le ſervirent plus utilement que tous les autres dans la conquête de l'Empire.

CCXXVII. On marche vers Tlaſcala.

* On prononce toujours *Laſcala-Laſcalteques.*



LIVRE SECOND.

I. Quelsétoient les Tlascalteques, & leur République.

LEs Tlascalteques avoient été gouvernés par des Rois, jusqu'à ce qu'une guerre civile leur donna occasion de secouer le joug de l'obéissance, & de se former un Etat Républicain. Ils partagerent leurs bourgades en une espèce de cantons : chacun nommoit quelques personnes des plus considérables, qui alloient résider à Tlascala, & de tous ces Députés on formoit le corps d'un Sénat, dont ils suivoient les décisions. Ils choisirent donc plusieurs Princes pour se défaire d'un seul. Dans ce gouvernement aristocratique (exemple rare parmi des barbares) ils s'étoient maintenus contre la puissance des Empereurs de Mexique. Leur Province, de cinquante lieues de circuit, étoit fort peuplée, & ils se trouvoient alors au plus haut point de leur gloire, parce que la tyrannie de Montezuma avoit bien augmenté le nombre

de leurs alliés, & jetté dans leur parti les *Otomies*, peuple barbare entre les barbares mêmes, mais redoutés par leur valeur ou leur férocité.

II. Cortez fait demander le passage sur les terres de Tlascala.

Le Général Espagnol informé de toutes ces circonstances, n'ignorant pas d'ailleurs que toute la Province de Tlascala étoit en armes, & qu'on faisoit un mystère de la cause de ces mouvemens, fit alte en un lieu appellé *Xacazingo*, & envoya de-là quelques Députés vers cette République, pour demander le passage sur ses terres : il donna cette commission à quatre Indiens Zempoales, & il les choisit entre ceux qui lui avoient proposé la marche par Tlascala, afin qu'ils s'intéressassent davantage au succès de la négociation.

III. Marques qui faisoient connoître & respecter les ambassadeurs.

Ces Envoyés partirent de Xacazingo, revêtus de toutes les marques de leur dignité ; ces marques étoient une mante de coton bordée de frange, une grande coquille en forme de bouclier au bras gauche, & à la main droite une fleche fort large, les plumes en haut ; les rouges

annonçoient la guerre, & les blanches marquoient la paix. A ces marques les Ambaſſadeurs Indiens étoient connus & reſpectés ſur les paſſages; mais ils ne pouvoient s'écarter des grands chemins, à peine de perdre leur droit de Juriſdiction & de franchiſe.

IV. Ceux du Général Eſpagnol ſont introduits dans le Senat de Tlaſcala.

Arrivés à Tlaſcala, les Députés de Cortez y furent reçus avec honneur, & conduits d'abord dans le lieu deſtiné pour le logement des Ambaſſadeurs. Le Sénat s'étant aſſemblé le lendemain dans la ſalle du Conſeil, les Zempoales y furent introduits, tenant toujours leurs fleches & leurs plumes blanches élevées. Après les ſaluts & les révérences ordinaires, le plus ancien des Sénateurs ayant ordonné aux Députés d'expliquer le ſujet de leur ambaſſade, celui qui portoit la parole dit:

V. Leur diſcours.

» Noble République, braves & » puiſſans Tlaſcalteques, le Seigneur » de Zempoala, & les Caciques de » la montagne, vos amis & vos » alliés, vous ſaluent; & après vous » avoir ſouhaité une récolte abon-

» dante, & la mort de vos enne-
» mis, ils vous font ſçavoir qu'ils
» ont vu arriver en leur pays, du
» côté de l'orient, des hommes in-
» vincibles, qui ſemblent être des
» dieux, qui ont paſſé la mer ſur
» de grands palais, & qui portent
» dans leurs mains le tonnerre & la
» foudre, armes dont le Ciel s'eſt
» réſervé l'uſage. Ils ſont les Mini-
» ſtres d'un Dieu ſupérieur aux nô-
» tres, qui ne peut ſouffrir ni la ty-
» rannie, ni les ſacrifices du ſang
» des hommes. Leur Capitaine eſt
» Ambaſſadeur d'un Prince très-
» puiſſant, qui, étant pouſſé par le
» devoir de ſa Religion, deſire de
» remédier aux abus qui regnent en
» notre pays, & aux violences de
» Montezuma. Cet homme, après
» avoir délivré nos Provinces de
» l'oppreſſion qui les accabloit, ſe
» trouve obligé de ſuivre le chemin
» de Mexique par les terres de votre
» République, & ſouhaite de ſça-
» voir en quoi ce tyran vous a of-
» fenſé, afin de prendre la défenſe
» de votre droit comme du ſien
» propre, & de la mettre entre les

» autres ſujets qui juſtifient ſes pré-
» tentions. La connoiſſance que
» nous avons de ſes bons deſſeins, &
» l'expérience que nous avons faite
» de ſa bonté, nous ont obligés à
» le prévenir, pour vous demander
» & vous exhorter de la part de nos
» Caciques, & de toute leur ligue;
» que vous receviez ces étrangers
» comme les bienfaiteurs & les al-
» liés de vos alliés, & de la part de
» leur Capitaine, nous vous décla-
» rons qu'il vient avec un eſprit
» pacifique, qu'il ne demande que la
» liberté du paſſage ſur vos terres,
» après que vous ſerez perſuadé
» qu'il ne deſire que votre avanta-
» ge, & que ſes armes ſont les in-
» ſtrumens de la juſtice & de la rai-
» ſon; qu'elles ſoutiennent la cauſe
» du Ciel; que ceux qui les portent
» recherchent la paix par inclina-
» tion, & n'uſent de rigueur que
» contre ceux qui les offenſent par
» leurs crimes, ou qui les provo-
» quent ».

VI. Courte réponſe du Sénat.

Après ce diſcours, les Sénateurs ne conférerent entr'eux que quelques momens; & l'un de l'aſſemblée

dit aux Ambaſſadeurs, au nom du Sénat, » qu'il recevoit avec toute » ſorte de gratitude la propoſition » des Zempoales & des Totonaques, » dont on eſtimoit l'alliance ; mais » que pour faire une réponſe juſte » au Capitaine des étrangers, cela » demandoit une plus mure délibé- » ration ».

VII. Les Envoyés ſortent, & le Sénat délibere: partage dans les avis.

Les Ambaſſadeurs furent donc reconduits à leur logis, & on ferma les portes de la ſalle pour examiner à loiſir les inconvéniens & les avantages de la propoſition faite de la part des Eſpagnols. On en ſentoit l'importance, & les avis ſe trouverent fort partagés, les uns ſoutenant qu'on devoit accorder le paſſage aux Eſpagnols, & les autres voulant qu'on leur fît la guerre, afin de s'en défaire une bonne fois. Un troiſieme avis étoit de leur défendre le paſſage ſur leurs terres, en leur faiſant ſçavoir qu'on ne s'opposeroit pas à leur marche hors des limites de la Province. Après bien des conteſtations, qui ne décidoient rien, un vieux Sénateur, dont la ſageſſe étoit eſtimée, fit un long

diſcours en faveur des Eſpagnols ; & un plus jeune, mais dont les talens militaires faiſoient honneur à la République, répliqua avec beaucoup de vivacité. Si ces deux diſcours furent alors prononcés, tels que l'Hiſtoire les rapporte, ils méritent certainement d'être lus, comme une preuve que les Tlaſcalteques ne penſoient & ne parloient pas en barbares. Voici comment s'expliqua le vieux Magiſcatzin :

VIII. Diſcours de Magiſcatzin, l'un des plus graves Sénateurs, dont il ſera ſouvent parlé.

» Nobles & vaillans Tlaſcalte-
» ques, vous ſçavez bien qu'aux
» premiers ſiecles de notre établiſſe-
» ment, nos Sacrificateurs connu-
» rent par une révélation, qui paſſe
» encore maintenant pour un des
» points de notre Religion, qu'une
» nation invincible viendroit quel-
» que jour des régions orientales du
» monde que nous habitons ; que
» cette nation auroit un empire ſi
» abſolu ſur les élémens, qu'elle
» fonderoit des Villes mouvantes ſur
» les eaux, & qu'elle ſe ſervi-
» roit du feu & de l'air pour ſou-
» mettre la terre ; & quoique les
» perſonnes de bon ſens n'ayent

» jamais cru qu'ils dûssent être des
» dieux, ainsi que le vulgaire ignorant
» se persuade, néanmoins la
» même tradition nous apprend que
» ces hommes paroîtroient descendus
» du Ciel, & qu'ils seroient si
» vaillans, qu'un seul en vaudroit
» mille des nôtres, & si généreux,
» qu'ils n'auroient point d'autre
» vue que celle de nous faire vivre
» selon la justice & la raison. Je ne
» puis nier que mon esprit n'ait été
» agité, par la conformité que je
» trouve en ces caractères, avec ce
» qu'on nous débite sur le sujet des
» Étrangers qui sont maintenant à
» nos portes. Il viennent des pays
» orientaux, leurs armes sont de
» feu, & leurs embarcations sont
» des villes sur la mer. Pour ce qui est
» de leur valeur, la renommée vous
» a appris ce qui s'est passé à Tabasco,
» & leur générosité vous est
» connue, par les obligations dont
» nos Confédérés publient qu'ils leur
» sont redevables. D'ailleurs si nous
» tournons les yeux vers ces comètes,
» & ces signes que le Ciel
» envoye coup-sur-coup sur nos tê-

» tes, ne semble-t-il pas qu'ils nous
» parlent intérieurement, & qu'ils
» viennent comme les avant-cou-
» reurs de cette grande nouveauté?
» Que si c'est-là cette nation pré-
» dite par nos Prophéties, quel-
» qu'un se trouvera-t-il assez inso-
» lent & assez téméraire, pour vou-
» loir éprouver ses forces contre le
» Ciel, & pour traiter d'ennemis
» des hommes dont les armes sont
» appuyées de ses decrets? Pour
» moi, je redouterois au moins la
» colere des dieux, qui châtient
» rigoureusement ceux qui se révol-
» tent contr'eux; & qui ne sem-
» blent envoyer leur foudre que
» pour nous apprendre l'obéissance,
» puisque la voix effroyable du ton-
» nerre ne parle à personne, mais qu'il
» ne fait du fracas que là où il trou-
» ve de la résistance. Je consens
» néanmoins qu'on appelle effets du
» hasard, des signes si évidens, &
» que les Etrangers soient des hom-
» mes comme nous; quel mal nous
» ont-ils fait, pour nous exciter à
» la vengeance? Sur quelle injure
» pouvons-nous fonder cette vio-
» lence?

» lence ? Tlaſcala, qui maintient ſa
» liberté par les victoires qu'elle
» doit à la juſtice & à la raiſon qui
» accompagnent ſes armes, entre-
» prendra-t-elle de gayeté de cœur
» une guerre capable de ruiner cette
» haute eſtime qu'on a de ſon gou-
» vernement & de ſa valeur ? Ces
» gens apportent la paix, ils ne
» demandent que le paſſage ſur les
» terres de notre République, ils
» ne prétendent point le tenter ſans
» notre permiſſion ; où eſt leur cri-
» me, en quoi nous ont-ils offenſés ?
» Ils recourent à notre protection,
» par la confiance qu'ils ont en celle
» de nos Alliés : perdrons-nous nos
» amis, pour en offenſer d'autres qui
» ſouhaitent notre amitié ? Qu'eſt-
» ce que nos autres alliés diront de
» cette action, ſi cinq cens hommes
» nous obligent à prendre les ar-
» mes ? Et pouvons-nous gagner
» autant de gloire à les vaincre, que
» nous perdrons de réputation pour
» les avoir appréhendés ? Mon avis
» eſt qu'on les reçoive avec toute
» ſorte d'honnêteté, & qu'on leur
» accorde la permiſſion qu'ils de-

» mandent de paſſer ſur nos terres : » puiſque s'ils ſont des hommes, » ils ont la raiſon pour eux, & s'ils » ſont quelque choſe de plus, ils » ont la volonté des Dieux, plus » puiſſante que la raiſon ».

IX. Xicotencal, jeune Sénateur & militaire, s'oppoſe à la demande.

Cet avis reçu avec applaudiſſement alloit emporter toutes les voix, lorſque *Xicotencal*, Senateur & Militaire, demanda audience, & dit : » Ce n'eſt point en toutes les » affaires indifféremment qu'on peut » fonder une réſolution ſur l'avis » d'une tête à cheveux gris, où » l'on voit beaucoup de réflexion » & peu d'entrepriſe, & qui con- » ſeillera toujours la patience pré- » férablement à la hardieſſe. Je ré- » vére autant qu'aucun autre l'au- » torité & les ſentimens de Magiſ- » catzin ; mais il ne vous paroîtra » pas extraordinaire, qu'un homme » de mon âge & de ma profeſſion, » ait d'autres vues moins rafinées » & peut-être plus certaines. Quand » on parle de faire la guerre, on ſe » trompe ſouvent ſur ce qu'on ap- » pelle prudence ; puiſque tout ce » qui reſſemble à la crainte n'eſt

» point une vertu, mais une paſſion.
» Il eſt vrai qu'on attend parmi nous
» ces Reformateurs Orientaux, l'eſ-
» pérance de leur arrivée dure en-
» core dans les prédictions de nos
» Prophêtes : mais ceux qui ſouhai-
» teroient d'être détrompés ſur ce
» ſujet, trouvent qu'elle tarde beau-
» coup. Cependant je n'ai pas deſ-
» ſein de tourner en ridicule un
» bruit auquel la tolérance de plu-
» ſieurs ſiécles a acquis de la véné-
» ration ; mais vous trouverez bon
» que je vous demande quelle ſû-
» reté nous avons pour croire que
» ces Etrangers ſoient ceux qu'on
» nous a promis ? Comptez-vous
» pour la même choſe de venir du
» côté de l'orient, & de deſcendre
» de ces regions du ciel, d'où nous
» voyons naître le ſoleil ? Les armes
» à feu & les embarcations, que
» vous appellez des palais ſur la
» mer, ne peuvent-elles pas être des
» ouvrages de l'induſtrie des hom-
» mes, que l'on admire, parce qu'on
» n'a rien vu de pareil ? ou peut-
» être n'eſt-ce qu'une illuſion de
» ces preſtiges qui impoſent à la

» vue, semblables à ceux que nous
» appellons science en nos enchan-
» teurs. Ce que ces Etrangers ont
» fait à Tabasco est une action de
» valeur, qui leur a fait battre une
» armée beaucoup plus forte qu'eux;
» mais cela passe-t-il pour surnatu-
» rel à Tlascala, où l'on fait tous
» les jours de plus grands exploits,
» avec les seules forces de la Ré-
» publique? Quant à la générosité
» dont ils ont usé avec les Zempoa-
» les, elle peut être un artifice
» pour gagner à peu de frais l'affec-
» tion des peuples; au moins je la
» croirois une douceur suspecte, de
» la nature de celles qui flattent le
» goût pour faire avaler le poison,
» puisqu'elle n'a point de rapport
» avec ce que nous avons appris
» d'ailleurs de leur avarice, de leur
» orgueil & de leur ambition. Ces
» hommes (si peut-être ils ne sont
» point des monstres que la mer a
» vomi sur nos bords) ces hommes,
» dis-je, vivent suivant les mouve-
» mens de leur caprice, affamés d'or
» & d'argent, abandonnés à tous les
» plaisirs de la terre. Ils attentent

» des nouveautés dangereuſes à la
» Juſtice & à la Religion ; ils détrui-
» ſent nos Temples, & mettent en
» piéces nos Autels ; ils blaſphêment
» contre nos dieux, & on les croit
» des hommes deſcendus du Ciel ;
» on doute ſi nous devons nous op-
» poſer à leurs violences ; on en-
» tend parler de paix ſans ſe ſcan-
» daliſer : ſi les Zempoales & les
» Totonaques les ont reçus en leur
» alliance, ils l'ont fait ſans nous
» conſulter ; c'eſt une faute d'atten-
» tion dont ceux qui prétendent ſe
» prévaloir doivent être châtiés.
» Pour ce qui eſt de ces impreſſions
» & de ces ſignes funeſtes en l'air
» que Magiſcatzin a ſi fort exagérés,
» ils doivent nous perſuader de les
» traiter comme nos ennemis, d'au-
» tant plus que ces ſignes annoncent
» toujours des malheurs & des af-
» flictions. Le Ciel ne fait point de
» prodiges pour nous avertir de ce
» que nous pouvons eſpérer, mais
» ſeulement de ce que nous devons
» craindre ; car le bonheur qu'il
» nous envoye, n'eſt point accom-
» pagné d'horreur, & il n'allume

» point de cométes pour endormir
» nos ſoins & nourrir notre négli-
» gence. Mon avis eſt donc d'aſſem-
» bler nos troupes, & d'exterminer
» une bonne fois ces Etrangers,
» puiſqu'ils tombent entre nos mains
» portant le caractère que les étoiles
» nous ont marqué de tyrans de
» notre patrie & de nos dieux; &
» qu'ayant égard à leur châtiment,
» autant qu'à la réputation de nos
» armes, nous faſſions connoître que
» ce n'eſt pas la même choſe d'être
» immortels à Tabaſco & invinci-
» bles à Tlaſcala ».

X. Réſolution du Sénat.

L'Orateur guerrier fit les plus fortes impreſſions ſur l'eſprit de gens qui ſembloient être nés les armes à la main : cependant l'affaire étant remiſe encore en délibération, on réſolut, par forme de tempérament, que Xicotencal aſſembleroit les troupes de la République, & marcheroit pour ſe meſurer avec les Eſpagnols : s'il demeuroit victorieux, c'étoit autant de crédit gagné pour la nation : & s'il étoit battu, la République auroit toujours une voie ouverte pour traiter de la paix

en rejettant la faute de cette insulte sur les *Otomies*, & faisant croire que c'étoit un désordre, ou un contretems de la férocité de ces peuples. On agit en conséquence, & on retint les députés, sans qu'il parût qu'ils fussent en prison. Les Tlascalteques, qui ne laissoient pas de connoître le danger de l'entreprise, pensoient agir en braves, en ce qu'ils remettoient le succès sur leur valeur; & en sages, en ce qu'ils ne perdoient pas de vue les accidens de la fortune & le moyen de se retourner dans le besoin.

XI. Cortez s'avance & franchit heureusement un premier obstacle.

Le retardement des députés donnant de l'inquiétude à Cortez, ainsi qu'à ses Capitaines, & aux Chefs des Indiens qu'il avoit avec lui, il résolut de continuer sa marche, & de camper plus près de Tlascala pour observer les démarches de ces Républicains. Mais il n'avoit pas fait encore deux lieues, dans une agréable vallée entre deux montagnes, qu'il se vit arrêté par une muraille fort haute, qui prenant d'une montagne à l'autre barroit entiérement le chemin : cet ouvrage également

fort & magnifique, marquoit la grandeur & le pouvoir de ſon Entrepreneur. On apprit des Indiens de Socothlan, que les Princes de Tlaſcala avoient élevé autrefois cette eſpéce de fortification pour marquer les bornes de leur Province, & ſe garantir des invaſions de leurs ennemis. Ce fut un bonheur qu'ils ne s'aviſerent point de la défendre, ſoit qu'ils n'euſſent pas eû le tems d'y envoyer leurs troupes, ou qu'ils euſſent réſolu d'attendre les Eſpagnols en plaine campagne, afin d'ôter au petit nombre l'avantage de combattre dans un lieu étroit. L'armée paſſa donc de l'autre côté ſans déſordre, & après qu'elle eut réformé ſes bataillons, on continua de s'avancer avec précaution : on trouva bientôt un terrein plus étendu ; & les Coureurs découvrirent de loin vingt ou trente Indiens avec la parure de gens de guerre : le Général commanda qu'on eſſayât de les faire approcher par des ſignes de paix, ſans marquer d'empreſſement à les ſuivre.

Les Tlafcalteques demeuroient fermes dans leur pofte ; & quand ils virent affez proche d'eux les Cavaliers qui compofoient le détachement à la tête de l'armée, ils tournerent le dos fans s'arrêter, ni à leurs cris, ni à tous les fignes de paix. On découvrit en même-tems une autre troupe plus éloignée, où les premiers fe jetterent, & tous enfemble fe mirent en défenfe. Les quatorze Cavaliers fe joignirent & chargerent cette troupe, qui foutenoit vigoureufement le choc des chevaux, lorfqu'un gros de cinq mille hommes fortant d'un embufcade vint à leur fecours. L'Infanterie Efpagnole arrivant de l'autre côté fe mit en bataille, & fon artillerie fit d'abord un grand carnage dans ces gros bataillons, qui malgré le nombre de leurs morts revinrent fouvent à la charge avec une furie extrême. Mais enfin ils cederent le champ de bataille, & les Efpagnols profitant de leur défordre, les fuivirent en bon ordre, & avec tant de vigueur, qu'on les força de difparoître, laiffant foixante Indiens tués fur la

XII. Il bat un gros des ennemis, avec des forces bien inférieures.

place & quelques prisonniers. Le Général ne voulut pas suivre sa victoire parce que le jour baissoit, & qu'il avoit dessein de les épouvanter plutôt que de les détruire. On se saisit de quelques maisons voisines, où les soldats trouverent des rafraîchissemens, & y passerent la nuit fort commodément, sans oublier les soins nécessaires en ces occasions.

XIII. Il en met un autre en fuite, & découvre une nombreuse armée.

Le jour suivant on se remit en marche avec le même ordre, & on découvrit bientôt un gros d'Indiens plus fort que celui qui avoit été battu : ces troupes s'avancerent avec autant de fierté que de précipitation ; cependant après une décharge inutile de traits qu'ils lançoient de trop loin, ils se mirent sur la retraite : Cortez connut d'abord que cette retraite tenoit moins de la crainte que du stratagême, & s'attendant à un plus rude combat, il les suivit avec toutes ses troupes unies, jusqu'à ce qu'ayant passé une hauteur qui se trouvoit en son chemin, il vit dans la plaine une armée qu'on jugea être de quarante

mille hommes : Xicotencal en avoit le commandement, les Nobles de Tlaſcala étoient à la tête, ſuivis de tous leurs Alliés, tous diſtingués par les couleurs de leurs deviſes & de leurs plumes.

XIV. Préludes d'une ſanglante bataille.

Cette multitude ne put effrayer les ſoldats Eſpagnols ; & Cortez reconnoiſſant ſur leur viſage l'ardeur qui les pouſſoit à combattre, ne s'arrêta pas à les haranguer ; mais le terrein rude & inégal ne permettant pas de bien manier les chevaux, on fit tirer d'abord une volée de toutes les piéces d'artillerie : cela écarta les troupes ennemies qui s'étoient avancées pour diſputer la deſcente aux Eſpagnols. Le gros des ennemis étoit encore hors de la portée du mouſquet & ils ne combattoient guères que par des cris & des menaces ; & lorſque l'armée fit un mouvement pour les charger, ils ſe retirerent tout-à-coup : ce n'étoit qu'une feinte de Xicotencal, qui cherchoit à faire avancer aſſez les Eſpagnols pour parvenir au deſſein qu'il avoit de les envelopper, & de les attaquer :

il y réussit, car à peine les Espagnols eurent-ils abandonné la hauteur qu'ils avoient à dos, & qui les couvroit de ce côté-là, que l'armée ennemie s'ouvrit en deux aîles, qui s'étendant par la campagne occuperent tout le terrein, & formerent comme un grand cercle autour des Espagnols. L'autre partie des Indiens accourut avec une diligence incroyable doubler les rangs de la première enceinte, qu'ils resserroient toujours, étant eux-mêmes aussi pressés qu'animés. Cortez, pour faire tête par-tout forma un bataillon quarré, & il falloit songer à se défendre avant que d'attaquer, suppléant par l'union & le bon ordre à l'inégalité du nombre.

XV. Horrible carnage d'Indiens.

L'air déja frappé du son d'une infinité de cris qui faisoient un bruit effroyable, parut en un moment obscurci par une quantité prodigieuse de fléches, de pierres, de dards, & tout cela ne faisoit pas encore assez d'effet; les Indiens en vinrent aux mains avec leurs massues & leurs espéces de sabre. Les Espagnols cependant en faisoient un

grand carnage, ſans diminuer rien de leur obſtination : le Général à la tête des Cavaliers, couroit aux endroits où le peril paroiſſoit le plus preſſant, rompant à coup de lances ceux qui s'approchoient le plus près : les chevaux en écraſoient pluſieurs ſous leurs pieds; les Arquebuſiers leur cauſoient autant de mal que de frayeur; & l'artillerie qui ne perdoit pas un ſeul coup abattoit par ſon bruit ceux que le plomb avoit épargnés.

XVI. Les Tlaſcalteques vaincus ſe retirent comme en triomphe.

Tout cela éclairciſſoit bien leurs rangs, & les Indiens les affoibliſſoient eux-mêmes en ſuivant trop ſcrupuleuſement leurs uſages. Le plus grand point d'honneur parmi eux c'eſt de dérober aux ennemis la connoiſſance du nombre de leurs morts & de leurs bleſſés; ce ſoin dans le feu du combat occupoit bien du monde, & mettoit du déſordre parmi les combattans : les Eſpagnols en profiterent pour les pouſſer avec une nouvelle vigueur. Les Indiens cependant ſoutenoient encore ces nouveaux efforts avec beaucoup de courage; mais la furie

des chevaux, qui leur paroiſſoit toujours quelque choſe de terrible & de ſurnaturel, les jetta dans une ſi grande frayeur, qu'en fuyant de tous côtés en déſordre, ils ſe heurtoient les uns & les autres. Xicotencal ne pouvant plus faire agir ce grand nombre de troupes, parce qu'il avoit déja perdu la meilleure partie de ſes Officiers & les plus nobles de ſes alliés, ordonna la retraite : le ſilence ſubit, & la fuite d'une armée encore ſi nombreuſe, ſurprit beaucoup les Eſpagnols qui n'en connoiſſoient pas la cauſe. Cortez n'avoit perdu aucun de ſes ſoldats : dix ou douze ſeulement étoient bleſſés & quelques Zempoales, dont le ſervice fut d'un grand ſecours ; l'exemple des Eſpagnols n'excitant pas moins leur valeur naturelle, que le dèpit de voir qu'on avoit rompu & mépriſé leur alliance. Néanmoins malgré la perte & la retraite précipitée des Tlaſcalteques, qui cedoient une ſeconde fois le champ de bataille à l'ennemi, ils firent une entrée triomphante en leurs logemens, ils penſoient que n'avoir pas été

entiérement défaits, c'étoit avoir remporté la victoire, & ce qui enfloit le plus leur orgueil étoit la tête d'une jument, le seul ou le plus beau de leurs trophées.

XVII. Tête d'une jument, important trophée pour les barbares.

Pierre de Moron, Officier Espagnol, monté sur une jument très-vive, mais un peu forte en bouche, s'étoit engagé si avant dans la mêlée, qu'il fut environné en même-tems de plusieurs nobles Tlascalteques, dont il reçut quelques legères blessures, & fut fait prisonnier : les autres Cavaliers Espagnols vinrent promptement au secours, sabrerent les Indiens, & mirent Moron en liberté ; mais les ennemis ayant déja coupé la tête à la jument, ils la présenterent à Xicotencal, qui après l'avoir portée quelque tems sur la pointe d'une lance, l'envoya à Tlascala pour être présentée au Senat, comme une redoutable dépouille, elle fut regardée en effet avec beaucoup d'étonnement, & sacrifiée depuis avec solemnité dans un de leurs Temples.

Tandis que les Sacrificateurs & le

XVIII. On se prépare de part & d'autre à une nouvelle action.

peuple de Tlascala se repaissoient de ces chimères de victoire, leur Capitaine Général, dans l'espérance d'en remporter une plus réelle, ramassoit en diligence les débris de ses troupes, & Cortez se préparoit à le recevoir. A quelque distance du lieu où le combat avoit été donné, il y avoit un petit bourg sur une hauteur, qui commandoit à toute cette plaine : ce Général, pour donner quelque repos à ses troupes extrêmement fatiguées, résolut d'occuper ce poste, ce qu'il fit avec autant de facilité que de profit ; les habitans s'en étoient retirés aussitôt qu'ils eurent vû la retraite de leurs troupes, & ils y avoient laissé toutes sortes de raffraichissemens : ce secours inattendu servit à renouveller les provisions de l'armée, & à réparer les forces des soldats : si on n'y trouva pas assez de couvert pour toute l'armée, les Zempoales remédierent à cette incommodité, par les barraques qu'ils construisirent en fort peu de tems : avec la même diligence, Cortez fit ajouter tout ce que l'art pouvoit fournir de

nouvelles fortifications à la nature du lieu ; & les ſoldats s'occuperent tout le reſte du jour à cet ouvrage, avec tant d'ardeur, qu'ils ſembloient ſe délaſſer de leurs fatigues, par cette preuve de leur diligence.

XIX.
Les envoyés de Cortez reviennent vers leur Général: ce qu'ils lui apprennent n'annonce point la paix.

Le Sénat de Tlaſcala n'en faiſoit pas moins pour lever des recrues : car ſi on pleuroit en ſecret la mort de tant de Capitaines, & de tant de Caciques, on ſe réjouiſſoit en public d'une victoire, dont la tête d'une jument ne permettoit point de douter : ce qu'il y eut de plus réel & de plus conſolant pour Xicotencal, fut l'arrivée d'un Cacique confédéré, qui la nuit même après le combat, entra dans ſon camp à la tête de dix mille de ſes Sujets, armés en guerre : le ſecours parut aux Tlaſcalteques un effet de la providence de leurs dieux, qui augmenta leur courage avec leurs forces. Le jour qui ſuivit la bataille, les quatre Zempoales qui avoient été députés à Tlaſcala, arriverent au quartier des Eſpagnols par des chemins détournés ; ils rapporterent que le jour même que Xicotencal

s'étoit mis en campagne, ils avoient été jettés dans une étroite prison, destinés à appaiser par leur sang les dieux de la guerre, & ils bénissoient la divinité favorable qui leur avoit fait rompre cette terrible prison. Ce rapport, qui remplissoit d'abord les esprits d'horreur, ne donnoit point d'espérance de paix, & le repos même des ennemis donnoit de l'inquiétude à Cortez, aucun de leurs partis ne paroissoit, quoique Xicotencal eût fait sa retraite d'une maniere qui témoignoit assez que la question n'étoit pas encore décidée.

XX. Cortez va reconnoître le pays, & fait des prisonniers.

Le Général sans abandonner son poste, où il pouvoit trouver une retraite dans le besoin, résolut de sortir le lendemain au matin, à dessein de prendre langue, de reconnoître le pays, & de tenir l'ennemi en respect : il fit lui-même cette fonction à la tête de ses cavaliers, suivi de deux cens fantassins, Espagnols, ou Zempoales. Il s'avança jusqu'à des villages qui étoient sur le chemin de Tlascala, où les soldats trouverent des provisions de bou-

che, & firent quelques prisonniers: ce fut par ces prisonniers que Cortez apprit que Xicotencal étoit campé à deux lieues de-là, assez près de la Ville, & qu'il assembloit des troupes avec autant de succès que de diligence.

XXI. Il renvoye les prisonniers, & en demandant de nouveau la paix, il fait les plus terribles menaces.

Sur cet avis le Général retourna en son quartier, où, après avoir fait bien des caresses aux prisonniers, il leur rendit la liberté, & en choisit deux ou trois, qu'il envoya vers Xicotencal avec une lettre, qui contenoit » que le Général des » Espagnols étoit affligé de la perte » que le peuple de Tlascala avoit » faite dans ces derniers combats, » mais que ce mal ne devoit s'impu- » ter qu'à ceux qui en avoient été la » cause, en recevant à main armée » des gens qui venoient leur propo- » ser la paix, qu'il la demandoit » encore, oubliant tous les outra- » ges qu'on lui avoit faits; que s'il » ne recevoit cette grace à l'heure » même, & s'il ne quittoit les ar- » mes, il l'obligeroit à détruire la » ville de Tlascala, pour en faire » un exemple qui feroit trembler

» tous les peuples voisins, en en-
» tendant prononcer le nom de cet-
» te malheureuse ville ».

XXII. Cruauté & réponse insolente de Xicotencal.

Les Indiens partirent avec cette lettre fort satisfaits, & promettant de revenir bientôt avec la réponse. Ils s'acquitterent de leur parole, & reparurent sans délai, mais pleins de sang & couverts de blessures, par la cruauté de Xicotencal, qui n'avoit pas voulu les faire mourir, afin qu'ils parussent en ce misérable état devant les yeux de Cortez, & que cette circonstance expliquât encore mieux sa résolution & sa réponse : » Que
» demain au lever du soleil, ils le
» verroient en plaine campagne :
» que son dessein étoit de les pren-
» dre tous en vie, & de les porter
» sur les autels de ses dieux, pour
» leur faire un sacrifice agréable de
» leur sang & de leurs cœurs, &
» qu'il en avertissoit le Général de
» bonne-heure afin qu'il eût le tems
» de s'y préparer ».

XXIII. Le Général Espagnol s'avance avec sa petite armée, & Xicotencal

Plus irrité qu'étonné de l'insolence de ce barbare, Cortez profita de son avis : il sortit à la pointe du jour avec toute son armée, ne lais-

ſant que peu de ſoldats à la défenſe du fort : s'étant avancé environ une demi-lieue, il prit un poſte avantageux pour recevoir l'ennemi, diſpoſa toutes choſes, détacha quelques Cavaliers pour battre la campagne, demeura à la tête des autres pour porter du ſecours où il ſeroit néceſſaire ; & attendit le ſuccès de cette journée avec une intrépidité qui en inſpiroit à toute ſon armée : l'habitude de vaincre, & la confiance au ſecours du Ciel, faiſoient naître dans tous les cœurs un ardent deſir d'en venir aux mains. Les Coureurs revinrent bientôt avertir que l'ennemi s'avançoit ; & un moment après on découvrit ſon avant-garde : la campagne, autant que la vue ſe pouvoit étendre, parut toute couverte d'Indiens armés. Leur armée, ainſi qu'ils l'avouerent depuis, paſſoit le nombre de cinquante mille hommes, & c'étoit-là le dernier effort de la République & de tous ſes Alliés. Au milieu de leurs troupes on voyoit pour la première fois un aigle d'or fort élevé, Enſeigne que les Tlaſcalteques ne portoient

vient à lui avec 50000 Indiens bien armés.

que dans les occasions de la dernière importance.

XXIV. Combat meurtrier : les bataillons Espagnols sont mis en désordre, & ceux des Indiens taillés en pieces.

Cette effroyable multitude s'avançoit avec sa fierté & ses cris ordinaires, lorsqu'étant à la portée du canon elle essuya une décharge qui modéra beaucoup leur ardeur. Après s'être arrêtés quelque tems, ils se rallierent & marcherent avec assez d'ordre, jusqu'à ce qu'ils pussent faire agir leurs frondeurs & leurs archers : les fléches & les pierres tomboient comme une grosse glêle ; & dans cette impétuosité ils se virent arrêtés de nouveau par la frayeur des coups d'arquebuses & par l'adresse des arbaletiers. Le combat dura long-tems de cette manière, infiniment plus sanglant pour les Indiens, que pour leurs ennemis que tout favorisoit, la science de l'art militaire, la différence des armes, le bon ordre, l'union dont ils combattoient, & sur-tout l'habileté d'un Général, dont les talens égaloient la réputation. Les Indiens s'apperçurent enfin que cette façon de combattre leur coûtoit bien du sang, & ruinoit insensiblement leur armée,

ils jetterent tout d'un coup sur les Espagnols un gros corps de troupes fort serrées, & poussées par celles qui venoient derrière : cette épaisse multitude tomba sur les Espagnols & sur leurs Alliés, avec tant d'impétuosité & de fureur, qu'elle rompit d'abord les rangs & mit les bataillons en désordre. On eut besoin dans ce moment de toute la valeur des soldats, de la diligence des Capitaines, de la furie des chevaux, & de toute la présence d'esprit de Cortez pour reformer les bataillons : on le fit enfin avec peine, & un furieux carnage des ennemis qui s'étoient mêlés dans nos rangs.

XXV. Défaite & fuite des Tlascalteques ; imprudence de l'impétueux Xicotencal, qui gâte ses affaires.

On vit bientôt après une grande confusion parmi les Indiens, qui faisoient divers mouvemens opposés les uns aux autres, en se partageant & présentant leurs armes : cela aboutit à une retraite qui se tourna en fuite pour ceux qui combattoient à l'avant-garde, on les chargea, & on les poursuivit quelque tems sans néanmoins s'engager trop avant. La cause de cette révolution étoit que Xicotencal, avec sa fierté naturelle,

avoit fait des reprimandes très-aigres à un Cacique qui servoit sous son commandement avec dix mille hommes de guerre, parce que ce Cacique étoit demeuré un peu en arrière, tandis que la multitude des autres Indiens chargeoit les Espagnols ; ce Général barbare avoit traité le Cacique de lâche & de poltron : le Cacique offensé fut près d'en venir aux mains avec Xicotencal, qu'il avoit défié au combat singulier : tous ses soldats prirent aussi part au ressentiment de leur Cacique ; les autres Caciques ses amis se souleverent en même-tems, & se retirerent avec leurs troupes. Xicotencal connoissant alors sa foiblesse, ne songea qu'à sauver ce qui lui restoit de gens de guerre, abandonnant aux Espagnols la victoire & le champ de bataille.

XXVI. Découragement & murmures de quelques soldats Espagnols : on les assemble.

Cortez venoit de gagner deux victoires en très-peu de tems, & avec un tel avantage, qu'au lieu que le nombre des morts & des blessés étoit très-grand du côté des Indiens, les Espagnols n'eurent qu'un homme tué sur le champ, & environ vingt blessés

blessés légèrement. Ces deux actions cependant produisirent presque le même effet ou le même découragement dans la ville de Tlascala & dans le quartier des Espagnols. Ceux-ci rougissoient de s'être vus rompus & mis en désordre, & cette nouveauté fit une telle impression sur l'esprit des soldats, que malgré leur victoire ils retournerent au quartier, tristes & abattus comme des troupes vaincues. Leurs murmures recommencerent, & ils ne parloient plus que de retourner à Vera-Cruz. Cortez entendit ces murmures, & il crut devoir les dissimuler, sans chercher à ramener les esprits chagrins, jusqu'à ce que revenus de leur frayeur, ils fussent en état de sentir l'absurdité de leurs propositions. Mais appréhendant que l'inquiétude des plus mutins ne devînt un mal contagieux, il commanda que tous les Espagnols s'assemblassent à la place d'armes, sous prétexte de délibérer sur l'état présent de leurs affaires : il avoit averti les Capitaines de placer adroitement les mutins le plus près de sa per-

ſonne, afin que cette eſpéce de faveur leur donnât plus d'attention pour ce qu'il diroit.

XXVII. Cortez les ramene tous au bon ſens, par un ſeul diſcours.

» Il n'eſt pas beſoin, dit alors » Cortez, de s'étendre beaucoup » ſur ce que nous avons à faire » maintenant, après avoir gagné » deux batailles, où votre valeur » n'a pas moins paru que la foibleſſe » de nos ennemis. Il eſt vrai que » les travaux de la guerre ne ſont » pas toujours terminés par la vic- » toire. La manière d'en profiter a » auſſi ſes difficultés, & on doit au » moins ſe précautionner contre les » perils qui accompagnent ſouvent » les bons ſuccès, comme une eſ- » péce de tribut impoſé à la félicité » des hommes. J'avoue néanmoins, » mes amis, que ce n'eſt pas-là le » motif de mon inquiétude, un be- » ſoin plus preſſant me rend votre » conſeil néceſſaire. On m'a dit que » l'envie de retourner en arrière re- « vient dans l'eſprit de quelques- » uns de nos ſoldats, qu'ils s'ani- » ment les uns & les autres à faire » cette propoſition. Je veux croire » qu'elle eſt fondée ſur quelque ap-

» parence de raiſon ; mais il n'eſt
» pas honnête qu'une affaire de cette
» importance ſe traite ſourdement
» en manière de cabale. Il faut que
» chacun diſe librement ce qu'il pen-
» ſe ſur ce ſujet, afin que ſon zèle
» pour le bien public ſoit autoriſé,
» lorſqu'il n'empruntera point la
» figure & les apparences d'un cri-
» me. Mais afin que chacun raiſonne
» plus nettement ſur ce qui convient
» à tout le monde, il faut avant tou-
» tes choſes conſidérer l'état où
» nous ſommes, & prendre pour
» une bonne fois une réſolution qui
» ne ſouffre plus de contradictions.
» Cette expédition a été approuvée,
» pour ne pas dire applaudie par vous-
» mêmes, d'un conſentement univer-
» ſel. Nous avons entrepris d'aller
» juſqu'à la Cour de Montezuma :
» nous nous ſommes en quelque
» manière ſacrifiés à ce deſſein en
» faveur de notre Religion & de
» notre Roi, après quoi il y va de
» notre honneur & de nos eſpé-
» rances. Les Indiens de Tlaſcala
» qui ont voulu s'y oppoſer avec
» tout le pouvoir de leur Républi-

» que & de leurs Alliés ont été
» vaincus & diffipés, & felon tou-
» tes les regles de la prudence hu-
» maine, il n'eft pas poffible qu'ils
» demeurent long-tems fans nous
» demander la paix, ou fans nous
» accorder le paffage libre fur leurs
» terres. Si nous obtenons cet avan-
» tage, à quel point doit-il élever
» notre réputation ? & quelle place
» ne pourrons-nous pas prétendre
» dans l'eftime de ces barbares, qui
» nous en donnent déja une entre
» leurs dieux ? Montezuma qui nous
» attend avec tant de crainte, com-
» me il eft aifé de le reconnoître
» par l'artifice de ces ambaffades
» qu'il nous a envoyé plufieurs
» fois, nous regardera avec bien
» plus de refpect, après la défaite
» des Tlafcalteques qui font les bra-
» ves de fon Empire, dont ils ont
« fecoué le joug par la force de leurs
» armes. Il y a beaucoup d'appa-
» rence qu'il nous offrira des partis
» avantageux, dans la crainte que
» nous ne nous joignions à ces peu-
» ples révoltés contre lui; & il fe
» peut faire aifément que les tra-

» verſes que nous avons endurées » de leur part ſeront l'inſtrument » dont Dieu veut ſe ſervir pour » avancer notre entrepriſe, en é- » prouvant notre conſtance ; puiſ- » qu'il n'eſt point obligé à faire des » miracles en notre faveur, ſans » que nous y contribuions de notre » cœur & de nos mains. Que ſi » nous tournons maintenant le dos, » outre que nous ſerons les pre- » miers à qui les victoires auront » fait perdre le courage, nous per- » drons tout-à-la-fois nos travaux & » le fruit qui les devoit ſuivre. » Après cela que pouvons-nous eſ- » pérer, ou que ne devons-nous pas » craindre ? Ces mêmes peuples que » nous avons vaincus, & qui ſont » encore tremblans & fugitifs, s'a- » nimeront par notre relâchement; » & étant les maîtres des défilés » d'un pays difficile, ils nous ſui- » vront & nous déferont pendant » notre marche. Les Indiens amis » qui ſervent auprès de nous avec » beaucoup de courage & de ſatis- » faction, ſe ſépareront de nos trou- » pes & tâcheront de s'échapper,

» afin d'aller en leur pays publier
» notre honte ; & les Zempoales &
» les Totonaques, qui sont nos Al-
» liés & l'unique ressource de notre
» retraite, vont conspirer contre
» nous, après qu'ils auront perdu
» cette haute opinion qu'ils avoient
» de nos forces. Je reviens donc à
» dire qu'il faut considérer tout avec
» beaucoup d'attention, en mesu-
» rant les espérances que nous aban-
» donnons, avec les perils auxquels
» nous nous exposons. Proposez &
» délibérez ce qui sera le plus ex-
» pédient : je laisse toute sorte de
» liberté à vos sentimens : & j'ai
» touché ces inconvéniens plutôt
» pour disculper le mien que pour
» le défendre ».

XXVIII. Acclamation générale : sage résolution.

A peine le Général eut-il fini son discours, qu'un soldat connu parmi les plus remuans, élevant la voix dit à ses camarades : » Mes amis, » notre Général demande ce qu'il » faut faire ; mais il nous l'enseigne » en nous le demandant : il est main- » tenant impossible de nous retirer » sans nous perdre ». Tous les au- tres témoignerent qu'ils étoient con-

vaincus de cette vérité, & confefferent leur faute. Le refte de l'armée applaudit, & il fut réfolu par la voie d'acclamation que l'on pourfuivroit l'entreprife.

XXIX. Embarras du Senat de Tlafcala, qui a recours aux Magiciens.

Ni la Ville, ni le Senat de Tlafcala, n'eurent la même facilité à revenir de leur frayeur, ni à calmer le trouble, ni à réunir les fuffrages. Tandis que les amis de Xicotencal ne propofoient que les partis les plus extrêmes contre les Efpagnols, les plus graves difoient avec Magifcatzin, que fi ces Etrangers n'étoient point des dieux, ils étoient au moins au-deffus de l'efpéce humaine, & qu'il falloit les appaifer par une prompte obéiffance. Il y en eut qui foutinrent que les exploits furprenans de ces étrangers ne pouvoient être que l'effet de quelque enchantement : & on conclut qu'il falloit avoir recours à la même fcience, afin de les vaincre en défarmant un charme par un autre. Le grave Senat, auffi ridiculement crédule que le peuple, fit auffitôt appeller les Magiciens, les Sorciers les plus refpectés dans ce pays, & leur

communiqua ſa délibération. Ces organes du démon ne manquerent pas de l'approuver, & de l'appuyer par des réflexions myſtèrieuſes, déclarant qu'ils étoient déja informés de l'embarras qu'on venoit de leur expliquer, & qu'ils avoient prévu & étudié cette matière.

XXX. Ridicule imagination de ces fourbes écoutée & applaudie par les Sénateurs.

Ils ne craignirent pas d'avancer que par le moyen de leurs figures magiques, & l'art de la devination, ils avoient déja pénétré tout le ſecret de ce myſtère, qui conſiſtoit en ce que les Eſpagnols étoient fils du ſoleil, produits par l'activité de ſes influences ſur la terre des regions orientales; qu'ainſi leur plus grand enchantement étoit la préſence de leur pere, dont la puiſſante ardeur leur communiquoit tant de force qu'elle les faiſoit approcher de la nature des immortels: mais que cette influence ceſſant après le coucher du ſoleil, les Eſpagnols devenoient alors foibles & flétris comme les herbes des prairies: d'où ils concluoient qu'il falloit les attaquer durant la nuit, parce qu'on les auroit exterminés avant

que le ſoleil leur pere en ſçût rien.

Les graves Senateurs, fort ſatisfaits de cette importante découverte, donnerent de grands éloges au profond ſçavoir des Magiciens; & ordonnerent à leur Général d'agir en conſéquence: tout ſe prépara pour l'exécution. Quoique Cortez ignorât ce qui ſe paſſoit dans la Ville de Tlaſcala & dans le camp de Xicotencal, il ſe tenoit prêt à tout événement. Pour empêcher que l'oiſiveté d'un campement ne fît relâcher quelque choſe de la vigilance des Officiers & de la diſcipline militaire, il faiſoit de continuelles ſorties, tantôt pour repouſſer quelques troupes ennemies qui paroiſſoient auprès du camp, & qui ne ſe retiroient jamais qu'avec pertes, tantôt pour faire contribuer les villages voiſins, à qui il faiſoit un traitement aſſez favorable pour gagner aux Eſpagnols les cœurs de ces peuples & une grande abondance de vivres. Cependant il poſoit pluſieurs ſentinelles au loin, & faiſoit faire la garde à toute rigueur: les chevaux étoient ſellés toutes les nuits,

XXXI. Plus ſages meſures de Cortez, qui profite de tout.

avec la bride à l'arçon, & le soldat qui quittoit ses armes, étoit condamné à dormir armé ou à ne point dormir.

XXXII. Le quartier des Espagnols est attaqué de nuit par les Indiens, qui se retirent avec perte & confusion.

Ces regles d'exactitude, dont un habile Général ne se dispense jamais lorsque l'ennemi est proche, furent alors fort nécessaires à Cortez; car la nuit destinée à l'assaut étant arrivée, les sentinelles découvrirent un gros d'ennemis qui marchoit vers le camp, au petit pas, & dans un grand silence: on le garda de même dans le camp; & cependant on garnit promptement le rempart, & toutes les troupes placées dans leurs postes laisserent approcher Xicotencal, qui se faisoit suivre par dix mille Indiens choisis, & bien armés. D'abord il donna trois attaques en différens endroits du quartier, & cet ordre fut exécuté avec beaucoup de diligence & de hardiesse par les Indiens; mais on les reçut si vigoureusement, que plusieurs y perdirent la vie, & les autres resterent d'autant plus épouvantés, qu'ils avoient compté attaquer des murailles sans défense. La surprise de

Xicotencal cedant à la colere, il ordonna encore qu'on revînt de tous côtés à l'affaut : les Indiens s'y porterent une feconde fois avec une valeur ou une férocité fi extraordinaire, qu'ils s'aidoient des épaules de leurs compagnons pour monter fur le rempart : ils y recevoient fans s'étonner les bleffures, qu'ils rendoient plus profondes en fe pouffant dans les armes des Efpagnols ; la mort de ceux qui tomboient ne ralentiffoit pas la fureur des autres. Le combat duroit déja depuis longtems avec un grand carnage, lorfque Xicotencal défefpérant du fuccès, & déja trop affoibli, fit fonner la retraite ; il n'étoit pas cependant à la fin de fes pertes.

XXXIII. On pourfuit les fuyards, & on en fait un nouveau carnage.

Cortez avoit l'œil à tout, & connoiffant la foibleffe des Indiens & leur défordre dans la fuite, il fortit avec une partie de fes gens : les cavaliers avoient garni de fonnettes le poitrail de leurs chevaux, afin que la nouveauté de ce bruit donnât encore plus de terreur aux vaincus : il les jetta en effet dans une telle frayeur, qu'ils ne fonge-

rent qu'à fuir de tous côtés sans faire la moindre résistance. Au retour du soleil la campagne se trouva couverte d'Indiens morts ou blessés. Du côté des Espagnols il n'y eut que deux ou trois soldats blessés, & un Zempoale tué ; ce qui paroissoit un miracle à tous ceux qui considéroient l'effroyable quantité de dards, de fleches & de pierres qui étoient tombées dans l'enceinte du camp. Les Chrétiens ne furent point insensibles à ce trait de la divine Providence, & ils célébrerent avec joie une troisième ou quatrième victoire, qui leur avoit si peu coûté. Mais ils ignoroient encore l'obligation qu'ils avoient aux Magiciens de Tlascala, dont la sottise ou la fourberie servit à élever toujours plus leur réputation, & à leur faire obtenir la paix, le meilleur fruit de la guerre.

XXXIV. Le Senat effrayé demande la paix, & ordonne à Xicotencal de poser les armes.

La nouvelle de cette derniere déroute jetta les Tlascalteques dans la plus grande frayeur : le peuple commença à crier partout qu'il falloit faire la paix : les nobles, non moins consternés que le vulgaire, pen-

ſoient de même, quoiqu'ils fiſſent moins de bruit, & la première indignation des Sénateurs tomba ſur les Magiciens; deux ou trois des plus anciens, ſans expier leur crime, perdirent la vie avec leur ſang ſur les autels de leurs dieux. Après cette exécution, le Sénat aſſemblé pour délibérer, donna alors aux lumières de Magiſcatzin l'avantage d'avoir connu le premier la vérite; on envoya à Xicotencal un ordre exprès de faire ceſſer toute hoſtilité, l'avertiſſant qu'on alloit nommer des Ambaſſadeurs pour propoſer la paix à Cortez, & l'arrêter aux meilleures conditions qu'on pourroit obtenir en faveur de la République.

XXXV. Révolte du Général Indien : il envoye des eſpions dans le camp des ennemis.

Mais tant de défaites n'avoient pas encore vaincu l'obſtination du fier Xicotencal; il refuſa d'obéir à ſes Maîtres, & répondit inſolemment que lui & ſes ſoldats étoient le véritable Sénat, & qu'ils auroient ſoin de ſoutenir la gloire de la nation, puiſqu'elle étoit abandonnée par les peres de la patrie. Il ſe préparoit donc à donner un ſecond aſſaut durant la nuit ſuivante au camp

des Eſpagnols. Pour marcher à cette action, non-ſeulement avec plus de troupes, mais auſſi avec plus de connoiſſance; comme il ſçavoit que l'ardeur du gain attiroit au camp des étrangers les payſans des villages voiſins pour y apporter des vivres; il fit choiſir quarante ſoldats Indiens des plus habiles, & il les envoya au camp, chargés de fruits, de poules & de maïs, afin qu'ils puſſent entrer dans la place, & remarquer par quel endroit on pourroit l'attaquer avec plus de facilité.

XXXVI. Les eſpions ſont reconnus & arrêtés.

Les eſpions traveſtis entrerent en effet dans le camp, & trafiquerent familierement avec les ſoldats Eſpagnols une bonne partie de la matinée, juſqu'à ce qu'un Zempoale reconnut qu'ils obſervoient trop curieuſement la hauteur des murailles: il en donna avis au Général, qui fit arrêter auſſi-tôt & examiner ſéparément ces Indiens: ils avouerent la vérité ſans beaucoup de réſiſtance; quelques-uns preſſés par la rigueur des tourmens, & les autres par la ſeule crainte. Ils convenoient tous que cette même nuit le camp devoit

être attaqué, que Xicotencal s'y trouveroit avec vingt mille hommes, & qu'il avoit donné rendez-vous aux espions à une lieue du quartier, afin de disposer ses attaques sur leur rapport.

XXXVII. Traitement qu'on leur fait: le Senat dégrade son Général, & toute l'armée se dissipe.

Ce fut aussi sur leurs dépositions, que Cortez quoiqu'indisposé fit ses arrangemens, & qu'il mit en délibération de quelle manière il puniroit des espions qui méritoient la mort selon les loix de la guerre. Jugeant néanmoins qu'il étoit alors plus utile de se rendre redoutable que de se satisfaire, il ordonna qu'on coupât les mains à quatorze ou quinze de ces espions qui avoient été les plus obstinés à celer la vérité, les autres n'eurent que les pouces coupés, & ce fut dans cet état qu'il les renvoya à Xicotencal, avec ordre de lui dire de sa part qu'on s'ennuyoit de l'attendre; & que le Général des Etrangers leur avoit laissé la vie, afin que les observations qu'ils avoient faites sur les fortifications ne fussent point perdues pour lui. L'étonnement de Xicotencal & son chagrin furent

d'autant plus grands, qu'il alla s'imaginer que les Etrangers n'auroient pû connoître ſes eſpions ſans avoir quelque choſe de divin. Sur ces réflexions, il penchoit, pour la première fois, du côté de la retraite, lorſqu'elle devint une néceſſité pour lui : car divers Miniſtres envoyés par le Senat arriverent en même-tems, & lui ordonnerent de quitter le bâton de Général, parce que pour punir ſa déſobéiſſance & ſon inſolente réponſe, le Senat l'avoit dépouillé du commandement des troupes de la République. Il fût défendu en même-tems aux Capitaines de lui obéir, ſous peine d'être déclarés traîtres à la patrie. Dans ce moment tous les Caciques prirent le chemin de leurs Provinces ; les Tlaſcalteques, celui de leur Ville, & Xicotencal humilié ſe trouva trop heureux qu'on lui ôtât les armes des mains.

XXXVIII. Les Tlaſcalteques humiliés demandent la paix.

Les Eſpagnols n'étant pas encore informés de tous ces mouvemens, paſſerent cette nuit ſous les armes ; le jour ſuivant les Indiens qui apportoient des vivres, les aſſure-

rent que l'armée des Tlaſcalteques étoit rompue, & qu'ils demandoient la paix. On ne ſe fioit pas encore à ces bruits, juſqu'à ce qu'on vit enfin arriver une grande troupe d'Indiens, conduite par quatre perſonnages vénérables, fort parés à leur manière : ils étoient ſuivis de leurs Senateurs, après leſquels vingt ou trente Tamenes marchoient chargés de toutes ſortes de vivres. Ils n'avançoient qu'en faiſant toujours bien des ſignes de reſpect & des révérences, & lorſqu'ils furent contre la muraille, ils rendirent leurs hommges en encenſant le fort. On leur demanda de quelle part ils venoient, & pour quelles affaires ? Ils dirent qu'ils étoient envoyés par le Senat & par la République de Tlaſcala, pour traiter de la paix.

XXXIX. Diſcours de leurs Ambaſſadeurs, peu ſincère.

Introduits devant Cortez, qui les reçut avec un air de ſévérité capable d'imprimer du reſpect & de la crainte, les Indiens réitererent leurs encenſemens, & expoſerent le ſujet de leur ambaſſade, en diſant : » Que » les Otomies & les Chontales, » peuples barbares qui leur étoient

» alliés, s'étoient assemblés & a-
» voient fait la guerre contre la vo-
» lonté du Senat, dont l'autorité
» n'avoit pas été assez puissante pour
» réprimer les premiers mouvemens
» & la férocité de ces brutaux :
» qu'on leur avoit enfin fait mettre
» bas les armes, & que la Répu-
» blique souhaitoit ardemment la
» paix : qu'ils ne la demandoient
» pas seulement au nom du Senat,
» mais encore en celui de la No-
» blesse & du peuple : que le Géné-
» ral pouvoit dès ce moment entrer
» dans leur Ville avec tous ses sol-
» dats, qui y demeureroient autant
» qu'il leur plairoit, avec cette as-
» surance qu'ils y seroient traités
» & révérés comme les enfans du
» soleil & les freres de leurs dieux ».

XL. La réponse de Cortez est févere & mesurée.

Si tout ce discours déguisoit mal leur tort au sujet de la guerre passée, il ne laissoit pas de témoigner la sincérité de leur disposition présente à la paix : & néanmoins le Général conservant toujours un air grave & févere, & dissimulant la satisfaction qu'il ressentoit de leur soumission, répondit : » que la paix

» qu'ils propoſoient étoit conforme
» à ſon inclination ; mais qu'ils la
» recherchoient après une guerre
» trop injuſte & trop inſolente,
» pour l'obtenir ſi aiſément & pour
» ne la pas acheter. Qu'on verroit
» comment ils perſévéreroient à la
» deſirer, & comment ils agiroient
» pour la mériter : qu'il tâcheroit
» cependant de retenir la juſte co-
» lere de ſes Capitaines, en diſſimu-
» lant les raiſons qu'ils avoient de
» prendre les armes, & retardant
» le châtiment ſans baiſſer le bras,
» afin qu'une prompte ſatisfaction
» de leur faute les pût faire profiter
» du tems qu'il y a entre la menace
» & le coup ».

XLI. Motifs de ce Général : politique de Montezuma.

Cortez avoit pluſieurs raiſons de renvoyer ces Ambaſſadeurs en doute du ſuccès de leur négociation : il vouloit prendre le tems de ſe remettre & d'examiner la ſincérité de la propoſition. Il craignoit d'ailleurs que les Senateurs de Tlaſcala ne ſe rendiſſent plus fiers & plus difficiles, s'ils le trouvoient trop facile à accepter d'abord un accommodement. La ſuite fit voir la ſageſſe de

cette politique. Le bruit des victoires des Eſpagnols & des exploits de Cortez ſe répandoit dans toutes les parties de l'Amérique : on ne parloit d'autre choſe dans toutes les Cours : celle de Montezuma ſurtout y étoit fort attentive. Si ce Prince trouvoit un plaiſir ſecret de voir aux mains une nation qu'il haïſſoit, avec des Etrangers qu'il n'aimoit point, il n'étoit pas ſans inquiétude ſur les ſuites ; & la réunion des deux peuples après leur guerre, étoit un objet qui le faiſoit trembler.

XLII. Démarches mal concertées de ce Prince.

Toute ſon application alloit donc à rompre ou à prévenir l'union entre les Eſpagnols & les Tlaſcalteques, & pour cet effet il réſolut d'envoyer de nouveaux Ambaſſadeurs avec de nouveaux préſens à Cortez : le prétexte étoit de le féliciter du ſuccès de ſes armes, & de le prier de l'aider à châtier l'inſolence des Tlaſcalteques révoltés : mais le motif le plus eſſentiel de l'ambaſſade étoit de faire de nouvelles inſtances pour détourner les Eſpagnols du deſſein de venir à ſa

Cour. Ces tentatives souvent réiterées avoient toujours été inutiles, & Dieu permit que cet Empereur en les renouvellant encore sans espérance de succès, s'aveuglât sur des moyens plus efficaces qu'il avoit en main, parce que la justice divine vouloit punir ses crimes, & sa miséricorde préparer les voies à la prédication de l'Evangile pour le salut de plusieurs peuples.

XLIII. Nouveaux présens, & nouveaux ambassadeurs de sa part.

Cinq Mexicains des plus considérables entre les nobles étoient les Chefs de l'ambassade, ils avoient passé avec quelques précautions sur les terres de Tlascala, & arriverent au camp des Espagnols un peu après que les Ministres de la République en étoient partis. Cortez les reçut avec beaucoup de civilité, il leur donna une audience favorable, & témoigna autant de respect que de reconnoissance pour les bontés de l'Empereur, dont le présent étoit fort considérable : néanmoins il differa sa réponse, parce qu'il étoit bien aise que les Ambassadeurs vissent avec quelle soumission les Tlascalteques lui demandoient la paix.

Cela s'accordoit avec les vues de ces Ambaſſadeurs, qui avoient ordre de s'arrêter quelque tems auprès du Général pour obſerver tout : mais ils ne ſçurent pas s'obſerver eux-mêmes ; par leurs queſtions indiſcrètes, ils découvrirent bientôt & le ſecret de leurs inſtructions, & les frayeurs de Montezuma ; & de quelle importance étoit la paix avec les Tlaſcalteques.

XLIV. Grande députation du Senat : diſcours de Xicotencal, en préſence des Mexicains.

Cependant en exécution d'un ordre du Senat, tous les bourgs & villages circonvoiſins portoient au camp des Eſpagnols toutes ſortes de vivres ; ſans que les payſans oſaſſent recevoir la moindre récompenſe ; & deux jours après on découvrit ſur le chemin de Tlaſcala un grand cortège qui s'approchoit avec toutes les marques de paix : le Général ordonna qu'on leur laiſſât l'entrée libre, & pour les recevoir il ſe fit accompagner par les Ambaſſadeurs de Mexique, en leur faiſant entendre qu'il confioit à leur diſcrétion une choſe qu'il appréhendoit qu'ils ignoraſſent. Le Chef des Tlaſcalteques étoit Xicotencal même,

accompagné de cinquante nobles de ſa faction ou de ſes parens, tous extrêmement parés à leur manière. Après les révérences ordinaires, Xicotencal commença ſon diſcours, en avouant qu'il étoit le ſeul coupable de toutes les hoſtilités qui s'étoient commiſes, parce qu'il s'étoit imaginé que les Eſpagnols étoient du parti de Montezuma, dont le nom même lui donnoit de l'horreur ; mais qu'à préſent il ſe faiſoit un grand plaiſir de venir ſe rendre entre les mains de ſon vainqueur, comme ayant été le premier témoin de ſes merveilleux exploits ; qu'il ſouhaitoit avec paſſion mériter, par cette ſoumiſſion & par cette reconnoiſſance, le pardon de ſa République, au nom & par l'autorité de laquelle il ſe préſentoit, non pour propoſer, mais pour demander humblement la paix, & pour la recevoir en la maniere qu'il plairoit aux Eſpagnols de l'accorder ; qu'il la demandoit une, deux & trois fois au nom du Sénat, de la nobleſſe & du peuple de Tlaſcala, ſuppliant inſtamment le Général, qu'il lui plût

honorer leur Ville de ſa préſence : qu'il y trouveroit des logemens préparés pour ſon armée, & toute la vénération, tout le ſervice qu'il pouvoit ſe promettre d'un peuple, qui étant naturellement fier & vaillant, ne croyoit pas ſe faire tort de le prier & de lui obéir. Qu'il demandoit ſeulement, non comme une condition de la paix, mais comme une grace que le Général leur accorderoit par pitié, qu'on traitât humainement les habitans, & que la licence des ſoldats épargnât leurs dieux & leurs femmes.

XLV. Cortez differe de ſe rendre à Tlaſcala.

Le diſcours & la franchiſe de Xicotencal plûrent beaucoup à Cortez : il le lui témoigna d'une manière obligeante; mais reprenant auſſitôt un air plus ſévère, il lui remontra avec un peu de véhémence le peu de raiſon que la République avoit eu de retenir ſes députés, de lui faire enſuite une guerre ſi injuſte, & lui en particulier de ſoutenir cette injuſtice avec tant d'obſtination. Il conclut en diſant qu'il accordoit la paix qu'on demandoit, que ſon armée ne feroit aucune violence,

violence, ni aucune extorſion ſur ſon paſſage, & que lorſque l'occaſion ſe préſenteroit d'aller à Tlaſcala il leur en donneroit avis.

XLVI. Humbles inſtances de Xicotencal.

Ce retardement affligea Xicotencal, qui le regardoit comme une marque de défiance, & jettant les yeux ſur les Capitaines Eſpagnols, il leur dit : » Vous avez raiſon, ô » grands Teules, de punir notre » franchiſe par votre défiance : ce« pendant s'il ne ſuffit pas pour être » cru, que toute la République de » Tlaſcala vous parle par ma bou» che, moi qui ſuis le Général de » ſes troupes, & tous ceux qui me » ſuivent, les plus nobles & les pre» miers capitaines de la nation, » nous reſterons ici en ôtages pour » votre ſûreté : nous demeurerons » priſonniers, même enfermés ſous » votre pouvoir autant de tems » que vous ſerez dans notre Ville ».

XLVII. Ce que Cortez répond de fier & d'obligeant.

Cortez, quoique bien flatté de ce diſcours, répondit : » Que cette » aſſurance n'étoit pas néceſſaire » pour lui perſuader que les Tlaſcal» teques ſouhaitoient un accord » dont ils avoient tant de beſoin,

» & que les Eſpagnols n'avoient » que faire d'ôtages pour entrer dans » la Ville de Tlaſcala, & pour s'y » maintenir en ſûreté, comme ils » l'avoient fait au milieu de ſes » troupes en armes : cependant » qu'on pouvoit s'aſſurer conſtam- » ment de la paix ſur ſa parole, & » qu'il iroit à la Ville le plutôt qu'il » lui ſeroit poſſible ». En finiſſant ainſi l'audience, Cortez conduiſit les Ambaſſadeurs juſqu'à la porte de ſon logis, où il embraſſa Xicotencal, & lui tendant la main, il lui dit : » qu'il ne tarderoit de lui payer » ſa viſite, qu'autant de tems qu'il en » falloit pour dépêcher les Ambaſ- » ſadeurs de Montezuma ».

XLVIII. Indiſcrétion des Ambaſſadeurs de Montezuma.

Les Mexicains ſe trouvant ſeuls avec le Général, continuerent à ſe déclarer avec beaucoup d'indiſcrétion : ils débuterent par des railleries ſur le traité de paix, & ſur ceux qui le propoſoient : ils blâmoient la facilité des Eſpagnols à ſe laiſſer perſuader ; & s'adreſſant à Cortez, ils lui dirent par manière d'inſtruction : » qu'ils admiroient » qu'un homme ſi habile ne connût

» pas encore les Tlaſcalteſques, » gens barbares, qui ſe maintenoient » bien moins par leurs forces que » par leurs ruſes ; qu'il prît donc » bien garde à ce qu'il feroit, parce » qu'ils ne ſongoient qu'à profiter » de ſa confiance pour le perdre lui » & tous ſes ſoldats ».

XLIX. A quoi ſe réduit leur derniere demande.

Sur la réponſe de Cortez, qui ne vouloit ni refuſer la paix à des gens qui la demandoient, ni manquer à ſa parole, & au devoir qui étoit le but de ſes armes ; les Mexicains le prierent de vouloir au moins différer de ſix jours ſon entrée dans Tlaſcala, afin que deux d'entr'eux euſſent le tems d'aller inſtruire l'Empereur de ce qui ſe paſſoit, pendant que les autres attendroient ſes ordres. Cortez l'accorda, dans l'eſpérance que ſes égards pour Montezuma leveroient peut-être les difficultés qu'il faiſoit de ſe laiſſer voir. Mettant ainſi à profit les différentes diſpoſitions des Tlaſcalteques & des Mexicains, l'habile Général enchériſſoit la paix qu'il faiſoit deſirer aux uns & craindre aux autres.

L. Nouvelle Ambaſſade de Montezuma, qui ſe rend tributaire du Roi Catholique.

On ne tarda point à connoître l'utilité de cette politique par la nouvelle ambaſſade & les nouveaux préſens de Montezuma, ſur-tout par le diſcours que fit l'un des Ambaſſadeurs, en déclarant : » Que l'Empereur, Souverain du Mexique, » déſiroit avec paſſion être ami & » allié du grand Prince à qui les » Eſpagnols obéiſſoient, & dont la » majeſté paroiſſoit avec tant d'é» clat en la valeur de ſes Sujets. » Que cette paſſion portoit leur » Empereur à payer tous les ans un » tribut à ce Prince, & à partager » avec lui les richeſſes immenſes » dont ſon pays abondoit, parce » qu'il le réveroit comme le fils du » ſoleil, ou au moins comme le Sei» gneur de ces heureuſes regions » d'où on voit naître la lumière; » mais que ce traité devoit être » précédé par deux conditions. La » première, que Cortez & ſes ſol» dats s'abſtinſſent de faire aucune » alliance avec les peuples de Tlaſ» cala, puiſqu'il n'étoit pas raiſon» nable qu'étant ſi obligés à la » libéralité de l'Empereur, ils con-

» servassent quelque liaison avec ses » ennemis. La seconde, qu'ils achevassent de se persuader que le des- » sein qu'ils avoient d'aller à Mexi- » que n'étoit ni possible ni raisonna- » ble ; puisque selon les loix de » l'Empire, les Souverains ne pou- » voient se laisser voir à des Etran- » gers, & que ses Sujets ne le souf- » friroient pas ».

LI. Cortez differe la réponse aux Ambassadeurs.

Comme le Général souhaitoit que ces Ambassadeurs fussent témoins de la paix qu'il feroit avec la République, il ne leur fit pas de réponse, leur disant seulement qu'il étoit à propos de les laisser reposer après les fatigues de leurs voyages, & qu'il les dépêcheroit en peu de tems. Cependant les Senateurs de Tlascala inquiets du retardement, résolurent d'aller en corps au camp des Espagnols, afin de les amener dans leur Ville, ou au moins de ne pas y retourner eux-mêmes sans avoir convaincu le Général de la sincérité de leur procédé, & déconcerter toutes les négociations de Montezuma.

LII.
Le Senat de Tlaſca'a ſe rend en corps au camp des Eſpagnols : diſcours d'un illuſtre Sénateur.

Ils partirent donc avec une nombreuſe & ſuperbe ſuite ; Magiſcatzin étoit à leur tête avec le pere de Xicotencal, vénérable vieillard que le grand âge avoit privé de l'uſage des yeux, mais dont l'eſprit encore vif & ſolide, faiſoit rechercher ſes avis par tous les Sénateurs. Cortez les ayant reçus avec toutes les politeſſes qu'ils méritoient, l'aveugle s'avançant le premier, pria ceux qui le conduiſoient de l'approcher du Général des Orientaux ; il l'embraſſa avec une extrême joie, & lui parla ainſi : » Généreux Capitaine, » que tu ſois, ou non, de la race des » immortels, tu as maintenant en » ton pouvoir le Sénat de Tlaſcala, » qui vient te rendre ce dernier té- » moignage de ſon obéiſſance. Nous » ne venons point excuſer la faute » de notre Nation, mais ſeulement » nous en charger, avec quelque » confiance d'appaiſer ta colere par » notre ſincérité. C'eſt nous qui » avions réſolu de te faire la guerre, » mais c'eſt nous auſſi qui avons » conclu de te demander la paix. » L'effet de la premiere réſolution

» n'a été que trop prompt, l'autre » tarde trop à paroître, mais les » plus mures délibérations ont cette » qualité : on n'efface qu'avec peine » ce qui s'imprime avec difficulté, & » je puis assurer que ce retardement » nous a donné une plus parfaite » connoissance de ta valeur, & qu'il » a exercé notre constance. Nous n'i- » gnorons pas que Montezuma s'ef- » force de te détourner de notre al- » liance ; écoute-le comme notre » ennemi, si tu ne le consideres pas » comme un tyran, tel qu'il doit » déja te le paroître, puisqu'il te re- » cherche à dessein de te persuader » une injustice. Nous ne demandons » pas que tu nous assistes contre lui, » nos seules forces nous suffisent » contre tout ce qui ne sera pas toi ; » mais nous verrons avec déplaisir » que tu prennes quelque assurance » sur ses promesses, parce que nous » connoissons bien ses artifices & ses » intrigues ; & maintenant, malgré » mon aveuglement, il s'offre à moi » de certaines lumieres qui me dé- » couvrent de loin le péril où tu » t'engages. Il se peut faire que Tlas-

» cala obtiendra dans le monde une
» illuſtre réputation, pour avoir en-
» trepris ta défenſe ; mais laiſſons
» au tems à te détromper, il ne
» faut point être Prophete pour ju-
» ger ce qui peut réſulter de la ty-
» rannie de Montezuma, & de notre
» fidélité. Tu nous a offert la paix,
» ſi Montezuma ne te retient, pour-
» quoi te refuſe-tu à nos prieres ?
» Pourquoi ne veux-tu pas honorer
» notre Ville de ta préſence ? Nous
» venons, réſolus de gagner une
» fois ta confiance, ou de mettre
» entre tes mains notre liberté ;
» choiſis de ces deux partis celui qui
» te ſera le plus agréable ; car pour
» nous, il n'y a point de milieu en-
» tre la néceſſité d'être tes amis, ou
» tes eſclaves. »

LIII. Réponſe favorable du Général Eſpagnol.

Il étoit difficile de tenir contre de telles ſoumiſſions : auſſi Cortez fit-il une réponſe favorable aux Sénateurs, les régala de quelques préſens, & leur donna ſa parole qu'il iroit loger dans leur Ville, dès qu'il auroit des Indiens propres à conduire l'artillerie, & à porter le bagage. Le Sénat ſe retira fort ſatis-

fait; & le jour ſuivant commençoit à peine à paroître, qu'on vit à la porte du camp cinq cens Tamenes, ſi adroits & ſi forts, qu'ils diſputoient entr'eux à qui porteroit les plus gros fardeaux.

LIV. De quelle maniere il eſt reçu à Tlaſcala.

Toutes choſes étant diſpoſées pour la marche, l'armée prit le chemin de Tlaſcala, avec l'ordre & les précautions dont on ne ſe diſpenſoit jamais. Les Sénateurs, eſcortés de tous les Nobles, vinrent au-devant des Eſpagnols bien loin hors de la Ville; & après leurs révérences accoutumées, ils marcherent auſſi-tôt à la tête de l'armée. Les cris, les battemens des mains, & toutes les acclamations, dont on avoit été comme étourdi durant toute la marche, redoublerent avec plus de bruit à l'entrée de la Ville, parce que le ſon des cors, des flûtes, des tymbales, & de tous les autres inſtrumens, ſe mêla à la voix de la populace. Les femmes jettoient toutes ſortes de fleurs ſur les Eſpagnols; les Sacrificateurs, revêtus de leurs robes de cérémonie, les attendoient avec leurs braſiers de

copal ; & la ſincérité de ce peuple paroiſſoit également ſur tous les viſages, quoiqu'en diverſes manieres. Les Ambaſſadeurs de Montezuma en furent les témoins involontaires, parce que Cortez les avoit amenés malgré leur réſiſtance, voulant les faire loger auprès de ſoi, afin qu'ils fuſſent aſſurés ſous ſa protection.

LV. L'alliance entre les 2 nations eſt ſignée au grand avantage de toutes les deux.

Ce fut le 23 Septembre 1519, que le Général ſigna cette glorieuſe paix, & cette alliance, qui fut d'une ſi grande conſéquence pour la ſuite des conquêtes : ſi tous les autres alliés le ſervirent utilement dans ſon entrepriſe, les Tlaſcalteques contribuerent plus particuliérement au ſuccès : auſſi cette Province a-t-elle toujours joui depuis de pluſieurs beaux privileges, qui ſont autant de monumens honorables de ſon ancienne & conſtante fidélité.

LVI. Court ſéjour de l'armée.

Le ſéjour de l'armée Eſpagnole dans la Vlle de Tlaſcala, & la ſage conduite de Cortez, ſervirent à reſſerrer toujours davantage les liens d'eſtime & de confiance, que des beſoins communs avoient déja formés entre les deux nations. Tout

y contribua jufqu'aux exercices de Religon, entre des peuples qui n'a-voient point encore la même.

LVII. Premier exercice du Chriſtianiſme dans la Ville de Tlaſcala.

La plus belle falle du quartier des Efpagnols fut d'abord deſtinée à fervir de Chapelle : on y éleva un autel de plufieurs degrés ; on le para avec le plus de bienféance qu'il fut poffible, & tous les jours on y offroit les faints Myftères en préfence des Indiens, qui y affiftoient avec autant d'admiration que de refpect : s'ils n'étoient pas dévots, au moins prenoient-ils un foin extrême de ne point troubler la dévotion des autres, & ils fe rendoient fort attentifs à tout : les plus fages faifoient auffi de plus profondes réflexions à ce qui frappoit leurs fens. Un jour Magifcatzin parla ainfi à Cortez :

LVIII. Réflexions du Sénateur Magifcatzin.

» Je ne fçai fi vous êtes immor- » tels, mais vos actions & celles de » vos foldats paroiffent furnaturelles: » nous y reconnoiffons ce caractère » de bonté & de grandeur, que nous » attribuons à nos dieux. Mais nous » ne comprenons pas ces cérémo- » nies, dont il femble que vous » rendiez hommage à une autre Di-

» vinité ſupérieure : l'appareil eſt
» d'un ſacrifice ; cependant nous n'y
» voyons point les victimes, ni les
» offrandes, dont on appaiſe les
» dieux ; & d'ailleurs nous ſçavons
» qu'il ne peut y avoir de ſacrifice,
» à moins que quelqu'un ne meure
» pour le ſalut de tous les autres. »

LIX. Cortez parle avec zèle contre l'idolâtrie, & laiſſe au Pere Olmedo le ſoin d'expliquer le dogme Catholique.

La raiſon naturelle pouvoit aller juſques-là, & c'étoit à la foi à faire le reſte. Cortez ne perdit pas cette occaſion de dire bien de bonnes choſes contre les égaremens des idolâtres ; & quoiqu'il parlât avec beaucoup de chaleur contre l'idolâtrie, parce que ſon bon eſprit lui fourniſſoit des raiſons capables de combattre la multiplicité des dieux, & l'erreur abominable de leurs ſacrifices ; néanmoins quand il vint à parler des Myſtères de notre Religion, il jugea que ce ſujet devoit être traité avec plus de ſcience & de lumiere ; & comme il ſçavoit parler, & ſe taire à propos, il en laiſſa l'explication au Pere Olmedo. Celui-ci eſſaya d'amener par degrés ces infidèles à la connoiſſance de la vérité, en leur développant, avec

autant de prudence que de doctrine, les principaux articles de notre créance, comme l'unité de Dieu, la corruption du genre humain par le péché, la nécessité d'un Réparateur, la nature, les qualités, les actions, les souffrances de ce divin Médiateur, & la dignité de son sacrifice pour le salut des hommes.

LX. Les idolâtres, plus étonnés qu'éclairés, ne se rendent pas encore; ces faux sages raisonnent en enfans sur le polytéisme.

C'étoient toujours les premieres instructions que les Missionnaires donnoient aux payens, lorsqu'ils pouvoient se faire entendre à eux, & en être écoutés. Mais cela demandoit du tems, du travail, & des prieres : aussi étoit-il rare qu'il se fît quelque solide conversion dans le bruit des armes & la rapidité des conquêtes. On ne fut donc pas surpris si Magiscatzin, & les Sénateurs qui l'accompagnoient, donnerent alors peu d'espérance d'abandonner leurs superstitions : ils disoient que le Dieu adoré par les Espagnols étoit très-grand, & peut-être au-dessus de leurs dieux ; mais que chacun étoit maître dans son pays ; que chez eux ils avoient besoin d'un dieu contre les foudres & les tempêtes ;

d'un autre contre les torrens & les déluges qui emportoient quelquefois leurs maisons ; d'un qui les assistât dans la guerre ; d'un quatrieme contre les maladies & les mortalités, ainsi que dans les autres nécessités, parce qu'il n'étoit pas possible qu'un seul Dieu fournît à toutes ces choses.

LXI. Cortez augmente toujours ses forces, par de nouvelles alliances.

Tel étoit l'aveuglement de ces prétendus sages, qui écouterent plus favorablement la proposition de se soumettre au Roi d'Espagne ; ils s'offrirent sans peine à devenir ses vassaux, après avoir demandé s'il ne les protégeroit pas contre Montezuma, dont la puissance leur étoit toujours d'autant plus formidable, que leur République étoit bornée de tous côtés des Provinces de l'Empire, hors celui du nord, où ses limites se trouvoient resserrées, plutôt que bornées par la grande Cordillere, dont les montagnes presqu'inaccessibles, donnoient communication aux Tlascalteques avec les Otomies, les Totonaques, & les autres nations barbares, dont ils cultivoient l'alliance

pour un intérêt commun : les uns servoient de rempart aux autres, & en étoient mutuellement secourus contre l'ennemi de tous. D'où il résultoit que Cortez, en gagnant l'amitié des Tlascalteques, s'assuroit celle de plusieurs peuples très-belliqueux.

LXII. Il fait cesser les sacrifices du sang humain dans les temples de Tlascala.

La fin de cette conversation fut la priere que firent les Sénateurs de la tenir secrete, sur-tout ce qui regardoit le changement de Religion, parce que si leurs dieux venoient à l'apprendre, ils appelleroient les tempêtes, & lâcheroient les déluges des eaux qui les détruiroient entiérement. Tout ce que le Général put en obtenir alors, fut qu'on feroit cesser les sacrifices du sang humain, parce qu'il les convainquoit qu'ils étoient contraires à la Loi de Nature : par-là il délivra un bon nombre de misérables captifs, destinés à servir de victimes aux jours de leurs grandes fêtes ; & on rompit différentes prisons, différentes cages, où on tenoit & engraissoit ces malheureux.

LXIII. Il auroit dé-

Cette complaisance des Chefs de

truit militairement les idoles, si le Pere Olmedo n'eût arrêté l'ardeur de son zèle.

Tlascala ne satisfaisoit pas encore le Général : déja il proposoit à ses soldats d'aller mettre en pieces toutes les idoles, dont les temples étoient remplis : le Pere Olmedo arrêta cette impétuosité de zèle, en remontrant avec une fermeté religieuse, qu'il n'étoit point sans scrupule de la violence qui avoit été faite aux Indiens de Zempoala, parce qu'elle ne s'accordoit pas avec les maximes de l'Evangile, & qu'agir de la sorte, c'étoit, à proprement parler, abbatre les autels, & laisser les idoles dans les cœurs. Il ajouta fort sensément, que la conversion des infidèles demandoit plus de tems, plus de douceur, plus d'instruction : qu'avant que d'introduire le culte du vrai Dieu, il falloit bannir celui du démon ; & que cette guerre devoit se faire d'une autre maniere & avec d'autres armes, à l'imitation des Apôtres. Cortez se rendit à ces raisons, & ne chercha plus qu'à gagner les cœurs des Indiens, & à leur rendre le Christianisme aimable par les effets.

LXIV Les Ambas-

Les Ambassadeurs de Montezuma

ayant été témoins de la soumission de ces peuples, qu'ils croyoient indomptables, le Général ne tarda plus à les renvoyer avec une réponse aussi courte qu'adroite : il leur dit qu'ils pouvoient rapporter à Montezuma ce qui s'étoit passé en leur présence ; les instances & les empressemens des Tlascalteques à demander la paix, qu'ils avoient méritée par leurs soumissions, ainsi que par l'affection & la bonne correspondance avec laquelle ils la maintenoient. Après ces paroles il donna aux Ambassadeurs une escorte, & ils partirent, aussi persuadés que peu satisfaits de la résolution qu'il leur avoit témoignée de vouloir paroître devant Montezuma.

sadeurs de Montezuma se retirent peu satisfaits.

Cependant les principaux bourgs de la Province, & les nations alliées, envoyoient tous les jours au Général leurs Députés pour lui rendre obéissance ; & il en faisoit faire des actes publics en bonne forme, autorisés par le nom du Roi Catholique, déja connu & reveré entre ces peuples, avec un caractère de

LXV. Autres peuples qui se déclarent vassaux du Roi d'Espagne.

ſincérité & de reſpect, qui ne pouvoit paroître ſuſpect.

LXVI. Volcan de Popocatepel: vaines ſuperſtitions des Indiens.

Un accident qui arriva en ce même tems, ſurprit également les Indiens & les Eſpagnols : le Volcan de *Popocatepel*, au ſommet d'une haute montagne à huit lieues de Tlaſcala, vomit tout d'un coup des tourbillons de cendres & de fumée, avec tant de rapidité & de force, que l'impétuoſité des vents ne les empêchoit point de s'élever fort haut : ils ſe ſéparoient enſuite & ſe répandoient en divers endroits, & formoient des nuées plus ou moins obſcures, ſelon la quantité & la qualité des cendres. Ces tourbillons de tems en tems étoient mêlés de globes de feu, qui ſembloient ſe diviſer en une infinité d'étincelles. La vue de cette fumée n'épouvantoit point les Indiens, déja accoutumés à voir ce phénomène : mais les globes de feu, beaucoup plus rares, les affligeoient beaucoup : ce qui n'étoit qu'un amas, ou de pierres enflammées que le Volcan lançoit en haut, ou de pieces de quelque matiere combuſtible, qui duroit

autant que le feu y trouvoit d'aliment ; ces gens ſuperſtitieux le regardoient avec frayeur, comme des préſages de quelque malheur, dont ils ſe croyoient menacés. Ils s'imaginoient que lorſque ces étincelles, au lieu de retomber dans le Volcan, ſe répandoient en l'air, elles étoient les ames des tyrans, dont les dieux en courroux ſe ſervoient comme d'inſtrumens dont ils vouloient punir les peuples.

LXVII. Témérité d'un Capitaine Eſpagnol.

Quelques Sénateurs entretenoient Cortez de ces rêveries ; & le Général faiſoit attention à cette idée qu'ils avoient de l'immortalité des ames, & du ſupplice des méchans, pour les conduire familiérement à la connoiſſance de la vérité, lorſque Diego d'Ordaz vint lui demander la permiſſion d'aller reconnoître de plus près ce Volcan, s'offrant de pouſſer juſqu'au haut de la montagne, & de découvrir ce ſecret de la Nature. Cette propoſition (où il entroit peut-être autant de vanité que de témérité) fit trembler tous les Sénateurs : ils n'oublierent rien pour détourner ce Capitaine de

courir ainsi à une mort certaine : ils avouoient que le bas de la montagne étoit un pays charmant & délicieux, & que les plus déterminés de leur Ville se hazardoient bien quelquefois à aller visiter quelques hermites de leurs dieux retirés sur cette montagne, environ à la moitié de sa hauteur ; mais qu'au de-là on n'avoit jamais vû des traces d'une créature raisonnable ; que la montagne même sembloit en défendre l'accès par des tremblemens & des mugissemens effroyables.

LXVIII. Ce que le Volcan a de plus effrayant ne peut arrêter l'intrépide d'Ordaz.

Tout cela étoit vrai, mais d'Ordaz n'en suivoit pas moins sa pointe. Il partit accompagné de deux soldats Epagnols, & de quelques nobles Indiens, qui s'offrirent de le conduire jusqu'aux hermites, se plaignant de ce qu'il les choisissoit pour être les témoins de sa mort. Ceux-ci s'arrêterent aux hermitages, & les trois Espagnols monterent hardiment à travers les rochers, s'aidant des mains autant que des pieds, jusqu'au haut de la montagne : ils étoient peu éloignés de l'ouverture du Volcan, lorsqu'ils sentirent que

la terre trembloit ſous leurs pieds, & ces violentes ſecouſſes étoient accompagnées de mugiſſemens encore plus effroyables : un moment après le Volcan pouſſa en l'air un tourbillon de feu, de fumée & de cendres : lorſque le tourbillon fut parvenu à ſa hauteur, il répandit ſur les trois Eſpagnols une pluie de cendres, ſi épaiſſes & ſi chaudes, qu'ils furent obligés de ſe mettre à couvert ſous un rocher, où les deux ſoldats riſquerent d'être étouffés. Néanmoins l'intrépide Ordaz voyant que le tremblement ne ſe faiſoit plus ſentir, que le bruit s'appaiſoit, & que la fumée n'étoit plus ſi épaiſſe, il anima ſes ſoldats, & s'approcha juſqu'à la bouche du Volcan.

LXIX. Il arrive à l'ouverture, & fait ſes obſervations ſur cette grande maſſe de feu.

Ce fut peut-être le premier mortel, qui vit au fond de cette ouverture une grande maſſe de feu, qui lui parut s'élever en bouillons, comme une matiere liquide & fort luiſante : il conſidéra l'étendue de cette horrible bouche, qui, occupant preſque tout le ſommet de la montagne, pouvoit avoir près d'un quart de lieue de circonférence. Il ne re-

vint joindre les Indiens, qu'après avoir fait toutes ſes obſervations. Cette action, que les uns regarderent avec admiration, comme la plus grande preuve d'un courage héroïque, étoit alors conſidérée par les ſages, comme une curioſité bizarre & téméraire : le tems en fit connoître la conſéquence : nous en verrons la ſuite deux ans après.

LXX. On délibere ſur la route que doit prendre l'armée : raiſons pour & contre celle de Cholula.

Cependant les Tlaſcalteques n'omettoient rien pour retenir autant qu'ils pouvoient les Eſpagnols dans leur Ville : depuis près de vingt jours ce n'étoit que des Fêtes publiques, ou des réjouiſſances, mêlées de tous les exercices qui pouvoient faire paroître leur adreſſe & leur agilité. Enfin Cortez ayant marqué le jour du départ, il fut queſtion de la route qu'on devoit prendre : le deſſein du Général étoit de paſſer par la Ville & la Province de *Cholula*. On ſçavoit, il eſt vrai, que ces peuples ruſés & traitres, rendoient une obéiſſance d'eſclaves à Montezuma, qui n'avoit point de Sujets plus ſoumis ni plus fidèles : c'eſt ce qui allarmoit les Sénateurs

& les Caciques amis de Cortez ; ils lui dirent que toutes les Provinces voiſines de Cholula regardoient cette Ville comme une terre ſacrée, parce qu'elle renfermoit dans l'enceinte de ſes murailles plus de quatre cents temples de dieux bizarres, qui aſſommoient le monde à force de prodiges : que par cette raiſon, il étoit trop dangereux de paſſer ſur leurs terres, ſans quelque marque de leur approbation.

LXXI. Montezuma conſent enfin que les Eſpagnols continuent leur marche vers la Capitale, & les invite à paſſer par Cholula : nouveau ſujet de craindre une trahiſon.

Avant qu'on eût pris une dernière réſolution ſur ce ſujet, on vit arriver de nouveaux Ambaſſadeurs de Montezuma avec un préſent & des aſſurances que leur Empereur conſentoit enfin que les Eſpagnols vinſſent à ſa Cour, où on recevroit favorablement les propoſitions dont ils étoient chargés : ils ajouterent qu'on avoit préparé à Cholula un logement pour le Général & pour ſon armée. Ces offres, auſſi gracieuſes que peu attendues, redoublerent les ſoupçons de Cortez & les inquiétudes des Tlaſcalteques : Magiſcatzin, le plus affectionné de tous à la perſonne du Général, le

preſſa plus que jamais de prendre une autre route. Cortez pour lui donner la ſatisfaction d'apprendre qu'il lui ſçavoit bon gré de ſes ſoins, & qu'il faiſoit fond ſur ſon conſeil, aſſembla ſes Capitaines & leur propoſa la difficulté. On peſa les raiſons de part & d'autre, & on conclut qu'on ne pouvoit plus refuſer le logement que les Mexicains offroient, ſans que cela parût un ſoupçon pris mal-à-propos ; & quand il feroit fondé, il ne faudroit point s'embarquer à de plus hautes entrepriſes, en laiſſant derriere ſoi des traîtres les armes à la main ; qu'il convenoit au-contraire d'aller à Cholula, pour découvrir les deſſeins de Montezuma, & donner une nouvelle réputation à l'armée par le châtiment de ſa perfidie. Magiſcatzin céda lui-même à ces raiſons ; mais il demanda permiſſion d'aſſembler les troupes de la République, & de marcher au ſecours de ſes amis en un peril ſi évident, diſant qu'il n'étoit pas juſte, que pour être invincibles, ils ôtaſſent aux Tlaſcalteques la gloire d'être reconnus fidèles,

les. Quoique Cortez sentît bien le risque, & que cette offre ne lui déplût pas, il se fit prier pour l'accepter.

LXXII. Violentes agitations de Montezuma, des Sacrificateurs & des Devins.

Les réponses des oracles jettoient Montezuma dans de nouvelles frayeurs; le démon, que le voisinage des Chrétiens embarrassoit, le pressoit par d'horribles menaces de les éloigner: tantôt il agitoit les Sacrificateurs & les Devins jusqu'à la fureur, afin qu'ils irritassent l'esprit du Prince; tantôt il lui apparoissoit sous la figure de ses idôles, & il lui parloit pour souffler de plus près l'indignation & la colere. Mais si d'un côté il lui ôtoit la hardiesse de se laisser voir à cette redoutable Nation: de l'autre il lui en représentoit le petit nombre si méprisable, qu'il paroissoit véritablement honteux d'employer ouvertement toutes les forces de l'Empire contre une poignée d'Etrangers. Ainsi cet Empereur revenant toujours à la ruse & à l'artifice, ne songeoit alors qu'à tirer les Espagnols de Tlascala, où il ne pouvoit leur dresser des pié-

ges, & à les envoyer à Cholula où il en avoit de tout préparés.

LXXIII. Les Caciques de Cholula commencent à se déceler.

Sur ces connoissances ou ces justes soupçons, il semble que les Espagnols servoient Montezuma selon ses desirs, en persistant dans le dessein d'aller à Cholula. D'ailleurs ceux qui étoient chargés de leur préparer des logemens n'envoyoient pas visiter le Général, ainsi que faisoient les peuples du voisinage : Cortez le fit remarquer aux Mexicains, qui voulurent excuser les Caciques de Cholula, en convenant néanmoins de leur faute. Peu de tems après on vit arriver de la part de cette Ville quelques Indiens malpropres, & en trop petit nombre, pour oser se dire Ambassadeurs suivant l'usage du pays. Les Tlascaltecques ne manquerent pas de faire ces observations pour en tirer de nouveaux indices contre la mauvaise intention du peuple de Cholula : & Cortez, sans se laisser voir à ces Envoyés, leur fit ordonner de s'en retourner à l'heure même, disant en présence des Mexicains, que les Caciques de Cholula sçavoient bien

mal les loix de l'honnêteté, puisqu'ils vouloient réparer une faute d'attention par une incivilité.

LXXIV. Une armée entiere de Tlascalteques veut accompagner celle des Espagnols : Cortez n'en retient que six mille hommes.

Au jour du départ, les Espagnols s'étant rendus à la campagne pour y former leur bataillon & celui des Zempoales, ils y trouverent une armée de Tlascalteques prête à marcher par l'ordre du Senat sur les remontrances de Magiscatzin. Cette armée étoit d'autant plus nombreuse, que toutes les Nations alliées de Tlascala y avoient joint leurs troupes d'élite, distinguées par la couleur de leurs pennaches & par la différence de leurs enseignes. Les Chefs dirent à Cortez qu'ils avoient ordre de la République de servir sous lui, & de suivre ses étendards en cette expédition, non-seulement sur les terres de Cholula, mais encore jusqu'à Mexique, où ils voyoient le grand danger de son entreprise. Le Général leur en témoigna sa reconnoissance par bien des caresses; mais il fut obligé de prendre un air d'autorité, pour leur faire comprendre qu'il n'avoit pas besoin alors de tant de monde, puisqu'il

ne faisoit ce voyage que pour établir une bonne paix : il les satisfit enfin en permettant que quelques troupes le suivissent avec leurs Commandans, & que le gros se réservât prêt à marcher à son secours dans le besoin. De cette grande multitude d'hommes il n'en retint que six mille.

LXXV. Complimens des Députés de Cholula.

On n'avoit que cinq lieues à faire de Tlascala à Cholula, & après la quatrieme on jugea à propos de faire alte, pour ne point entrer de nuit dans une Ville suspecte, & si peuplée. Peu de tems après qu'on eut assis le camp, & donné les ordres nécessaires à la sûreté des troupes, on reçut les Ambassadeurs de la Ville, plus qualifiés & plus propres que les premiers. Ils apportoient des rafraîchissemens, & toutes sortes de vivres : après bien des révérences, leur compliment se réduisit à excuser la négligence de leurs Caciques, sous prétexte qu'ils ne pouvoient entrer dans Tlascala, parce que ces peuples étoient leurs ennemis, & à exagérer la joie que leurs Citoyens ressentoient de l'hon-

neur dont ils alloient jouir, en recevant des hôtes si fameux par leurs grandes actions, & si aimables par leur bonté.

LXXVI. Les Caciques de cette Ville mêlent leurs marques de bonne volonté; avec des murmures contre les Tlascaltèques.

Cortez reçut les excuses & les présens, & le jour suivant au lever du soleil, il continua sa marche, avec d'autant plus de précaution, que personne ne paroissoit encore de la part de la Ville pour recevoir l'armée. Les Espagnols approchoient toujours les armes à la main, prêts à combattre, lorsqu'ils virent paroître les Caciques & les Sacrificateurs, accompagnés d'un grand nombre d'Indiens désarmés. Leurs marques de soumission étoient grandes, & leurs démonstrations de joie paroissoient sinceres. Mais au moment qu'ils apperçurent les troupes des Tlascaltèques, qui faisoient l'arrière-garde, il s'éleva un murmure ou un bruit confus qu'on ne comprenoit pas, jusqu'à ce qu'ils firent entendre, » que les Habitans » de Tlascala ne pouvoient pas entrer en armes dans leur Ville, puisqu'ils étoient leurs ennemis, & » rebelles à leur Empereur. Ils prie-

» rent qu'on les obligeât à s'arrê-
» ter, ou qu'on les renvoyât en
» leur Ville, comme un obstacle à la
» paix qui se devoit publier. »

LXXVII. Cortez fait un arrangement, qui est applaudi de tous.

Le Général trouvoit quelque injustice à refuser la demande, & peu de sûreté à l'accorder : il communiqua l'affaire à ses Capitaines, & il fut résolu de proposer aux Tlascaltèques de camper hors de la Ville, jusqu'à ce qu'on eût pénétré le dessein de ces Caciques. On fut plus que satisfait de leur docilité ; car en prévenant toutes les instances, ils répondirent d'abord, qu'ils n'étoient point venus à dessein de contester, mais d'obéir ; qu'ils alloient dès ce moment établir leur logement hors de Cholula, en un endroit d'où ils pussent courir promptement au secours de leurs amis, puisque les Espagnols vouloient bien risquer leurs vies, en la commettant à la foi de ces traîtres.

LXXVIII. Entrée fort bruyante.

Les Caciques de Cholula ayant applaudi à cet arrangement, l'entrée des Espagnols dans leur Ville fut accompagnée de toutes les circonstances de celle qu'ils avoient

faite à Tlaſcala ; un effroyable concours de peuple, des acclamations étourdiſſantes, des fleurs qu'on répandoit ſur les étrangers, & des bouquets qui leur furent préſentés par les femmes : tout cela mêlé d'une infinité de révérences de la part des Caciques, de parfums de celle des Sacrificateurs ; & du tonnerre d'une muſique dont les inſtrumens faiſoient retentir toutes les rues. Outre les Habitans de Cholula, qui paſſoient le nombre de quarante mille, & les autres Indiens qui y arrivoient continuellement, ou comme à un ſanctuaire de leurs dieux, ou comme en un lieu célèbre par le négoce ; la circonſtance préſente y en avoit attiré une foule incroyable. Le logement préparé pour l'armée étoit compoſé de deux ou trois grandes maiſons qui ſe touchoient, où les Eſpagnols & les Zempoales ſe fortifierent, & mirent leurs corps-de-garde ſuivant l'uſage de la guerre.

LXXIX. Les Caciques ne cachent pas longtems

Les trois ou quatre premiers jours tout ſembloit annoncer la tranquillité, la bonne foi, & la confiance la

leur véritable dessein.

plus parfaite. Les Caciques faisoient assiduement leur cour au Général, cherchoient à se familiariser avec les Capitaines, & fournissoient les vivres en profusion. Mais quoique naturellement fourbes, ils ne furent pas assez habiles pour cacher longtems leur dissimulation & leur malice. L'abondance des vivres diminuoit peu à peu; les caresses des Caciques cesserent tout d'un coup, & les Ambassadeurs de Montezuma ne cacherent plus leurs fréquentes conférences avec les Sacrificateurs. On entendoit des railleries, on voyoit des airs de mépris sur les visages des Habitans : tous ces indices marquoient quelque nouveauté, & réveilloient les soupçons mal endormis. Cortez cherchoit à pénétrer la vérité des desseins de ces Indiens, lorsqu'elle se découvrit d'elle-même par un coup de la Providence, qui prévient toutes les diligences des hommes, & dont les Espagnols ressentirent si souvent les effets dans la suite de cette conquête.

LXXX. Secret dévoilé dans le

Une vieille Indienne, des plus nobles & des mieux alliées de Cho-

lula, avoit lié une étroite amitié avec Marine, qu'elle visitoit quelquefois, attirée par la douceur & par l'agrément qu'elle trouvoit en cette personne. L'Indienne vint un jour voir Marine plutôt qu'elle n'avoit accoutumé, avec un air inquiet & effaré. Elle la tira à part, & en lui recommandant beaucoup le secret, par le ton même de sa voix, elle plaignit le misérable esclavage où elle étoit réduite, & la pressa de quitter ces vilains étrangers, & de se retirer en son logis, qu'elle lui offrit comme un azyle. Marine, qui étoit fort éclairée, ajusta d'abord ce préambule avec les autres indices; & feignant qu'elle étoit retenue par force parmi cette nation qu'elle haïssoit, prit des mesures pour la fuite, & accepta l'offre de l'azyle avec tant de marques de reconnoissance, que la vieille Indienne prit une entiere confiance & lui découvrit tout son cœur. Elle dit, qu'à tout événement, elle devoit se retirer à l'heure même, parce qu'on approchoit du moment marqué par les Indiens pour exter-

plus grand détail, par l'imprudence d'une vieille Indienne.

miner les Eſpagnols, & qu'elle auroit un grand regret de voir périr avec eux une perſonne de ſon mérite ; que Montezuma avoit envoyé vingt mille hommes de guerre, qui n'étoient pas éloignés, afin de donner plus de chaleur à cette action ; que de ce gros il étoit déja entré à la file ſix mille ſoldats choiſis ; qu'on avoit diſtribué une grande quantité d'armes entre les Habitans, fait proviſion de pierres ſur les terraſſes, & tiré à travers les rues pluſieurs tranchées, au fond deſquelles ils avoient planté des pieux fort aigus, & recouvert la tranchée de la même terre ſur des appuis légers & fragiles, afin de faire tomber & eſtropier les chevaux : que Montezuma vouloit faire périr tous les Eſpagnols ; néanmoins qu'il avoit mandé qu'on lui en envoyât quelques-uns en vie, afin de ſatisfaire à ſa curioſité, & à ſon devoir envers les dieux, & qu'il avoit fait préſent à la Ville d'un tambour de guerre, dont le creux étoit travaillé avec un artifice ſingulier, à deſſein de les animer par cette faveur militaire. Ma-

rine lui dit, qu'elle avoit bien de la joie de ce qu'ils avoient conduit si prudemment cette entreprise. Elle feignit alors de vouloir s'enfuir avec la vieille, ne lui demandant qu'un moment pour faire un petit paquet de ses pierreries & de quelques hardes. Cependant elle courut avertir Cortez, qui envoya prendre l'Indienne ; & la misérable, effrayée, ou convaincue, confessa tout aux premieres menaces.

LXXXI. Cortez reçoit de nouvelles preuves, & de la trahison, & des préparatifs déja avancés pour la faire réussir.

Deux soldats Tlascalteques déguisés en paysans, vinrent presqu'en même-tems, & dirent à Cortez de la part de leurs Commandans, qu'il n'oubliât pas sa vigilance ordinaire, parce qu'ils avoient vû de leur camp, que les Habitans de Cholula faisoient passer leurs meubles & leurs femmes aux Villes voisines ; ce qui marquoit assurément qu'ils méditoient quelque trahison : on apprit d'ailleurs, que dans un temple le plus célèbre de la Ville, on avoit fait un sacrifice de dix enfans de l'un & de l'autre sexe ; cérémonie dont ils usoient lorsqu'ils vouloient entreprendre quelque action

de guerre. Deux ou trois Zempoales arriverent en ce moment ; ils avoient découvert par hazard, en se promenant par la Ville, les tranchées qu'on avoit creusées, & des fossés, des palissades que les Indiens avoient faites, afin de conduire les chevaux droit au précipice.

LXXXII. Les Sacrificateurs arrêtés & interrogés, avouent tout.

On n'avoit pas besoin de plus fortes preuves pour s'assurer des mauvais desseins de ce peuple ; néanmoins Cortez voulut encore en tirer des lumieres plus claires, & mettre tout le droit de son côté, par une conviction manifeste de quelques témoins irréprochables, & de leur nation même, à qui il prétendoit faire avouer toute cette menée : pour cet effet il envoya quérir le premier Sacrificateur dont les autres dépendoient, & en même-tems il s'en fit amener deux ou trois autres de la même profession. Ces gens avoient beaucoup d'autorité auprès des Caciques, & encore plus dans l'esprit du peuple. Il les examina séparément, sans témoigner qu'il se doutât du fait, mais seulement en leur faisant des repro-

ches de cette perfidie, dont il leur marquoit tout le projet en détail, ſans déclarer la maniere dont il l'avoit appris, afin d'augmenter leur ſurpriſe, & de leur donner une plus haute idée de ſa ſcience. Auſſi ces gens, perſuadés qu'ils parloient à quelque divinité, qui pénétroit juſqu'au fond de leurs penſées, n'oſerent déſavouer la trahiſon, & déclarerent juſqu'aux moindres circonſtances de la conſpiration dont ils accuſoient Montezuma, qui l'avoit dreſſée, & qui les y avoit engagés par ſes ordres. Le Général les fit mettre en priſon, de peur qu'ils n'excitaſſent quelque tumulte dans la Ville. Il fit auſſi obſerver les Ambaſſadeurs Mexicains, ſans leur permettre de ſortir, ni d'avoir aucun commerce avec les Habitans; & après avoir aſſemblé ſes Capitaines, il leur fit part de tout ce qu'il avoit appris ſur ce ſujet. Il leur propoſa les moyens de châtier les traîtres, & appuya ſon deſſein de ſi fortes raiſons, qu'ils entrerent tous dans ſon ſentiment, en remettant la diſpoſition de toutes choſes à ſa prudence.

LXXXIII. Ce que Cortez propose aux Caciques de Cholula.

Après ces diligences, Cortez manda les Caciques qui gouvernoient la Cité, & publia qu'il étoit résolu de partir le jour suivant : ce n'est pas qu'il eût rien de préparé pour son voyage, ni qu'il lui fût possible de le faire ; mais il vouloit leur retrancher le tems de faire de plus grands apprêts. Il demanda aux Caciques des vivres pour la subsistance de ses troupes durant la marche ; des Indiens propres à porter le bagage, & deux mille hommes de guerre qui pussent l'accompagner, ainsi que les Tlascalteques & les Zempoales en avoient usé. Les Gouverneurs firent quelque chicane malicieuse sur la demande des vivres, & des Indiens de charge ; mais ils accorderent avec joie les deux mille hommes de guerre, sur quoi le Général & eux avoient des intentions fort opposées. Cortez les demandoit afin de désunir leurs forces, & d'avoir sous sa main une partie des traitres qu'il vouloit punir ; & les Caciques les offroient à dessein d'introduire ces ennemis couverts parmi les Espagnols, & de s'en servir quand l'occasion s'en présenteroit.

LXXXIV. Sa diligence & ses précautions envers les amis & les ennemis.

Tout cela fut communiqué aux Chefs des Tlascalteques, qui eûrent ordre de se tenir prêts, & de s'approcher de la Ville au point du jour, comme pour suivre la marche de l'armée ; & du moment qu'ils entendroient la premiere décharge, d'entrer dans Cholula à vive force, & de venir se joindre aux Espagnols. Les Zempoales tinrent leurs armes prêtes, & on leur déclara les motifs de cet ordre ; après quoi le Général ayant posé ses corps-de-gardes & ses sentinelles, suivant que l'occasion présente le demandoit, il fit venir en sa présence les Ambassadeurs de Montezuma. Alors, comme s'il leur eût révélé confidemment un secret qu'ils sçavoient déja, il dit : qu'il avoit découvert & vérifié une grande conjuration, que les Caciques & les Habitans de Cholula avoient formée contre sa personne. Il leur expliqua le détail de tout ce qu'ils avoient préparé pour venir à bout de ce dessein criminel, contre les loix de l'hospitalité, l'établissement de la paix, & la parole de leur Prince. Il ajouta, qu'il avoit non-

ſeulement découvert cette trahiſon par ſa pénétration & par ſa vigilance, mais qu'il en avoit tiré l'aveu des principaux conjurés, qui prétendoient s'en diſculper par une lâcheté encore plus énorme, puiſqu'ils avoient l'inſolence de dire qu'ils agiſſoient par les ordres, & ſur l'aſſurance du ſecours de Montezuma, afin d'exterminer les Eſpagnols par cette infâme voie; mais qu'il n'étoit ni vraiſemblable, ni croyable, qu'un ſi grand Prince eût fait un ſi horrible projet. Que cette raiſon le pouſſoit à les châtier de l'injure qu'ils faiſoient à l'Empereur, avec toute la rigueur de ſes armes, & qu'il leur communiquoit ſon deſſein, afin qu'ils en compriſſent la juſtice, & qu'ils ſçuſſent que le crime en lui-même ne l'offenſoit pas tant que cette circonſtance, de voir des perfides autoriſer une trahiſon par le nom de leur Prince.

LXXXV. Les Ambaſſadeurs de Montezuma déſavouent la conduite des

Les Ambaſſadeurs feignirent autant qu'ils le purent, qu'ils ne ſçavoient rien de la conjuration, & tâcherent de ſauver au moins l'honneur de leur Prince, en ſuivant le

chemin que Cortez leur avoit ouvert exprès, afin d'affoiblir le ſujet qu'il avoit de ſe plaindre : car il ne vouloit pas encore rompre avec Montezuma, ni ſe faire d'un Prince très-puiſſant, mais réduit à diſſimuler, un ennemi redoutable & déclaré.

Habitans de Cholula.

LXXXVI. Les Caciques continuent à ſe trahir eux-mêmes : leur châtiment ſuit de près la menace.

Les Indiens de charge arriverent au point du jour en petit nombre, avec quelque peu de vivre, ce qui témoignoit d'autant plus leur mauvais deſſein. Les gens de guerre vinrent après à la file : le prétexte étoit d'accompagner les Eſpagnols durant leur voyage ; mais ils avoient ordre de charger l'arriere-garde à un certain ſignal, quand l'occaſion s'en préſenteroit. Les Caciques ne parurent pas ſe ménager ſur cet article ; au contraire ils donnerent une autre preuve de leur mauvaiſe intention, en envoyant plus de troupes qu'on ne leur en avoit demandé. Le Général les fit poſter ſéparément : pour lui il monta à cheval avec ceux qui devoient le ſuivre, après quoi il fit appeller les Caciques, afin de les informer de ſa réſolution. Quel-

ques-uns d'eux se présenterent, les autres s'excuserent, & Marine dit aux premiers, par l'ordre de Cortez, que leur trahison étoit découverte, & qu'on en avoit résolu le châtiment, dont la rigueur leur feroit connoître qu'il leur auroit été bien plus avantageux de conserver la paix qu'ils rompoient avec tant de perfidie. A peine eut-elle commencé ses protestations sur le mal qui leur alloit arriver, que ces Caciques se retirerent en fuyant vers leurs troupes, & donnerent le signal du combat par des injures & des menaces qui s'entendirent de loin. Alors Cortez commanda que son Infanterie attaquât les Indiens de Cholula, qu'il tenoit renfermés en plusieurs endroits de son quartier, & quoiqu'on les trouvat les armes à la main à dessein d'exécuter leur trahison, & qu'ils fissent de grands efforts pour se réunir, ils furent néanmoins taillés en piéces, ensorte qu'il ne s'en sauva que ceux qui pûrent se cacher, ou sauter par-dessus les murailles, en se servant de leurs lances, & de la légereté qui leur est naturelle.

LXXXVII. Ils courent aux armes, & ils s'embarrassent par le grand nombre.

Après qu'on eut ainsi assuré le quartier, on donna le signal aux Tlascalteques, & les Espagnols s'avancerent par la principale rue. On détacha à la tête quelques Zempoales, afin qu'ils découvrissent les tranchées, & que les cavaliers pussent éviter le danger. Cependant les Habitans de Cholula ne se négligeoient pas. Du moment qu'ils virent la guerre ouverte, ils firent venir le reste des troupes de Mexique; ils garnirent les portiques & les tours de quelques temples d'une partie de leurs soldats, & partagerent le reste en plusieurs bataillons, à dessein de charger les Espagnols, dont les premiers rangs commençoient à paroître dans la place, & à se mêler avec les ennemis, lorsque le bataillon des Tlascalteques vint tomber sur leur arrière-garde. Cette attaque imprévue les jetta dans une si grande frayeur, qu'ils ne sçûrent prendre aucun parti, ni de se sauver, ni de se défendre. Les Espagnols ne trouvoient plus que de l'embarras, & point de résistance en ces misérables, qui fuyoient un

péril, pour ſe jetter en un autre, ſans ſçavoir quel étoit le plus grand. Ils n'alloient en avant que pour tâcher de s'échapper, & le plus ſouvent, au lieu des mains, dont ils avoient oublié l'uſage, ils préſentoient l'eſtomach aux coups. Il en demeura pluſieurs en cette eſpece de combat; néanmoins le plus grand nombre ſe ſauva dans les temples, dont on voyoit les degrés & les terraſſes chargées plutôt que défendues. Les Mexicains en avoient entrepris la défenſe; mais ils ſe trouverent ſi preſſés par la foule des Habitans qui s'y jetterent en déſordre, qu'ils ne pouvoient ſe tourner, & à peine eurent-ils la liberté de tirer quelques fleches.

LXXXVIII. Ils refuſent la paix, & ne ſçavent pas ſe défendre.

Le Général s'approcha en bon ordre du plus grand de ces temples, & commanda à ſes Truchemens de publier à haute voix, qu'il feroit bon quartier à tous ceux qui deſcendroient pour ſe rendre. Il fit répéter cela par trois fois; & comme il vit que ces ſoins étoient inutiles, il ordonna qu'on mît le feu aux tours de ce temple; & les Auteurs

aſſurent que cet ordre fut exécuté à toute rigueur, & que pluſieurs Indiens furent miſérablement conſumés par le feu, ou écraſés ſous les ruines.

LXXXIX. Six mille Indiens ſont brûlés, ou paſſés au fil de l'épée.

On attaqua les autres temples de la même maniere, après quoi les ſoldats victorieux ſe répandirent par la Ville, qui fut entiérement déſolée, & la guerre ceſſa, faute d'ennemis. Les Tlaſcalteques s'emporterent à de grands excès en ce pillage, & on eut beaucoup de peine à les retenir. Ils firent pluſieurs priſonniers, & ſe chargerent de meubles & de marchandiſes précieuſes. Ils ſe jetterent particuliérement ſur les magaſins à ſel, dont ils envoyerent à l'heure même pluſieurs charges à leur Ville; l'ardeur du pillage n'étant pas aſſez forte pour leur faire oublier les beſoins de leur Patrie. Il demeura dans les rues de Cholula plus de ſix mille hommes tués, tant des Mexicains que des Habitans.

XC. Après ce maſſacre, qu'on appelle un châtiment,

Cortez revint enfin à ſon quartier avec les Eſpagnols & les Zempoales; & on en marqua un aux

On publie un pardon général : la Ville est repeuplée.

Tlaſcalteques dans la Ville même ; après quoi il donna ordre qu'on mît en liberté tous les priſonniers, de quelque nation qu'ils fuſſent. Ils étoient tous des plus conſidérables, qu'on avoit réſervés comme un butin de grand prix. Cortez les fit amener en ſa préſence, ayant déja commandé qu'on fît venir les Sacrificateurs, qu'il avoit fait arrêter, l'Indienne qui avoit découvert la conſpiration, & les Ambaſſadeurs de Montezuma. Il leur dit en peu de mots, qu'il étoit ſenſiblement touché de ce que les Habitans de cette Ville l'avoient pouſſé à les châtier avec tant de rigueur ; & après avoir exagéré leur crime, & raſſuré leurs eſprits, en témoignant que ſa juſtice étoit ſatisfaite, & ſa colere appaiſée, il envoya publier un pardon général de tout ce qui s'étoit paſſé, ſans aucune exception ; & il demanda aux Caciques, comme une graçe, qu'ils priſſent ſoin de repeupler la Ville, en rappellant ceux qui étoient en fuite, & en raſſurant ceux que la peur avoit fait cacher.

XCI.
Les priſon-

Ils ne pouvoient encore ſe per-

ſuader qu'il fût bien vrai qu'ils étoient libres, tant ils avoient l'eſprit occupé de ces cruautés dont ils uſoient envers les priſonniers. Enfin ils rendirent graces au vainqueur, en baiſant pluſieurs fois la terre; & ils s'offrirent à exécuter tous ſes commandemens avec une très-humble ſoumiſſion. Les Ambaſſadeurs firent ce qu'ils pûrent pour cacher leur confuſion, en félicitant le Général ſur l'heureux ſuccès de cette journée. Il leur rendit leurs complimens, en leur laiſſant toute la joie de ſe croire bien maſqués, afin de les tenir en confiance, & de ſe conſerver par ce beau dehors, le ſecret d'engager Montezuma à condamner lui-même ſes propres artifices.

niers délivrés rendent graces au vainqueur, & les Ambaſſadeurs de Montezuma le félicitent.

XCII. Armée des Tlaſcaltèques, que Cortez congédie poliment.

Le lendemain du combat, Xicotencal arriva à la tête de vingt mille hommes, que la République de Tlaſcala envoyoit au ſecours des Eſpagnols, ſur le premier avis qu'on avoit reçu de la conjuration. Ils firent alte hors de la Ville, où Cortez alla les voir, après leur avoir envoyé des rafraîchiſſemens. Il careſſa

ſort tous les Chefs, en leur témoignant qu'il étoit bien obligé à leur zèle & à leurs ſoins; après quoi il leur fit comprendre qu'ils devoient ſe retirer, en diſant à Xicotencal & à ſes Capitaines, que leur ſecours ne lui étoit plus néceſſaire pour la réduction de Cholula, & que devant prendre le chemin de Mexique, il n'étoit pas à propos de réveiller la jalouſie de Montezuma, ni de l'obliger à lui déclarer la guerre, en introduiſant dans ſes Provinces une ſi groſſe armée de Tlaſcalteques, qui étoient ſes ennemis déclarés. Ils n'avoient rien à dire contre ces raiſons; au contraire, ils avouerent ingénuement qu'ils en étoient convaincus; ainſi ils offrirent ſeulement au Général de tenir leurs troupes prêtes à marcher à ſon ſecours, du moment qu'il s'en préſenteroit quelque occaſion.

XCIII. Traité d'alliance & de paix entre deux peuples, par la médiation de Cortez.

Avant que de renvoyer les Tlaſcalteques, Cortez voulut établir une amitié réciproque entr'eux & les Habitans de Cholula. Il en fit la propoſition; & après avoir écarté toutes les difficultés, comme ſon autorité

rité étoit fort respectée dans les deux partis, il en vint à bout en peu de jours. On fit un acte authentique d'alliance & d'union entre les deux Villes, & les peuples de leur Domaine, en présence des Magistrats, & avec toutes les solemnités & les cérémonies qu'ils pratiquoient en de pareilles rencontres. Ce Traité fut un coup d'une très-adroite politique, par laquelle Cortez ouvrit un chemin libre aux Tlascalteques, afin qu'ils pussent lui conduire avec plus de facilité les secours dont il auroit besoin; & aussi afin qu'il ne trouvât point cet obstacle à sa retraite, s'il arrivoit que le succès de son voyage ne répondît pas à ses espérances.

XCIV. Réflexions sur ces événemens, différemment rapportés par de graves auteurs.

C'est ainsi que Don Antoine de Solis rapporte les faits, dans son Histoire de la conquête du Mexique, généralement estimée. Nous sçavons qu'un autre Auteur Espagnol, plus ancien que lui, & dont nous ne pouvons que respecter l'autorité, a parlé dans cette occasion, comme en bien d'autres endroits, d'une maniere moins favorable à Cortez, & à sa nation. Mais ni le mérite supé-

rieur de ce pieux Auteur, ni la foule des Ecrivains étrangers qui l'ont suivi, ni l'aveu des excès plus que monstrueux de plusieurs autres conquérans, ne doivent pas faire refuser à Cortez la justice qu'il a méritée, autant par une conduite ordinairement sage & modérée, que par son habileté & ses talens militaires. On ne sçauroit ni refuser à plusieurs peuples de l'Amérique, ce caractère de douceur & de simplicité, que le célebre Don Barthelemi de Las-Casas leur attribue; ni dissimuler la dureté, la tyrannie, & les autres crimes de quelques-uns de leurs vainqueurs: l'horreur de ces forfaits, aussi injurieux à l'humanité qu'à la Religion, est telle que la longueur des siecles n'en effacera point le souvenir: le saint Evêque de Chiapa les a quelquefois représentés avec les couleurs les plus fortes, & sans exagérer: on ne peut douter que les périls auxquels il s'est exposé pour les faire cesser, ces forfaits, & les grands travaux qu'il a entrepris pour cela, n'ayent bien enrichi sa couronne. Mais ne s'exposeroit-

on pas à s'écarter également de la justice & de la vérité, si on entreprenoit de faire indistinctement, & l'apologie de tous les Indiens, & la censure de tous les Militaires, dont il a plû à la Providence de se servir pour châtier des peuples idolâtres, & les mettre dans l'heureuse nécessité d'écouter un jour les Prédicateurs de l'Evangile.

XCV. Montezuma, en condamnant la conspiration de ceux de Cholula, fait l'apologie de Cortez.

Dans le cas dont il s'agit à présent, Cortez n'a point besoin d'apologie, puisque Montezuma la fit lui-même. Les Espagnols étoient sur leur départ de Cholula, lorsqu'on y vit arriver de nouveaux Ambassadeurs de l'Empereur : ce Prince informé de tout ce qui s'étoit passé, vouloit lever toute sorte d'ombrage : c'est pourquoi ses Ambassadeurs parlant en son nom, rendirent graces à Cortez de ce qu'il avoit puni la sédition. Ils exagéroient la colere & le ressentiment de Montezuma, qui poussoit l'artifice jusqu'à donner aux habitans de Cholula le nom de traitres, qu'ils n'avoient mérité qu'en lui obéissant. Tout cela étoit doré par un

riche présent, qui fut étalé avec ostentation. Le Général fit à ces nouveaux Ambassadeurs l'accueil & la réponse qu'il convenoit, & l'armée partit.

XCVI. Marche de l'armée.

Elle passa la première nuit dans un Village de la Jurisdiction de *Guacocingo*, dont les habitans & les voisins porterent une assez grande provision de vivres, & quelques présens de peu de valeur, mais capables de témoigner l'affection avec laquelle ils avoient attendu les Espagnols. Cortez trouva entre ces peuples les mêmes dispositions qu'il avoit reconnues dans les Provinces plus éloignées de Montezuma; & en politique, il ne fut pas fâché de voir ces humeurs se répandre si près du cœur, jugeant qu'un Prince ne peut pas être fort redoutable, lorsque par sa tyrannie il a perdu l'amour de ses peuples, qui est le plus ferme appui du trône.

XCVII. Cortez est averti d'une embuscade dressée par les Officiers de Montezuma.

Le lendemain l'armée continua sa marche par un chemin très-rude, sur des montagnes, qui s'attachoient de hauteur en hauteur à celle du Volcan. Le Général marchoit en

grand respect, parce qu'un des Caciques de *Guacocingo* lui avoit dit en le quittant : » qu'il ne se fiât point » aux Mexicains, qu'ils lui avoient » dressé une forte embuscade à la » descente des montagnes, & qu'ils » avoient bouché avec des pierres » & des arbres coupés, le grand » chemin par où on descend à la Province de *Châlco* ; que, d'ailleurs » ils avoient ouvert & applani au » commencement de la descente, » un autre chemin impraticable, » dont ils avoient augmenté les précipices que la Nature y avoit formés, en les escarpant encore à » la main, à dessein de conduire » insensiblement l'armée en ces défilés, & de la charger inopinément en un endroit où les chevaux ne pussent se retourner, ni » les soldats asseoir le pied pour » combattre ».

XCVIII. Il évite adroitement le piege, au grand étonnement des ambassadeurs Mexicains.

L'incommodité des chemins étoit encore augmentée par celle d'un vent furieux, & d'une quantité de neige : on parvint enfin au haut de la montagne, & on trouva d'abord deux chemins peu éloignés, l'un de

l'autre ; le premier étoit fort embarrassé ; le second paroissoit aisé & accommodé depuis peu : Cortez attentif à tout, & accoutumé à profiter de tout, n'eut point de peine à reconnoître le piége ; mais sans marquer ni soupçon, ni inquiétude, il demanda aux Ambassadeurs Mexicains, qui marchoient auprès de sa personne, pourquoi ces chemins se trouvoient ainsi disposés ? Ils répondirent qu'ils avoient fait applanir le plus aisé, & boucher l'autre, parce qu'il étoit très-difficile. Le Général avec la même tranquillité, répartit : vous connoissez mal les gens qui m'accompagnent ; ce chemin que vous avez embarrassé, est celui qu'ils vont suivre, par la seule raison qu'il est difficile : car lorsqu'on nous donne le choix, l'inclination des Espagnols se porte toujours au moins aisé. Il fit donc débarrasser le premier chemin, & le suivit, au grand étonnement des Ambassadeurs, qui trouvoient un double sujet d'admiration & de crainte dans la bisarrerie apparente de cette résolution. C'est ainsi que Cortez sça-

voit s'éloigner du péril, & ruiner les desseins de Montezuma, en faisant semblant de les ignorer.

XCIX. Frayeur & fuite des ennemis, mais personne n'est plus déconcerté que l'Empereur.

Les Indiens qui composoient l'embuscade, se croyant découverts, au moment que, de leur poste, ils reconnurent que les Espagnols s'en éloignoient, ne songerent qu'à se retirer avec autant de frayeur, que s'ils avoient été poussés par une armée victorieuse. Celle des Espagnols descendit dans la plaine sans aucun obstacle, se logea commodément au pied de la montagne, & y passa la nuit avec toutes les précautions que peut inspirer une juste défiance. Cependant Montezuma désolé du mauvais succès de ses artifices, sembloit devenir & plus dévot, & plus cruel, à mesure qu'il étoit plus affligé : il ne sortoit presque pas des temples, & multipliant les sacrifices, il souilloit tous les autels du sang impur des victimes humaines; quand il apprit, sur-tout, que son dernier stratagême n'avoit tourné qu'à sa confusion, & que déja les Espagnols étoient dans la Province de Chalco, il parut hors

du bon ſens, ne ſçachant à quoi ſe déterminer.

C.
Il a recours à l'art des Magiciens,

Dans cette extrémité, il fit aſſembler tous ſes Magiciens, & tous ſes Devins : ils étoient en grande réputation & en grand nombre dans le pays : on aſſure que pluſieurs avoient un commerce effectif avec les démons. Votre ſcience, leur dit ce Prince, m'eſt aujourd'hui néceſſaire pour retenir ces étrangers qui s'avancent toujours, & dont la conduite me donne de ſi juſtes ſoupçons. Il leur ordonna donc d'aller au-devant des Eſpagnols, afin de les mettre en fuite, ou de les endormir par la force de leurs charmes, puiſqu'ils avoient accoutumé de produire des effets bien plus ſurprenans, en des occaſions de moindre importance : les plus belles promeſſes & les plus terribles menaces accompagnerent cet ordre.

CI.
Qui marchent en troupe au-devant des Eſpagnols.

On ſe mit auſſitôt en devoir de l'exécuter, avec tant de zèle, que pluſieurs troupes de ces ſorciers ſe joignirent en peu de tems, armés de toute la confiance que leur donnoit l'eſprit d'orgueil, & de ce

pouvoir ſouverain qu'ils croyoient avoir ſur toute la Nature, ils marcherent ſans crainte vers les Eſpagnols : le malheureux ſort des magiciens de Tlaſcala n'avoit pu intimider ceux de Mexique.

CII. Récit de pluſieurs graves Hiſtoriens.

Le Pere Joſeph d'Acoſta, & quelques autres Auteurs, que Solis a cru dignes de foi, rapportent que ces enchanteurs, arrivés au chemin de Chalco, commencerent à faire leurs cercles & leurs invocations; que le démon leur apparut ſous la figure d'une de leurs plus horribles idoles; & que tous ces miſérables s'étant d'abord proſternés pour l'adorer, le dieu prétendu, ſans ſe laiſſer fléchir à leurs humiliations, leur parla ainſi : » le tems eſt venu, » miſérables Mexicains, que vos » conjurations vont perdre toute » leur force : maintenant tous nos » pactes ſont rompus. Rapportez à » Montezuma que le Ciel a réſolu » ſa ruine, à cauſe de ſes cruautés » & de ſes tyrannies, & pour lui » repréſenter plus ſenſiblement la » déſolation de ſon Empire, jettez » les yeux ſur cette malheureuſe

» Ville abandonnée de vos dieux «.
A ces mots le démon disparut, & les sorciers, dit-on, virent toute la Ville de Mexique en feu.

CIII. Désolation & paroles remarquables de Montezuma.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que cette Ville ne brûloit pas alors, & que les Charlatans revinrent faire part à l'Empereur de leur aventure, sur laquelle ils fondoient leur décharge. Montezuma fut si déconcerté de ce récit, qu'il parut quelque tems comme muet & immobile. Revenant ensuite à lui-même, il dit : que pouvons-nous faire davantage, puisque nos dieux nous abandonnent, que les étrangers viennent ; que le Ciel même tombe sur nous ? Il ne faut pas nous cacher ; il n'est pas glorieux que le malheur nous attrappe en fuyant comme des lâches.... J'ai seulement une extrême compassion des vieillards, des enfans, & des femmes, à qui les mains manquent dans la nécessité de se défendre.

CIV. On se résout à recevoir les Espagnols dans la Ville Royale.

Dès ce moment on commença à traiter de la maniere dont on recevoit les Espagnols, de la solemnité & de l'appareil de leur réception.

Chacun prenoit occaſion de diſcourir librement de leurs exploits, des prodiges dont le Ciel avoit annoncé leur venue, & des marques qu'ils avoient d'être ces hommes de l'orient, qui avoient été promis à leurs ancêtres.

CV. Gémiſſemens & plaintes ameres du Cacique de Chalco.

Il eſt vrai que ces hommes extraordinaires, quoiqu'au voiſinage de Mexique, ignoroient encore tout ce qui s'y paſſoit : ils n'avoient aucune connoiſſance, ni des opérations infructueuſes des magiciens, ni des nouvelles diſpoſitions de la Cour. Cortez néanmoins ne perdit pas le tems : le principal Cacique de Chalco, avec ſes voiſins, étoit venu le ſaluer & lui offrir quelques préſens. Le Général connut d'abord que les Ambaſſadeurs Mexicains, toujours préſens à la converſation, leur étoient ſuſpects : il tira donc ces Caciques à part, & par le moyen des Truchemens, il les obligea à répandre en ſa préſence tout ce qu'ils avoient ſur le cœur. Ils ſe plaignirent amerement de l'orgueil, de la cruauté, & de la tyrannie de Montezuma, qui les accabloit de

corvées, & de tributs, ajoutant qu'il regardoit leurs femmes mêmes, comme une contribution due à ses infâmes voluptés, & à celles de ses Ministres, puisqu'ils les choisissoient & les enlevoient suivant leur caprice, sans que la fille fût en sûreté entre les bras de sa mere, ni la femme dans la couche de son mari.

CVI. Concours des Mexicains aux approches de Cortez, qui les effraye, sous prétexte de leur faire honneur.

L'armée étant arrivée à *Amaneca*, Bourg assez peuplé, situé sur le grand lac de Mexique, moitié en terre-ferme, & moitié sur l'eau, il s'y fit d'abord un grand concours de Mexicains; la seule curiosité pouvoit les attirer, mais ils étoient tous en armes avec leurs parures de guerre, & leur nombre augmentoit toujours. Cela commençoit de donner quelque inquiétude, & Cortez sans témoigner ses soupçons, se servit de quelques actions d'éclat, comme pour faire honneur aux Mexicains; mais en effet pour leur donner de la crainte, & les écarter: il montra la férocité des chevaux en les mettant en action, & fit faire en l'air une décharge de quelques pieces d'artillerie. Il n'en fallut pas davan-

tage pour faire vuider le camp avant que la nuit fût venue. On ne pénétra point à quel dessein cette multitude d'Indiens s'étoit ainsi approchée en armes.

CVII.
Le Roi de Thezeucoen-voye complimenter le Général, & vient lui-même le visiter.

Le lendemain matin, l'armée étoit prête à marcher, lorsque quatre nobles Mexicains vinrent avertir Cortez que le Prince Cacumatzin, neveu de Montezuma & Seigneur de Tezeuco, venoit le visiter de la part de son oncle. Quelques momens après, ce Prince parut suivi d'un superbe cortege, & porté sur les épaules de ses Officiers dans une espece de chaise couverte de plumes rares & de diverses couleurs. Le Général alla le recevoir à la porte de son logement; après la cérémonie des révérences de part & d'autre, Cacumatzin, jeune Prince d'environ vingt-cinq ans, prit sa place d'un air libre & cavalier; & il parla comme un homme qui ne se laissoit point surprendre à l'admiration d'un spectacle extraordinaire. S'il témoigna poliment au Général, & à tous les Chefs de l'armée, le plaisir qu'il sentoit de les voir; il n'oublia ni la

reconnoiſſance de Montezuma, pour la peine qu'ils avoient priſe, ni le deſir où il ſe trouvoit d'établir une bonne correſpondance & une ferme amitié avec le grand Prince de l'Orient qui les envoyoit, & dont il devoit reconnoître la grandeur, par des raiſons qu'il leur diroit lui-même.

CVIII. Réponſe de Cortez à ce Prince.

Cortez, ſans s'écarter de la maniere myſtérieuſe, dont il avoit toujours entretenu le reſpect & la crainte dans l'eſprit de ces peuples, répondit : « que ſon Roi étant un » Monarque qui ne reconnoiſſoit » rien d'égal à ſoi en ces pays d'où » le ſoleil naiſſoit, avoit auſſi des » raiſons importantes d'offrir ſon » amitié à Montezuma, & de lui » communiquer des choſes qui re- » gardoient eſſentiellement ſa per- » ſonne & ſa dignité ; que ſes pro- » poſitions ne ſeroient point indi- » gnes de la reconnoiſſance de l'Em- » pereur : pour lui, qu'il ne pouvoit » s'empêcher d'eſtimer infiniment la » bonté que ce Prince avoit de rece- » voir ſon ambaſſade ».

CIX. L'armée con-

Cacumatzin, ſans répliquer, re-

çut avec joie les présens de Cortez, & accompagna l'armée jusqu'à Tezeuco. On continua la marche sur la chaussée, sans séjourner à Tezeuco, parce que le Général avoit résolu de passer trois lieues plus avant, jusqu'à *Iztacpalapa*, d'où il prétendoit, le jour suivant, faire son entrée de bonne heure dans la Ville de Mexique. A la moitié du chemin de Tezeuco à Iztacpalapa sur le lac, on trouvoit un gros bourg, appellé *Quitlavaca*, dont le Cacique, fort propre & bien accompagné, sortit au-devant du Général, & le pria d'honorer la Ville de son séjour pour cette nuit : il demanda cette grace avec tant de marques d'affection, qu'on se rendit à ses vives instances. Cortez d'ailleurs n'étoit point fâché de prendre des connoissances plus particulieres ; car voyant alors le péril de plus près, il avoit quelque crainte que les Mexicains ne rompissent la chaussée ; ce qui auroit été d'un très-grand embarras pour ses troupes.

tinue sa marche sur la chaussée : un cacique s'empresse de la recevoir.

CX.
Gracieuse réception à

L'armée trouva un logement très-commode à Quitlavaca, dont les

Quitlavaca : ce qu'on y apprend de favorable.

Habitans régalerent leurs hôtes, avec toute ſorte d'honnêteté & de franchiſe. Le Cacique ne différa pas de découvrir l'envie qu'il avoit de ſecouer le joug de Montezuma, & il animoit les Eſpagnols à cette entrepriſe, qu'il repréſentoit comme fort aiſée; il leur diſoit que la chauſſée qui alloit juſqu'à Mexique, étoit plus large & mieux entretenue que celle qu'ils avoient paſſée; qu'il n'y avoit rien à appréhender ſur le chemin, ni dans les bourgs qui le bordoient; que la Ville d'Iztacpalapa, par où ils devoient paſſer, étoit paiſible, & que ſes Habitans avoient ordre de recevoir & de bien traiter les Eſpagnols : que le Seigneur de cette Ville étoit parent de Montezuma, mais qu'ils ne devoient rien craindre de la part des amis de cet Empereur, parce qu'il avoit l'eſprit abattu, par la vûe des prodiges que le Ciel lui avoit envoyés; par les réponſes de ſes oracles, & par le récit des merveilleux exploits de leur armée; qu'ainſi ils le trouveroient entiérement porté à la paix, & plus diſpoſé à ſouffrir qu'à provoquer.

Le Cacique disoit la vérité, & son discours venoit fort à propos pour empêcher que l'esprit du soldat ne s'effrayât, par la vûe de tant d'objets si différens & si admirables, par lesquels on pouvoit juger de la grandeur de cette Cour, & du pouvoir formidable du Souverain. Les raisons du Cacique, & ses réflexions sur l'abattement de Montezuma, eurent tant de pouvoir en cette occasion, que tous les soldats se firent un sujet de joie de ce qui devoit causer leur étonnement. Le lendemain, un peu après le lever du soleil, Cortez mit son armée en bataille sur la même chaussée, suivant la capacité du terrein, où huit cavaliers pouvoient marcher de front. Quatre cens cinquante Espagnols, sans compter les Officiers, & six mille Indiens, Tlascalteques, Zempoales, ou autres nations alliées, composoient alors cette armée, qui continua sa marche sans aucune nouvelle aventure, jusqu'à Iztacpalapa, où on devoit faire alte.

CXI. On s'avance sans crainte & sans embarras.

Le Seigneur de cette grande Ville vint recevoir l'armée, accompagné

CXII. Trois Princes viennent

faire leurs préſens au Général Eſpagnol.

du Seigneur de Magiſcatzingo, & de celui de Cuvoacan, Villes ſur le même lac : chacun des trois Princes portoit ſon préſent à part, composé de divers fruits, de gibier, & autres raffraîchiſſemens en quantité, avec des joyaux d'or de la valeur de dix mille marcs : ils ſe préſenterent enſemble & ſe firent connoître, en diſant chacun ſon nom & ſa dignité. L'entrée des Eſpagnols, leur logement dans Iztacpalapa, & le traitement qu'on leur fit, tout répondit à ces premieres politeſſes. On remarqua ſeulement, que les habitans du lieu y parloient plus avantageuſement de Montezuma & de ſes actions, qu'on ne faiſoit ailleurs.

CXIII.
Quatre mille Nobles ſe préſentent à l'armée, qui fait ſon entrée dans la Capitale le 8 Nov. 1519.

Le lendemain huitieme jour de Novembre 1519, l'armée continua ſa marche, n'ayant plus que deux lieues de chauſſée pour arriver à la Ville Royale de Mexique. A la moitié du chemin, plus de quatre mille Nobles vinrent recevoir l'armée, & leurs complimens l'arrêterent long-tems. Dès qu'ils eurent paſſé de l'autre côté du pont, ils ſe rangerent à droite & à gauche pour

laisser l'entrée libre. On découvrit alors une grande rue fort large, dont les maisons bâties d'une même simétrie, étoient chargées d'un peuple infini aux balcons, & sur les terrasses. Il est vrai que personne ne paroissoit dans la rue; Montezuma, comme on le dit à Cortez, avoit ordonné qu'elle fût ainsi dégagée, parce qu'il vouloit venir lui-même recevoir le Général, & lui donner un témoignage singulier de sa bienveillance.

CXIV. Montezuma paroît enfin : accueil qu'il fait au Général des étrangers.

Peu de tems après parut la premiere troupe du cortege de l'Empereur. Deux cens Nobles de sa maison, richement parés, mais pieds nuds, marchoient sur deux colonnes en silence, & avec une modestie qui surprenoit ceux qui n'étoient pas au fait de leurs usages. Au moment qu'ils furent à la tête des troupes, ils se rangerent contre la muraille, & laisserent voir de loin une autre troupe, plus grande & plus ornée. Montezuma étoit au milieu, porté sur les épaules de ses favoris en une litiere d'or bruni, qui brilloit avec une proportion bien mé-

nagée. Quatre Mexicains des plus élevés en dignité marchoient autour de la litiere, & foutenoient une efpece de dais de plumes vertes. Trois des principaux Magiftrats précédoient le Monarque, avec des verges d'or à la main, qu'ils levoient en haut de tems en tems; avertiffant par ce fignal, que l'Empereur approchoit, afin que tout le monde fe jettât à terre, & que perfonne ne fût affez hardi pour le regarder; ce qui étoit un crime puni comme le facrilege. Cortez defcendit de cheval avant que l'Empereur s'approchât; Montezuma mit en même tems pied à terre, où quelques Indiens avoient étendu des tapis, de peur qu'il ne la touchât de fes pieds. Ayant les deux mains appuyées fur les bras des Seigneurs de Tezeuco & d'Iztacpalapa, fes neveux, il fit quelques pas avec beaucoup de gravité en s'approchant de Cortez : celui-ci s'étant avancé fit une profonde révérence, que Montezuma lui rendit, en mettant la main près de terre, & la portant enfuite à fes levres.

Cette action, & celle de sortir pour recevoir lui-même l'armée, épuiserent toutes les réflexions des Indiens, qui en tirerent enfin des conséquences bien avantageuses à la gloire des Espagnols : on ne pouvoit se persuader qu'un Empereur, dont les Sujets révéroient tous les decrets avec une soumission aveugle, eût fait ces demarches sans de grandes raisons ; & sur-tout un Montezuma, qui affectoit dans toutes les occasions un orgueil, qu'il confondoit avec la majesté. Nous verrons cependant qu'il soutint jusqu'à la fin ces démonstrations d'estime envers les Espagnols, & de respect même envers le Général. Le discours de Cortez, court & modeste, étoit conforme au sujet ; & la réponse de Montezuma fut aussi concise, mais où la discrétion parut conserver toute la bienséance. Ils se firent sur le champ un présent l'un à l'autre : Cortez ne craignit pas de mettre lui-même au col de l'Empereur une précieuse chaîne d'émail, qu'il conservoit pour cette occasion ; & Montezuma mit lui-même au col de

CXV. Ce qui surprend les Mexicains, les prévient en faveur des Espagnols.

Cortez un collier, qu'on croyoit être la plus riche piece de son trésor. Après quoi ce Prince ordonna à un de ses neveux d'accompagner le Général jusqu'à son logement, tandis qu'il se retiroit lui-même à son Palais, avec la même pompe & la même gravité.

CXVI. Un grand Palais sert de logement à toute l'armée.

Le logement préparé pour les Espagnols, étoit une grande maison, que le pere de Montezuma avoit fait bâtir, avec tant de magnificence, qu'elle ne cedoit pas en grandeur au principal Palais des Empereurs, & avoit en même tems toutes les apparences d'une forteresse, des murs forts & flanqués d'espace en espace, avec des tours qui servoient d'appui & de défense. Toute l'armée y trouva de quoi se loger commodément; & le premier soin du Général fut de la reconnoître lui-même exactement par-tout, afin de poser ses corps-de-garde, de poster son artillerie, & de fermer bien son quartier. Quelques salles destinées aux Officiers, étoient tendues de tapisseries. Outre une grande quantité de vivres, on trouva encore

un magnifique repas, tout préparé pour le Général, pour ſes Capitaines, & pour tous les ſoldats. Un nombre conſidérable d'Indiens deſtinés à les ſervir à table, s'acquitterent de leur fonction, toujours en ſilence, & avec une promptitude qui ne laiſſoit rien à deſirer. Montezuma ne borna pas là les politeſſes de cette célebre journée.

CXVII. L'Empereur ſe rend en cérémonie au quartter des Eſpagnols.

Sur le ſoir ce Prince, ſuivi du même cortége, alla viſiter le Général, qui en ayant été averti, fut le recevoir dans la premiere cour, avec tout le reſpect que demandoit une telle faveur. L'ayant accompagné juſqu'à la porte de ſon appartement, Cortez lui fit une profonde révérence; & le Souverain alla prendre ſa place, & commanda auſſi-tôt qu'on approchât un ſiége pour le Général. Il fit ſigne aux Nobles de ſa ſuite de ſe ranger contre les murailles : le Général ordonna la même choſe à ſes Officiers; & lorſque les Truchemens furent arrivés, il voulut commencer ſon diſcours; mais Montezuma fit connoître qu'il vouloit parler, avant que

de donner audience. Selon le rapport des Auteurs, il s'expliqua ainsi :

CXVIII. Discours du Monarque.

» Illustre Capitaine, & généreux » Etrangers, avant que je puisse » écouter l'ambassade du grand Prince qui vous a envoyé, il est à » propos que vous & moi réciproquement, nous promettions de » mépriser & d'oublier ce que la renommée a divulgué touchant nos » personnes & notre conduite. On » vous aura dit de moi, en quelques » endroits, que je suis un des dieux » immortels, en élevant ma personne & mon pouvoir jusqu'au » Ciel. D'autres vous auront fait » entendre, que la fortune s'est épuisée à m'enrichir ; que les murailles & les tuiles de mes Palais sont » d'or, & que la terre s'affaisse sous » le poids de mes trésors ; enfin quelques-uns auront voulu vous persuader que je suis un tyran cruel » & superbe, qui abhorre la justice, » & qui ne connoît pas l'humanité. » Les uns & les autres vous ont » trompé également par leurs exagérations ; & afin que vous ne

» vous

» vous imaginiez pas que je ſuis un
» dieu, & que vous connoiſſiez l'il-
» luſion de ceux qui ſe ſont forgés
» cette viſion, cette partie de mon
» corps, *dit-il en découvrant ſon bras*,
» fera paroître à vos yeux déſabu-
» ſés, que vous parlez à un homme
» mortel, de la même eſpece que les
» autres hommes, mais plus noble
» & plus puiſſant qu'eux. Je ne nierai
» pas que mes richeſſes ne ſoient
» grandes ; mais l'imagination de
» mes Sujets y ajoute beaucoup.
» Cette maiſon où vous logez eſt un
» de mes Palais, regardez ces mu-
» railles, elles ſont faites de pierre
» & de chaux, matiere vile, qui ne
» doit ſon prix qu'à ſon emploi; &
» par l'un & par l'autre de ces exem-
» ples, jugez ſi l'on ne vous a pas
» trompé de la même maniere, lorſ-
» qu'on vous a exagéré mes tyran-
» nies. Au moins ſuſpendez votre
» jugement, juſqu'à ce que vous
» vous ſoyez éclaircis de mes rai-
» ſons, & ne comptez point ſur le
» langage de mes Sujets rebelles,
» juſqu'à ce que vous ayez exami-
» né, ſi ce qu'ils appellent miſere,

» n'eſt point un châtiment, & s'ils
» ont droit de s'en plaindre ſans ceſſer
» de le mériter. C'eſt ainſi que l'on
» nous a informé de ce qui regarde
» vos perſonnes & vos actions.
» Quelques-uns nous ont aſſuré que
» vous étiez des dieux, que les bê-
» tes farouches vous obéiſſoient,
» que vous teniez les foudres entre
» vos mains, & que vous comman-
» diez aux élémens. D'autres nous
» vouloient faire croire que vous
» étiez méchans, emportés, ſuper-
» bes; que vous vous laiſſiez domi-
» ner aux vices, & que vous aviez
» une ſoif inſatiable de l'or que no-
» tre terre produit. Cependant je re-
» connois déja que vous êtes des
» hommes de la même compoſition
» & de la même pâte que nous,
» quoiqu'il y ait quelque différence
» qui naît des diverſes influences,
» que la qualité du pays inſpire aux
» mortels. Ces bêtes qui vous obéiſ-
» ſent ſont, à mon avis, de grands
» cerfs que vous avez apprivoiſés,
» & inſtruits de cette ſcience impar-
» faite, qui peut être compriſe par
» l'inſtinct des animaux. Je conçois

» aussi fort bien que ces armes qui
» ressemblent à la foudre, sont des
» tuyaux d'un métal que nous ne
» connoissons pas, dont l'effet, pa-
» reil à celui de nos sarbacanes,
» vient d'un air pressé, qui cherche
» à sortir, & qui pousse impétueu-
» sement tout ce qui s'oppose à son
» passage. Le feu que ces tuyaux
» jettent avec un bruit terrible, est
» tout au plus un secret surnaturel
» de la même science, que celle
» dont nos sages font profession.
» Dans tout le reste de ce qu'on a
» rapporté de votre procédé, je
» trouve encore, suivant ce que
» mes Ambassadeurs ont remarqué
» sur vos inclinations, que vous
» avez de la bonté & de la Religion;
» que vos chagrins sont fondés en
» raison, que vous souffrez les fati-
» gues avec joie, & qu'entre vos
» autres vertus, on voit de la libé-
» ralité, qui ne s'accorde guère
» avec l'avarice, ensorte qu'autant
» les uns que les autres, nous de-
» vons effacer les impressions qu'on
» avoit voulu nous donner, & sça-
» voir bon gré à nos yeux de ce

» qu'ils ont désabusé notre imagi-
» nation. Cela étant ainsi établi,
» j'ai souhaité que vous sçûssiez,
» avant que de me parler, que l'on
» n'ignore pas entre nous autres,
» & que nous n'avons pas besoin
» de votre persuasion, pour croire
» que le grand Prince à qui vous
» obéissez, descend de notre ancien
» Quezalcoal, Seigneur des sept ca-
» vernes de Navatlaques, & Roi
» légitime de ces sept Nations, qui
» ont fondé l'Empire du Mexique.
» Nous avons appris par une de ces
» prophéties, que nous revérons
» comme une vérité infaillible, con-
» formément à la tradition des sie-
» cles, conservée dans nos Annales,
» qu'il étoit sorti de ce pays-ci pour
» aller conquérir de nouvelles ter-
» res du côté de l'Orient, & qu'il
» avoit laissé des promesses certai-
» nes, que dans la suite des tems ses
» descendans viendroient modérer
» nos loix, & réformer notre gou-
» vernement, sur les regles de la
» raison. Ainsi, comme les carac-
» tères que vous portez ont du rap-
» port à cette prophétie, & que le

» Prince de l'Orient qui vous en-
» voye, fait éclater, par vos ex-
» ploits mêmes, la grandeur d'un si
» illustre Ayeul, nous avons déja
» résolu de consacrer à son service
» tout ce que nous avons de pou-
» voir, & j'ai trouvé qu'il étoit à
» propos de vous en avertir, afin
» que vos propositions ne soient
» point embarrassées par ce scrupule,
» & que vous attribuiez les excès de
» ma douceur à cette illustre ori-
» gine ».

Ce discours de Montezuma, qui fut écouté de tous avec la plus grande attention, donnoit assez de matiere à Cortez pour répondre avec dignité, sans s'écarter même de ces agréables illusions qu'il trouvoit établies dans l'esprit de tous les Indiens, en faveur des Espagnols. Les anciens Mémoires rapportent la réponse du Général en ces termes :

CXIX. Réponse de Cortez au long discours de Montezuma.

» Seigneur, après vous avoir re-
» mercié humblement de cet excès
» de bonté, qui vous fait écouter si
» favorablement notre ambassade,
» & de cette haute & souveraine
» connoissance que vous employez

» en notre faveur, en méprisant,
» d'une maniere si avantageuse pour
» nous, les faux préjugés de l'opi-
» nion; je puis vous dire aussi qu'à
» notre égard, nous avons traité
» celle que l'on doit avoir de vous,
» avec tout le respect & toute la vé-
» nération qui est due à votre gran-
» deur. On nous a dit beaucoup de
» choses de votre personne dans les
» terres de votre Empire. Les uns la
» mettent entre les divinités; d'au-
» tres en noircissoient jusqu'aux
» moindres actions, mais ces dis-
» cours s'enflent ordinairement par
» des outrages qu'ils font à la véri-
» té, puisque comme la voix des
» hommes est l'organe de la renom-
» mée, elle prend souvent la teinture
» de leurs passions; & celles-ci, ou
» ne conçoivent jamais les choses
» comme elles sont, ou ne les rap-
» portent jamais comme elles les
» conçoivent. Les Espagnols, Sei-
» gneur, ont une vue pénétrante,
» qui sçait distinguer les différentes
» couleurs que l'on donne au dis-
» cours. Nous n'avons ajouté foi ni
» à vos Sujets rebelles, ni à vos

» flatteurs ; & nous paroiſſons de-
» vant vous, convaincus que vous
» êtes un grand Prince, aimant la
» juſtice & la raiſon, ſans que nous
» ayons beſoin du rapport de nos
» ſens, pour connoître que vous
» êtes mortel. Nous ſommes auſſi
» de la même condition, quoi-
» que plus vaillans, ſans comparai-
» ſon, que vos Sujets, & d'un en-
» tendement bien élevé au-deſſus du
» leur, parce que nous ſommes nés
» ſous un climat, dont les influences
» ont beaucoup de vertu. Les ani-
» maux qui nous obéiſſent, ne ſont
» point auſſi comme vos cerfs ; ils
» ont bien plus de nobleſſe & de
» fierté, & tout brutes qu'ils ſont,
» ils ont de l'inclination à la guerre,
» & ſçavent aſpirer à la gloire de
» leur Maître par une eſpece d'am-
» bition. Le feu qui ſort de nos ar-
» mes, eſt un effet naturel de l'in-
» duſtrie des hommes, ſans que
» dans ſa production il entre rien de
» cette connoiſſance dont vos Ma-
» giciens font profeſſion ; ſcience
» abominable parmi nous, & digne
» d'un plus grand mépris que l'igno-

» rance même. J'ai cru devoir éta-
» blir ces principes, afin de satis-
» faire aux avis que vous nous avez
» donnés ; après quoi je dirai, Sei-
» gneur, avec toute la soumission
» qui est due à votre Majesté, que
» je viens la visiter en qualité d'Am-
» bassadeur du plus grand & du plus
» puissant Monarque, que le soleil
» éclaire, aux lieux où il prend sa
» naissance. J'ai ordre de vous ex-
» poser en son nom, qu'il souhaite
» être votre ami & votre allié, sans
» s'appuyer sur ces anciens droits
» dont vous avez parlé, & sans au-
» tre fin que d'ouvrir le commerce
» entre vos deux Monarchies, &
» d'obtenir par cette voie le plaisir
» de vous désabuser de vos erreurs ;
» & quoique selon la tradition de
» vos histoires mêmes, il pût pré-
» tendre une reconnoissance plus po-
» sitive dans les terres de votre do-
» maine, il ne veut néanmoins user
» de son autorité, que pour gagner
» votre créance, sur des choses en-
» tiérement à votre avantage ; &
» afin de vous faire entendre que
» vous, Seigneur, & vous autres

» nobles Mexicains qui m'écoutez,
» vivez dans un abus terrible, par la
» religion que vous professez, en
» adorant des bois insensibles, qui
» sont les ouvrages de vos mains &
» de votre caprice, puisqu'il n'y a
» véritablement qu'un seul Dieu,
» qui n'a ni principe, ni fin, & qui
» est le principe éternel de toutes
» choses. C'est lui dont la puissance
» infinie a créé de rien cet ouvrage
» admirable des Cieux, qui a fait le
» soleil qui nous éclaire, la terre
» qui nous fournit des alimens, &
» le premier homme, de qui nous
» descendons, avec une égale obli-
» gation de reconnoître & d'adorer
» notre première cause. C'est cette
» même obligation qui est imprimée
» dans vos ames, dont vous recon-
» noissez l'immortalité, & que
» vous prostituez néanmoins, en
» rendant un culte d'adoration
» aux démons, esprits immondes
» que Dieu a créés, & qui, en pu-
» nition de leur ingratitude & de
» leur rebellion contre lui, ont été
» précipités dans ce feu souterrein,
» dont vous avez quelque représen-

» tation imparfaite, dans l'horreur de
» vos volcans. La malice & l'envie,
» qui les rendent ennemis du genre
» humain, les obligent continuelle-
» ment à solliciter votre perte, en
» se faisant adorer sous la figure de
» ces idoles abominables. C'est leur
» voix que vous entendez quelque-
» fois dans les réponses de vos ora-
» cles, & ils forment ces illusions
» que les erreurs de l'imagination
» introduisent en votre entende-
» ment. Mais, Seigneur, je con-
» nois que ce n'est pas ici le lieu de
» traiter des mystères d'une si haute
» doctrine : ce même Monarque en
» qui vous reconnoissez une si an-
» cienne supériorité, vous exhorte
» seulement à nous écouter sur ce
» point, sans aucune préoccupation,
» afin que vous puissiez goûter le
» repos que votre esprit trouvera
» dans la vérité, & que vous appre-
» niez combien de fois vous avez ré-
» sisté à la raison naturelle, qui vous
» donnoit des lumières capables de
» vous faire connoître votre aveu-
» glement. C'est la première chose
» que le Roi mon maître souhaite de

» votre Majesté : c'est le principal » article de ma proposition, & le » plus puissant moyen d'établir avec » une parfaite amitié l'alliance de » deux Couronnes, sur les fondemens inébranlables de la Religion, qui, sans laisser aucune diversité dans les sentimens, unira » les esprits par les liens d'une même » volonté ».

CXX. Montezuma ne souffre point qu'on touche à sa Religion.

C'est ainsi que Cortez sçut maintenir dans l'esprit de l'Empereur la réputation de ses forces, sans s'éloigner de la vérité, & qu'il se servit adroitement de l'origine que les Indiens donnoient eux-mêmes à son Roi, pour donner plus d'autorité à son ambassade. Il n'y eut que l'article de la Religion, qui ne plut point à un Prince idolâtre. Cela parut par la replique de Montezuma ; car en se levant de son siege, il dit à Cortez : » Je reçois avec beaucoup de » reconnoissance, l'alliance & l'amitié que vous me proposez de la » part du grand Prince descendant » de Quezalcoal. Mais je crois que » tous les dieux sont bons : le vôtre » peut être tel que vous le dites,

» ſans faire tort aux miens. Ne ſon-
» gez maintenant qu'à vous repoſer,
» puiſque vous êtes chez vous, où
» vous ſerez ſervi avec tout le ſoin
» qui eſt dû à votre valeur, & au
» grand Prince qui vous a envoyé ».

CXXI. Dans tout le reſte il fait admirer la ſageſſe & la générofité d'un grand Prince.

On chercheroit inutilement quelque juſteſſe dans ces paroles d'un idolâtre à un Chrétien : *Votre Dieu peut être tel que vous le dites, ſans faire tort aux miens.* Cependant ſi Montezuma parloit ſans ſuite ſur la Religion, il faut avouer que dans tout le reſte il parloit & agiſſoit avec autant de ſageſſe que de générofité. Avant que de partir, il préſenta lui-même à Cortez diverſes piéces d'orfévrerie, avec quantité de robes de coton, & d'autres ouvrages de plumes fort bien travaillés ; préſent conſidérable, & pour la valeur, & pour la maniere dont il étoit offert. Montezuma diſtribua de plus quelques joyaux de prix à tous les Eſpagnols, qui ſe trouvoient à l'Audience : ce qu'il fit en Prince généreux, ſans témoigner qu'on lui en étoit obligé. La complaiſance avec laquelle il regardoit

le Général & ſes Capitaines, montroit la ſatisfaction qu'il ſentoit de ſe voir ſoulagé de ſes inquiétudes paſſées.

CXXII. Cortez va à l'Audience de l'Empereur.

Le jour ſuivant, Cortez demanda audience, & il l'obtint avec tant de facilité, que les Officiers, ou Maîtres des cérémonies, qui doivent l'accompagner à cette viſite, arriverent avec la réponſe. Le Général s'habilla fort galament, ſans oublier ſes armes, qui paſſoient pour une parure militaire. Il étoit ſuivi des Capitaines Pierre d'Alvarado, Gonzale de Sandoval, Jean Velaſquez de Leon, & Diego d'Ordaz, avec ſix ou ſept ſoldats de confiance, entre leſquels ſe trouvoit Bernard Diaz del Caſtillo, qui a écrit cette Hiſtoire.

CXXIII. Acclamations du peuple.

Un peuple infini, qui rempliſſoit les rues, ſans les embarraſſer, s'empreſſoit de voir paſſer les Eſpagnols; & les révérences étoient toujours accompagnées d'acclamations, entre leſquelles on entendoit ſouvent répéter le mot de *Teulés* : cette parole dont on ſçavoit déja la valeur, ne déplaiſoit point à des gens, qui

fondoient leur plus grande assurance, sur le respect qu'on avoit pour leurs personnes.

CXXIV. Grandeur & magnificence du Palais Royal.

On découvrit de fort loin le Palais de Montezuma, dont la magnificence marquoit assez celle des Princes qui l'avoient bâti. Sans nous arrêter ici à faire une longue description de ce superbe édifice, il suffit de dire avec les Auteurs que Solis a suivis, qu'on y entroit par trente portes, qui répondoient sur autant de rues différentes; & que tout le reste étoit parfaitement assorti, tant pour le goût des ornemens & des richesses, que pour la multitude, la noblesse, & la propreté des Officiers du Souverain. Les Espagnols observoient tout, tout leur paroissoit nouveau, & contribuoit à imprimer du respect; la grandeur du Palais, les cérémonies de la réception, & jusqu'au profond silence de ce grand nombre de domestiques.

CXXV. Réception faite au Général.

Montezuma étoit debout, paré de toutes les marques de sa Souveraineté: il s'avança quelques pas au-devant du Général, lui mit les mains sur les épaules, lorsqu'il s'a-

baiſſoit pour le ſaluer ; & ayant montré un viſage careſſant aux Eſpagnols qui l'accompagnoient, il s'aſſit, fit donner des ſiéges à Cortez, ainſi qu'à tous ceux de ſa ſuite, & ne leur laiſſa point la liberté de les refuſer. La viſite fut longue, & en maniere de converſation. La néceſſité de ſe ſervir de Truchement de part & d'autre, ne pouvoit que contribuer beaucoup à cette longueur.

CXXVI. Entretiens intéreſſans.

L'Empereur débuta par diverſes queſtions ſur l'Hiſtoire Naturelle & politique des païs orientaux, approuvant à propos ce qui lui paroiſſoit juſte ; & montrant qu'il ſçavoit appuyer par des raiſonnemens le ſujet qu'il avoit quelquefois de douter. Il revint enfin à la dépendance & à l'obligation qu'avoient les Mexicains de reconnoître le deſcendant de leur premier Roi. Il ſembloit s'applaudir de ce que la prophétie touchant les étrangers avoit été accomplie ſous ſon regne, après les promeſſes faites depuis tant de ſiècles à ſes Prédéceſſeurs. On ne peut douter que cette créance, toute vaine & mépriſable qu'elle étoit dans

ſon origine, & dans toutes ſes circonſtances, ne flattât agréablement les Eſpagnols, puiſqu'elle étoit pour eux, en cette occaſion, d'une ſi grande conſéquence, qu'elle leur avoit beaucoup ſervi à s'introduire dans ce grand Empire. Ce ne fut pas cependant ſur cet article que Cortez inſiſta, mais il tourna fort adroitement le diſcours ſur la Religion : entre les éclairciſſemens qu'il donnoit à l'Empereur, des loix & des coutumes de ſa nation, il parla de celles qui obligent tous les Chrétiens en général, afin que par cette oppoſition, les vices & les abominations de l'idolâtrie paruſſent plus horribles. De-là il prit occaſion de ſe récrier particuliérement contre les ſacrifices du ſang humain, & contre la brutale coutume de manger les hommes qu'on avoit ſacrifiés; brutalité dont la Nature même doit avoir horreur, & cependant introduite dans la Cour même de Montezuma.

CXXVII. Terribles préventions d'un Prince

Si la généreuſe liberté de Cortez ne plut pas à l'Empereur, elle ne fut pas cependant tout-à-fait inutile,

puiſque Montezuma, confus, ou touché par la force de la raiſon, bannit de deſſus ſa table les plats de chair humaine : mais il n'oſa défendre abſolument cette viande à ſes Sujets, & il ne ſe rendit point ſur l'article des ſacrifices : toujours obſtiné idolâtre, il ſoutint que ce n'étoit pas une cruauté d'offrir à ſes dieux des priſonniers de guerre, qui étoient déja condamnés à la mort, & il ne voulut point convenir que ſous le nom de prochain on dût comprendre juſqu'à ſes ennemis. Ce Prince diſſimuloit ici, qu'au défaut des priſonniers de guerre, il faiſoit ſouvent ſacrifier bien des pauvres innocens. S'il avoit d'ailleurs aſſez de lumière pour reconnoître quelques avantages de la Religion chrétienne, & pour ne prétendre point ſoutenir indifféremment tous les abus de la ſienne, la crainte le retenoit toujours dans cette fauſſe idée, que ſes dieux étoient bons en ſon pays, comme celui des Chrétiens l'étoit aux lieux où il regnoit; & il ne ſe faiſoit point une petite violence pour cacher ſon chagrin,

idolâtre : ce qu'il conſent de retrancher.

quand il ſe ſentoit preſſé par la force des argumens qu'on lui propoſoit. Ni dans cette converſation, ni dans pluſieurs autres, le Pere Olmedo ne reuſſit pas mieux que le Général à perſuader un Prince dont l'orgueil tenoit toujours l'eſprit & le cœur fermés à la grace.

CXXVIII. Il conduit les Eſpagnols dans le grand temple : zèle de Cortez.

Cette réſiſtance ne ſe faiſoit pas ſans oſtentation. Un des premiers jours, comme Montezuma faiſoit voir à Cortez, au Pere Olmedo & aux Capitaines, la grandeur & la magnificence de ſa Cour, il voulut leur montrer auſſi le plus grand de ſes temples. Il les avertit d'abord de s'arrêter un peu à l'entrée; & il s'avança pour conſulter avec ſes Sacrificateurs, s'il étoit permis de faire paroître en la préſence de leurs dieux, des gens qui ne les adoroient pas : on conclut qu'on pouvoit les admettre, pourvû qu'ils ne fiſſent point d'irrévérence : auſſi-tôt quelques anciens Sacrificateurs porterent cette parole aux Eſpagnols : toutes les portes du temple furent ouvertes en même tems, & Montezuma prenoit la peine d'expliquer lui-

même aux Epagnols, ce qu'il y avoit de myſtérieux : il leur montroit les lieux deſtinés au ſervice du temple, l'uſage des vaſes ou des autres inſtrumens, & ce que chaque idole repréſentoit : le récit de ces ridicules cérémonies excita le rire de quelque Eſpagnol, ce que l'Empereur ne fit pas ſemblant d'appercevoir; il ſe contenta de jetter un regard ſur les étrangers, pour les contenir. Mais le Général, toujours zélé, lui dit alors : permettez-moi, Seigneur, de planter la Croix de Jeſus-Chriſt, devant ces images du diable, & vous verrez ſi elles ſont dignes d'adoration, ou de mépris.

La foi de ce Militaire étoit aſſez grande, pour qu'il eſpérât qu'il arriveroit à ces idoles, en préſence du Crucifix, ce qui étoit arrivé au dieu Dagon en préſence de l'Arche. On ne fit point l'épreuve; car la fureur des Sacrificateurs éclata à cette propoſition : & Montezuma diſſimulant une partie de ſon reſſentiment, ſe contenta de dire aux Eſpagnols : *Vous pourriez bien accorder à ce lieu l'attention que vous devez à ma per-*

CXXIX. Fureur des ſacrificateurs : politique de Montezuma.

ſonne. A ces mots il ſortit du temple afin qu'ils le ſuiviſſent, & s'arrêtant ſous le portique, il ajouta avec moins d'émotion : » mes amis, » vous n'avez maintenant qu'à re- » tourner en vos quartiers, » *car je veux demeurer ici pour demander pardon à mes dieux, de l'excès de ma patience.*

CXXX. On éleve un autel au vrai Dieu, & on arbore la Croix, avec le conſentement de Montezuma, qui aſſiſte quelquefois aux ſaints exercices.

Après cette expérience, Cortez, de l'avis même des deux Aumôniers, prit la réſolution de ne plus parler de cet article, juſqu'à un tems plus propre, puiſque tout ce qui attaquoit le culte impie ne ſervoit qu'à irriter ou endurcir davantage le cœur de Montezuma. On obtint cependant ſans peine la liberté de rendre au vrai Dieu un culte public, dans la Ville même de Mexique. Montezuma même envoya les Intendans de ſes bâtimens, afin qu'on bâtît un Temple à ſes dépens, ſelon les deſirs du Général, tant il avoit de paſſion de ménager l'eſprit de Cortez, & de ſe procurer à lui-même le repos au ſujet de ſon idolâtrie. Dans le Palais même, qui ſervoit de logement aux Eſpagnols, on

nétoya d'abord un des principaux ſalons, & on y éleva un Autel, où l'on mit un tableau de la très-ſainte Vierge. On dreſſa une grande Croix devant la porte du ſalon, qui devint ainſi une Chapelle fort propre, où on diſoit tous les jours la Meſſe, on y récitoit des prières, & on y faiſoit pluſieurs autres exercices de piété. L'Empereur ne refuſoit pas de s'y trouver quelquefois, accompagné de ſes Princes & d'une partie de ſes Miniſtres, qui ne pouvoient s'empêcher de louer la douceur de notre ſacrifice, quoiqu'ils n'en connuſſent encore ni la nature, ni la vertu.

CXXXI. Empreſſement des Mexicains & de la Cour, à divertir & flatter les Eſpagnols.

Les Mexicains, pour faire plaiſir aux Eſpagnols, ou pour ſe faire honneur à eux-mêmes, leur montroient avec oſtentation tout ce qu'ils pouvoient avoir de rare, de beau, ou de curieux : ils produiſoient de même ce qu'ils avoient de plus habiles gens en toute ſorte de jeux : ils y mêloient auſſi l'ambition de faire briller leur adreſſe au maniement des armes, & leur agilité aux autres exercices. Montezuma, contre ſa coutume, ſembloit avoir renoncé à

la majesté, pour être comme le promoteur de ces spectacles, ou de ces réjouissances publiques. Il menoit toujours avec soi Cortez, & les autres Capitaines Espagnols ; ce qui leur attiroit beaucoup de respect de la part de tous ses Sujets. Les visites étoient fréquentes, & rendues avec exactitude : le Général alloit au Palais, & l'Empereur venoit au quartier du Général, où il ne se lassoit pas d'admirer tout ce qui venoit d'Espagne, qu'il regardoit comme une Région céleste. Il ne négligeoit pas même les moyens de gagner le cœur & l'affection des soldats, par des présens de bijoux & de raretés, qu'il distribuoit avec discernement. Les Nobles, à son imitation, tâchoient de se rendre agréables aux étrangers, par des offices qui tenoient de la soumission ; & le peuple plioit le genou devant le moindre soldat Espagnol.

CXXXII. Un Général de Montezuma dans les Provinces, inquiéte les alliés des Espagnols.

Dans le même tems Jean d'Escalante, laissé pour Gouverneur de *Vera-Cruz*, ne s'occupoit qu'à maintenir en paix la nouvelle Colonie, à fortifier la place, & à conserver

ſes amis & les alliés qui l'environnoient. Cet état de tranquillité fut troublé par l'imprudence d'un Officier de Montezuma : ce Capitaine Mexicain, nommé *Qualpopoca*, commandoit toutes les troupes répandues ſur les frontieres de Zempoala ; il les avoit raſſemblées pour donner main forte aux Commiſſaires qui venoient recueillir les impôts : ſi l'exercice de leur Commiſſion étoit toujours redoutable, la licence des ſoldats, & leurs violences dans cette occaſion, l'étoient encore plus.

CXXXIII. Conduite du Gouverneur de Vera-Cruz.

Les Totonaques de la montagne, dont cette armée ravageoit les campagnes, & détruiſoit les habitations, vinrent ſe plaindre à Eſcalante, le priant de prendre les armes en faveur de ſes alliés. Le Gouverneur, avant que d'en venir aux voies de fait, envoya quelques perſonnes au Général Mexicain, pour lui demander, comme à ſon ami, qu'il ſuſpendît les actes d'hoſtilité, juſqu'à ce qu'il eût reçu un nouvel ordre de l'Empereur, puiſqu'il n'étoit pas vraiſemblable qu'on lui eût commandé d'agir ainſi contre la paix,

tandis que Montezuma avoit permis aux Ambaſſadeurs du Monarque d'Orient, de venir à ſa Cour pour établir une alliance durable entre les deux Couronnes.

CXXXIV. Réponſe fiere de Qualpopoca: combat où il eſt défait.

Les Envoyés étoient deux Zempoales, gens de bon eſprit, & qui réſidoient à Vera-Cruz. La réponſe de Qualpopoca fut, qu'il ſçavoit fort bien comprendre & exécuter les ordres de ſon Prince; & que ſi quelqu'un prétendoit s'oppoſer au châtiment des rebelles, *un Général de Montezuma pouvoit ſoutenir en pleine campagne les réſolutions qu'il formoit dans le cabinet.* Cela étoit clair. Eſcalante ne pût diſſimuler l'outrage, ni refuſer le défi à la vue de tous les Indiens intéreſſés dans une cauſe commune. Informé que le nombre des ennemis n'alloient qu'à quatre mille, il aſſembla un gros de deux mille Indiens de la montagne, ſe mit à la tête de ces troupes bien armées à leur maniere, prit quarante ſoldats Eſpagnols, & deux pieces d'artillerie, & marcha vers les Provinces qui reclamoient ſon ſecours. Qualpopoca vint au-devant de

de lui, avec ſes troupes en bon ordre ; & les deux armées s'étant rencontrées près d'un petit Bourg, qu'on a nommé depuis *Almeric*, le combat commença avec une égale réſolution de part & d'autre : cependant les Mexicains lâcherent bientôt pied, & ſe retirerent en déſordre. Les Totonaques qui étoient avec les Eſpagnols, prirent en même tems l'épouvante, & tournerent le dos ; les vainqueurs fuyoient d'un côté, & les vaincus de l'autre. Cependant les Mexicains tout occupés du ſoin de ſe ſauver, ne s'apperçurent pas du déſordre où la fuite des Totonaques laiſſoit la petite armée Eſpagnole, & ne ſongerent qu'à ſe retirer dans le Bourg, proche du champ de bataille ; Eſcalante s'en approcha avec ſes quarante Eſpagnols, fit mettre le feu aux maiſons en pluſieurs endroits ; & au moment que la flamme parut, il chargea avec tant de vigueur les Mexicains, que ſans leur donner le tems de reconnoître le peu de monde qui les ſuivoit, il les défit & les pouſſa hors de ce lo-

gement, d'où ils se jetterent en fuyant dans le bois.

CXXXV. Sept Espagnols tués ; le Gouverneur & Jean d'Arguello sont du nombre.

La victoire étoit entiere ; mais on crut l'avoir achetée cherement, parce que le Gouverneur & sept soldats Espagnols furent blessés mortellement. Un des sept, appellé Jean d'Arguello, natif de la Ville de Leon, d'une taille & d'une force extraordinaire, tomba blessé dans un tems où il ne pût être secouru, & fut enlevé mort par les Mexicains ; les six autres & le Gouverneur moururent de leurs blessures, au bout de trois jours, dans la Ville de Vera-Cruz.

CXXXVI. Chagrin & réflexions de Cortez, à cette nouvelle.

Le Conseil écrivit à Cortez pour lui rendre compte de tout cela ; & deux soldats Tlascalteques, déguisés en Mexicains, lui apporterent la lettre à Mexique, dans le tems même que Montezuma sembloit lui prodiguer les caresses & les faveurs. Le Général ne pût apprendre cette nouvelle qu'avec une sensible affliction : il en fit part à ses Capitaines ; & sans leur marquer tout le chagrin qu'elle lui causoit, il les pria seulement de faire leurs réfle-

xions ſur cet accident, & de lui laiſſer le tems de former une réſolution telle qu'il plairoit à Dieu lui inſpirer, leur recommandant ſur-tout le ſecret.

CXXXVII. Ce qu'il découvre par hazard, & ce qu'on vient lui apprendre.

S'étant retiré enſuite dans ſon appartement, il refléchit long-tems ſur tous les inconvéniens qu'on pouvoit craindre, & ſur les moyens qu'il convenoit de prendre dans une circonſtance auſſi critique. On rapporte que ce Général paſſa ainſi une grande partie de la nuit à ſe promener dans une ſalle, & qu'il y découvrit alors, comme par haſard, un endroit maçonné depuis peu, où Montezuma avoit ſerré tous les tréſors de ſon pere : après les avoir vûs, Cortez fit refermer cette cache, ſans permettre qu'on enlevât aucune choſe. Cela ne fit point diverſion à ce qui l'occupoit plus fortement. Il fit appeller quelques Indiens de ſon armée, les plus habiles & les plus affectionnés, & leur demanda s'ils n'avoient pas remarqué, dans les paroles, ou les manieres des Mexicains, quelque choſe qui les fît ſoupçonner. On lui répon-

dit que le menu peuple ne ſongeoit qu'à ſe divertir, dans les fêtes que l'on donnoit aux Eſpagnols, & qu'il les révéroit, parce qu'il les voyoit honorés par l'Empereur; mais que les Nobles commençoient à devenir rêveurs & myſtérieux, qu'ils tenoient des conférences ſecrètes, & qu'on avoit entendu dire à quelques-uns, *qu'il ſeroit aiſé de rompre les ponts des chauſſées.* Deux ou trois Indiens ajoutèrent qu'il leur avoit été dit, que peu de jours auparavant on avoit apporté à Montezuma la tête d'un Eſpagnol, & qu'il avoit commandé qu'on la cachât ſoigneuſement, après l'avoir conſidérée avec beaucoup d'étonnement, à cauſe de la fierté & de la groſſeur de cette tête; ce qui convenoit fort à celle d'Arguello. Nouvelle preuve que Montezuma avoit eu part à l'entrepriſe de ſon Général.

CXXXVIII. Diſcours de Cortez à ſes Capitaines.

Après bien des réflexions, Cortez aſſembla tous ſes Capitaines; il leur expoſa le fait, & ce qu'il avoit appris: ſans diſſimuler les difficultés qui pouvoient ſe préſenter, & ſans leur expliquer encore ſes ſenti-

mens, il laiſſa à chacun la liberté de dire les ſiens. Les avis ſe trouverent aſſez partagés ; & le Général les ayant recueillis, loua le zèle de tous, & dit : » que la propoſition de demander un paſſeport à Monte-
» zuma pour ſe retirer, ne lui plai-
» ſoit pas, parce qu'après s'être ou-
» vert par la voie des armes le che-
» min pour arriver à la Cour de ce
» Prince, il rabattroit beaucoup de
» ſon eſtime, s'il venoit à connoî-
» tre qu'ils euſſent beſoin de ſa fa-
» veur pour en ſortir. Que s'il étoit
» mal intentionné, il pourroit ne
» leur accorder un paſſeport, qu'à
» deſſein de les défaire en leur re-
» traite; & que s'il le refuſoit, ils
» ſeroient obligés de ſortir de la
» Ville contre ſa volonté, & de ſe
» jetter dans le péril, après avoir
» déclaré leur foibleſſe. Qu'il ap-
» prouvoit encore moins le parti de
» ſe retirer ſecretement, parce que
» ce ſeroit s'expoſer à la honte de
» paſſer pour des fugitifs, & que
» Montezuma pourroit leur couper
» le chemin aiſément, étant averti
» de leur marche, par le moyen de

» ses Couriers : qu'ainsi, suivant son
» sentiment, la retraite n'étoit alors
» ni utile, ni honorable, parce que
» de quelque maniere qu'on la fît,
» ce seroit toujours aux dépens de
» leur réputation, & qu'en perdant
» leurs amis & leurs alliés, qui ne
» subsistoient que par elle, ils de-
» meureroient sans trouver un pou-
» ce de terre en tout cet Em-
» pire, où ils pussent mettre le pied
» en assurance. Ces considérations,
» ajouta-t-il, me persuadent que
» ceux qui ont du penchant à de-
» meurer ici sans faire aucun mou-
» vement nouveau, jusqu'à ce qu'on
» ait trouvé les moyens d'en sortir
» avec honneur, & qu'on ait vû
» tout ce qu'on peut tirer d'une es-
» pérance si flatteuse ; ceux-là, dis-
» je, ont pris le parti le plus con-
» forme à la raison. Véritablement
» le risque est égal, quelque réso-
» lution qu'on puisse prendre ; mais
» la gloire est fort différente, & ce
» seroit un malheur que des Espa-
» gnols n'ont pas encore mérité,
» que celui de mourir par choix, &
» sans honneur. Je ne doute pas que

» nous ne puiſſions nous maintenir
» ici ; la maniere d'y parvenir eſt
» ce qui m'embarraſſe. Je fais quel-
» que attention ſur ces bruits qui
» commencent à courir entre les
» Mexicains. Le malheur arrivé à
» Vera-Cruz demande bien des ré-
» flexions : la tête d'Arguello, dont
» on a régalé Montezuma, témoi-
» gne qu'il a eu connoiſſance de l'ac-
» tion de ſon Général ; & ſon ſilen-
» ce ſur cette affaire nous avertit de
» ce que nous devons croire de ſes
» intentions. Mais quand tout cela
» ſe préſente ſous une même vue,
» il me paroît que pour nous ſoute-
» nir dans cette Ville en un état
» moins chancelant, il faut tenter
» quelque choſe de grand, qui étour-
» diſſe ſes Habitans, & qui réta-
» bliſſe l'eſtime que ces accidens ont
» pû ébranler dans leurs eſprits.
» Pour ce ſujet, après avoir rejetté
» d'autres deſſeins, qui feroient plus
» de bruit & moins d'effet, j'ai
» jugé qu'il étoit plus à propos de
» nous rendre maîtres de la perſon-
» ne de Montezuma, en l'emme-
» nant priſonnier en notre quartier.

» Le prétexte de la prison, si mon
» raisonnement est juste, doit être
» la mort d'Arguello, dont il a eu
» connoissance, & la perfidie dont
» son Général a usé en violant la
» paix. Nous devons déclarer que
» nous sommes instruits de ces ac-
» tions, qui nous offensent, puis-
» qu'il ne faut point paroître igno-
» rer ce qu'ils sçavent parfaitement,
» d'autant plus qu'ils sont persuadés
» que rien ne nous est caché, & que
» cette erreur de leur imagination,
» avec les autres de même nature,
» se doivent au moins tolérer, en
» considération du secours que nous
» en tirons. J'apperçois, comme un
» autre, les difficultés & les accidens
» qu'une telle entreprise entraîne
» nécessairement avec soi; mais les
» exploits les plus glorieux naissent
» des plus grands périls, & Dieu
» nous favorisera. Les merveilles,
» par lesquelles il s'est déclaré pour
» nous en cette expédition, nous
» obligent à croire que c'est lui-même
» qui nous a inspiré cette longue per-
» sévérance : sa cause est le premier
» motif de notre entreprise ; & je

» ne ſçaurois me perſuader qu'il
» nous ait conduit juſqu'ici par une
» grace extraordinaire de ſa Provi-
» dence, à deſſein de nous jetter
» dans un embarras inſurmontable,
» & de nous abandonner à notre
» foibleſſe dans nos plus grands be-
» ſoins. Le Général s'étendit avec
» tant de force ſur cette conſidé-
» ration, que la vigueur de ſon
» courage paſſa dans le cœur
» de tous ceux qui l'écoutoient;
» ils revinrent ſans peine à ſon
» avis, & n'admiroient pas moins
» ſon genie que ſa fermeté. On
» ſe ſépara ainſi, après avoir ré-
» ſolu d'arrêter Montezuma, & re-
» mis la diſpoſition de cet exploit,
» à la prudence de Cortez ».

CXXXIX. Ce qui détermine à ſuivre une réſolution, la plus hardie qui fut jamais.

Entreprendre d'arrêter priſonnier un puiſſant Monarque dans ſa Capitale, au milieu de ſa Cour, & avec une poignée de gens! l'Hiſtoire fournit-elle un autre exemple d'une pareille audace? Mais la prudence militaire s'éloigne moins des extrémités, que la prudence politique; & un héros n'eſt point appellé téméraire, s'il ferme les yeux au péril,

quand il n'a point d'autre ressource. Cortez se voyoit également perdu, soit qu'il fît une retraite, qui lui ôtoit sa réputation; soit qu'il se maintînt dans son poste, sans la rétablir par quelque action extraordinaire. Si on veut juger de cette résolution & de son exécution, par le succès, ou on y reconnoîtra le doigt de Dieu, ou on avouera au moins qu'il n'appartient qu'aux grands courages d'avoir des vues élevées au-dessus du commun.

CXL. Cortez rend une visite à l'Empereur.

L'heure à laquelle les Espagnols alloient rendre visite à l'Empereur fut choisie pour exécuter ce qui avoit été conclu. Le Général fit mettre tout son monde sous les armes dans son quartier : il commanda qu'on tînt les chevaux prêts, sans pourtant faire du bruit, ni aucun mouvement jusqu'à nouvel ordre. Il fit occuper toutes les avenues des rues jusqu'au Palais de Montezuma, par des brigades de soldats; & il alla au Palais, accompagné des Capitaines Pierre d'Alvarado, Gonzale de Sandoval, Jean Velasquez de Leon, François de Lugo & Alfonse

d'Avila, ſuivis par trente ſoldats, qu'il avoit choiſis. Montezuma ſortit au-devant d'eux ſuivant ſa coutume : chacun prit ſa place, & les Officiers du Prince ſe retirerent auſſitôt dans un autre appartement, ainſi qu'ils le pratiquoient toujours, par ſon ordre. Lorſque les Interprêtes ſe furent approchés, Cortez commença à ſe plaindre, en laiſſant paroître ſur ſon viſage tout le chagrin dont il étoit rempli.

CXLI. Il ſe plaint de ſon Général, & laiſſe paroître ſes ſoupçons contre le Prince même.

Il repréſenta d'abord l'action de Qualpopoca, appuyant ſur l'inſolence d'avoir aſſemblé une armée, & attaqué ſes compagnons en violant la paix, & la ſauve-garde Royale ſur laquelle ils ſe repoſoient; il traita comme un crime dont Dieu & les hommes demandoient ſatisfaction, la perfidie dont les Mexicains avoient uſé, en maſſacrant un Eſpagnol qu'ils avoient fait priſonnier, pour venger ſur lui, de ſang froid, la honte de leur défaite. Il s'étendit enfin ſur l'article le plus touchant, qui étoit l'infâme maniere dont Qualpopoca & ſes Capitaines prétendoient ſe décharger, en

publiant qu'une insulte si déraisonnable s'étoit faite par l'ordre de l'Empereur. Cortez ajouta, que Sa Majesté devoit lui sçavoir bon gré de ce qu'il n'en avoit rien cru, parce que ce seroit une action indigne de sa grandeur, de les favoriser en un endroit, & de les détruire dans un autre.

CXLII. L'Empereur se défend mal : Cortez ose lui proposer de se rendre prisonnier.

Montezuma parut interdit, & interrompit Cortez, pour protester que ces ordres ne venoient point de lui ; & le Général dit, qu'il étoit convaincu que l'Empereur n'avoit aucune part à une si mauvaise action ; mais que les soldats Espagnols ne seroient jamais satisfaits, & ses Sujets ne cesseroient point de croire ce que son Général assuroit, jusqu'à ce qu'ils lui eussent vû donner quelque témoignage éclatant & extraordinaire, qui effaçât entiérement l'impression que cette calomnie avoit faite dans les esprits. Qu'il venoit donc lui demander, que sans faire du bruit, & comme de son propre mouvement, il vînt au logement des Espagnols, & qu'il se déterminât à n'en point sortir, jus-

qu'à ce que tout le monde fût éclairci qu'il n'avoit point trempé dans une semblable perfidie. Sur quoi Cortez lui fit beaucoup valoir cette considération, qu'une si généreuse confiance, digne d'une ame Royale, n'appaiseroit pas seulement le chagrin du Prince qui les avoit envoyés à sa Cour, & le soupçon des soldats; mais qu'elle tourneroit à son honneur & à sa gloire: qu'il lui donnoit sa parole, comme Cavalier & comme Ministre du plus grand Prince de la terre, qu'il seroit traité entre les Espagnols, avec tout le respect dû à sa personne, puisqu'ils n'avoient point d'autre dessein, que celui de s'assurer de sa volonté, afin de pouvoir lui rendre leurs services & leur obéissance avec plus de vénération.

CXLIII. Courte réponse du Prince.

Montezuma répondit assez brusquement, que les Princes de son rang n'étoient point faits pour la prison, & que quand il s'oublieroit de sa dignité, jusqu'au point de se laisser réduire à une si grande bassesse, ses Sujets ne le permettroient pas.

CXLIV. Réplique vive de Cortez, qui n'est point satisfait des offres les plus satisfaisantes.

Cortez répliqua, que si Montezuma prenoit le parti de venir au quartier de bonne grace, sans obliger les Espagnols à perdre le respect qu'ils avoient pour lui, il se soucioit fort peu de la résistance de ses Sujets, contre lesquels il pourroit employer toute la valeur de ses soldats, sans que l'amitié qu'ils avoient ensemble en fût blessée. Enfin Montezuma commençant à sentir le péril, se jetta sur diverses propositions; il répétoit avec quelques marques de foiblesse, qu'il n'étoit pas un homme à se cacher, ni à s'enfuir sur les montagnes. Il offrit d'envoyer à l'heure même prendre Qualpopoca, & tous ses Officiers, & de les remettre entre les mains de Cortez: il vouloit même donner ses deux fils en ôtage, pour demeurer prisonniers dans le quartier des Espagnols, jusqu'à ce qu'il eût satisfait à sa parole.

CXLV. Brusquerie de quelques Capitaines.

Aucun de ces partis ne plaisoit à Cortez, & Montezuma ne se rendoit pas. Les Capitaines présens à cette contestation, parurent se mutiner, comme s'ils vouloient termi-

ner la question par les voies de fait ; & Jean Velasquez de Leon dit tout haut : *laissons-là les discours, il faut s'en saisir, ou le poignarder.*

CXLVI. Une femme acheve d'intimider, ou d'éblouir Montezuma.

Sans entendre ces paroles, Montezuma comprit que c'étoit une menace, & demanda à Marine ce que cet Officier disoit avec tant d'emportement. Seigneur, répondit Marine, d'une maniere à témoigner qu'elle craignoit d'être entendue, vous courez un grand risque, si vous ne cedez aux instances que ces gens vous ont faites, puisque vous connoissez leur résolution, & le secours surnaturel dont ils sont assistés dans leurs entreprises. Je suis née sujette de votre Majesté, je n'ai point de pensées qui n'aillent à votre avantage, & je suis assez avant dans leur confidence, pour être instruite de tous leurs desseins. Si vous allez avec eux, vous y serez traité avec tout le respect qui est dû à votre personne ; mais si vous leur résistez davantage, je ne réponds pas de votre vie.

CXLVII. Le pauvre Empereur se

Ayant entendu ce discours, qui n'avoit peut-être pas moins de réa-

fend sur un prétexte de Religion.

lité que d'adresse, Montezuma se leva de son siege, & dit aux Espagnols : *Je me confie à vous, allons à votre logement, les dieux le veulent ainsi, puisque vous l'emportez, & que j'y suis résolu.*

CXLVIII. Il fait paroître en même-tems beaucoup de bassesse, & autant de grandeur d'ame.

Tout ceci paroît peu croyable ; & les suites le paroîtront encore moins, à ceux qui connoissent la prudence de Cortez, qui pouvoit être si facilement accablé ; & l'orgueil de Montezuma, dont la fierté n'étoit pas moins grande que sa puissance redoutable : les faits cependant ne sont pas moins réels. On sçait que Montezuma n'étoit ni chrétien, ni philosophe ; cependant, après qu'il eut pris sa résolution, on vit dans toute sa conduite, non-seulement beaucoup d'égalité, de douceur & de modération, mais aussi beaucoup de dignité, de sagesse, & une grandeur d'ame qui le rendoit respectable, même dans les liens.

CXLIX. Ordres qu'il donne à ses domestiques.

Ayant appellé ses domestiques, il leur commanda de faire préparer sa litiere ; d'avertir aussi les Officiers qui devoient l'accompagner, & il

dit à ses Ministres, que pour certaines raisons d'Etat, qu'il avoit concertées avec ses dieux, il avoit arrêté d'aller passer quelques jours au quartier des Espagnols ; qu'il vouloit bien leur apprendre sa résolution sur ce sujet, afin qu'ils en fissent part à son peuple : à quoi il ajouta, qu'il y alloit de son propre mouvement, & pour son avantage.

CL. Et à un Capitaine de ses Gardes.

Il ordonna encore à un Capitaine de ses gardes, d'aller prendre Qualpopoca, & tous les Chefs de son armée, qui l'avoient servi dans l'irruption sur les terres des Zempoales & des Totonaques. Il lui donna le sceau de l'Empire, qu'il portoit toujours attaché à son bras droit, & l'avertit de prendre des soldats, afin de ne point manquer les coupables. Tous ces ordres furent donnés publiquement, & en présence des Espagnols.

CLI. En se rendant au quartier des Espagnols, il arrête un soulevement par un seul signe de la main.

L'Empereur sortit ainsi de son Palais avec son cortege ordinaire : les Espagnols, autour de sa litiere, le gardoient sous prétexte de l'escorter. Le bruit s'étant d'abord répandu que les étrangers enlevoient

l'Empereur, toutes les rues se trouverent remplies de peuple, qui sembloit menacer d'un soulevement général : les Mexicains poussoient de grands cris, & quelques-uns se jettoient à terre comme des gens désespérés. Par un seul signe de la main, Montezuma fit succéder un profond silence à cette confusion de cris, & il tranquillisa ses Sujets, en disant, que bien loin d'être prisonnier, il alloit librement passer quelques jours avec les étrangers ses amis, pour se divertir avec eux. En arrivant au quartier des Espagnols, il commanda à ses Gardes de renvoyer la foule du peuple ; & à ses Ministres de publier que personne n'excitât le moindre tumulte, sous peine de la vie.

CLII. Précautions du Général Espagnol.

Ce Prince ayant choisi son appartement, toutes les piéces en furent parées en un moment par ses Officiers, & des plus beaux meubles de sa garderobe. Cortez cependant mit de bons corps-de-garde à toutes les avenues de ce grand Palais, & avança des sentinelles dans les rues, sans oublier aucune des précautions qu'il

jugeoit néceſſaires. Tous les ſoldats avoient ordre de laiſſer entrer les Officiers de l'Empereur, qu'on connoiſſoit, ainſi que les Nobles & les Miniſtres, qui venoient faire leur cour. On obſervoit néanmoins de n'en recevoir qu'un certain nombre à meſure que les autres ſortoient, & cela ſous prétexte d'éviter la confuſion.

CLIII. Généroſité de Montezuma; égalité d'eſprit; application à tout ce qui étoit du gouvernement.

Le Général alla viſiter Montezuma dès le ſoir même, après avoir demandé audience, & obſervé les mêmes cérémonies dont il uſoit auparavant. Les Capitaines, & les ſoldats ſucceſſivement, s'acquitterent de leur devoir, & remercierent l'Empereur de ce qu'il honoroit cette maiſon de ſa préſence. Ce Prince ſe montroit auſſi gai & auſſi content avec eux, que ſi aucun n'avoit été témoin de ſa première réſiſtance à ce changement. Il leur diſtribua de ſa main des joyaux qu'il avoit apportés exprès, pour leur ôter la penſée qu'il lui reſtoit encore quelque chagrin. On eut beau obſerver ſes actions & ſes diſcours, on ne remarqua jamais en lui, ni

foibleſſe, ni diminution d'eſtime ou d'amitié pour les Eſpagnols. Il ne paroiſſoit pas poſſible d'allier plus parfaitement, avec un état de dépendance, la majeſté du Souverain. Jamais ce Prince ne découvrit à aucun de ſes domeſtiques le ſecret de ſa priſon. Il faiſoit les fonctions de Souverain, avec le même ordre qu'il obſervoit dans ſa pleine liberté : il donnoit ſes audiences, & tenoit ſon conſeil aux heures ordinaires : il conféroit avec ſes Miniſtres, & s'appliquoit au gouvernement de ſes Etats, s'attachant ſurtout à empêcher qu'on connût qu'il n'étoit pas libre.

CLIV. Complaiſant à l'excès ſur tout le reſte, Montezuma eſt toujours intraitable ſur le point de la Religion.

Ses manieres avec les Eſpagnols étoient toujours polies & pleines d'affection : il parloit avec eux tout le tems que ſes affaires lui laiſſoient, & il diſoit quelquefois qu'il ne ſe trouvoit plus ſans eux. Auſſi tous cherchoient-ils à lui plaire, & rien ne paroiſſoit le charmer davantage que les reſpects qu'ils lui rendoient.

Montezuma étoit moins traitable ſur le fait de la Religion. Cortez ne ſe laſſoit point de lui en parler dans

les converſations familieres ; le Pere Olmedo appuyoit les raiſons du Général avec le même zèle, & avec plus de ſolidité ou d'étendue, & Marine expliquoit en langue Mexicaine les raiſonnemens de ce Religieux, à quoi elle ajoutoit avec beaucoup d'affection, les raiſons familieres d'une perſonne revenue depuis peu de ſes erreurs, & qui étoit encore pénétrée de tous les motifs qui l'avoient heureuſement déſabuſée. Mais ſur ce point l'eſprit de Montezuma étoit, & fut toujours aveuglé, & ſon cœur endurci.

CLV. Qualpopoca & ſes Officiers ſont préſentés à l'Empereur, & par ſon ordre à Cortez.

Il y avoit déja vingt jours que Montezuma ſe trouvoit dans le quartier des Eſpagnols, & que ſes Sujets, les Nobles, comme les autres, ſe contentoient de murmurer tout bas ſur ſa détention, ſans oſer rien entreprendre pour le venger, lorſque le Capitaine des Gardes amena priſonniers Qualpopoca, & ſes principaux Officiers, qui s'étoient rendus ſans réſiſtance, à la vue du ſceau Impérial. Le Capitaine les conduiſit droit à Montezuma, qui eut le tems de leur expliquer ſes

dernières intentions : après cela cet Officier paſſa avec ſes priſonniers à l'appartement de Cortez, à qui il les remit, en lui diſant, que l'Empereur lui envoyoit ces coupables, afin qu'il tirât d'eux la vérité, & qu'il les punît avec toute la rigueur qu'ils avoient méritée. Qualpopoca & ſes Officiers ne ſe firent pas preſſer, pour avouer qu'ils avoient rompu la paix de leur autorité privée; qu'ils avoient provoqué les Eſpagnols de Vera-Cruz, & que d'Arguello, leur priſonnier de guerre, avoit été exécuté par leur ordre.

CLVI. L'aveu ſincère des Officiers Mexicains ne les ſauve point.

Ils ne dirent pas un mot de l'ordre reçu de l'Empereur, juſqu'à ce qu'ayant reconnu qu'on alloit les juger, & les punir en rigueur, ils tâcherent de ſauver au moins leur vie, en attribuant à un ordre de Montezuma tout ce qu'ils avoient fait. Mais Cortez ne voulut point écouter cette décharge, qu'il traita d'impoſture ordinaire aux coupables convaincus. Juſques-là la politique de ce Général ne paroiſſoit pas s'écarter des regles : en témoignant

être satisfait du tour que Montezuma donnoit à cette affaire, & de la simple disgrace des coupables, la cause des Espagnols n'en devenoit que meilleure, & il s'attachoit toujours plus fortement un Empereur qui avoit déja poussé aussi loin sa patience, que ses marques d'affection pour des étrangers.

CLVII. Cruauté & mauvaise politique de Cortez.

Cortez agit sur d'autres principes; & on auroit assez de peine à justifier en tout sa conduite. D'abord, il fit juger militairement des Officiers, qui n'avoient fait qu'exécuter les ordres du Roi, leur maître, & on les condamna à mort, avec cette circonstance, qu'ils seroient brûlés publiquement devant le Palais royal, comme criminels de lèze-majesté : ce n'est pas tout; de peur que l'Empereur ne s'aigrît, Cortez résolut de le tenir en crainte, par quelque brusquerie qui eût l'apparence d'une menace. Suivi de trois ou quatre Capitaines, de Marine qui lui servoit de Truchement, & d'un soldat qui portoit des fers, il alla trouver l'Empereur; il n'oublia aucune des révérences, dont il témoignoit or-

dinairement son respect à ce Prince; après quoi élevant fierement sa voix, il eut l'insolence de lui dire:

CLVIII. Son discours.

» Que Qualpopoca & les autres » coupables étoient condamnés à » mourir, après avoir confessé leur » crime, qui les rendoit dignes de » cette punition; mais qu'ils l'en » avoient chargé lui-même, en sou- » tenant affirmativement qu'ils ne » l'avoient commis que par les or- » dres de l'Empereur. Qu'ainsi il » étoit nécessaire qu'il se purgeât » par quelque mortification person- » nelle, de ces indices si violens, » parce qu'encore que les Souve- » rains ne fussent point soumis aux » peines de la Justice ordinaire, ils » étoient néanmoins sujets à une » loi supérieure, qui avoit droit sur » leurs couronnes, & qu'ils de- » voient imiter en quelque façon les » coupables, quand ils se trouvoient » eux-mêmes convaincus, & qu'ils » vouloient donner quelque satis- » faction à la justice du Ciel ».

CLIX. Son audace.

Il commanda alors d'un ton ferme & absolu, qu'on mît les fers à Montezuma; & sans lui donner le tems de

de répondre, il tourna brusquement le dos, le laissant en cet état. Le Monarque, étourdi d'un tel attentat, fut quelque tems comme un homme hors de soi, qui n'a ni la force de résister, ni le cœur de se plaindre. S'il donna d'abord quelques marques de chagrin, il revint bientôt de ces mouvemens, parce que son malheur lui parut être un effet de la volonté de ses dieux. Marine l'exhortoit pieusement à la patience; & ceux de ses domestiques qui étoient présens, accompagnoient sa douleur de leurs larmes, sans oser lui parler; ils se jettoient seulement à ses pieds, pour les soulager du poids des fers.

CLX. Montezuma dans les fers; officiers Mexicains brulés publiquement par ordre de Cortez.

Cortez cependant, après avoir donné ordre de doubler toutes les gardes, sans permettre que l'Empereur eût alors aucune communication avec ses Ministres, ne perdit point de tems à presser l'exécution des criminels : il les fit conduire au supplice & brûler en présence d'une multitude innombrable de peuple. On eût dit qu'un esprit de vertige étoit tombé sur ces Indiens. Une si

terrible exécution faite ſous leurs yeux, ſur leurs Officiers, & par l'ordre de quelques étrangers, qui tout au plus pouvoient être regardés comme des Ambaſſadeurs d'un autre Prince, ne put ni ranimer leur courage, ni armer leurs mains, quoiqu'ils fuſſent bien pluſieurs milliers de Mexicains pour un Eſpagnol. On peut penſer que cette étonnante tranquillité venoit en partie de ce que les uns regardoient la hardieſſe des Eſpagnols, comme fondée ſur la tolérance de l'Empereur, (qu'ils ne ſçavoient pas être alors aux fers) & que les autres conſidéroient l'entrepriſe de Qualpopoca, comme d'autant plus odieuſe, qu'il en avoit chargé ſon Souverain. Au reſte ce n'eſt pas le ſeul endroit de cette Hiſtoire où on a de la peine à reconnoître la vraiſemblance même dans la vérité.

CLXI. Mauvais compliment de Cortez ; plus ſage politique de l'Empereur.

D'abord après l'exécution, Cortez retourna en diligence à l'appartement de l'Empereur, le ſalua, & dit, qu'on venoit de punir ces traitres qui avoient eu l'inſolence de

noircir la réputation de leur Souverain; & que pour le Prince il avoit rempli ſon devoir, en ſe ſoumettant à la juſtice de Dieu, par ce petit ſacrifice qu'il lui avoit fait de ſa liberté. Il commanda alors qu'on ôtat les fers à l'Empereur, ou, ſelon quelques Auteurs, il ſe mit à genoux pour les lui ôter lui-même; & il ajouta que Montezuma pouvoit ſe retirer à ſon Palais quand il lui plairoit, puiſque la cauſe de ſa détention n'avoit plus lieu. Il lui préſentoit le parti qu'il ſçavoit bien que l'Empereur n'accepteroit pas, parce qu'il lui avoit entendu dire pluſieurs fois, & fort poſitivement, qu'il ne convenoit ni à ſa dignité, ni à la ſûreté des Eſpagnols, qu'il retournât en ſon Palais, juſqu'à ce que ceux-ci ſe retiraſſent de ſa Cour.

CLXII. Pour ménager les intérêts des Eſpagnols, Montezuma demeure encore leur priſonnier, & ſe montre à ſon peuple com-

En effet, Montezuma ne pouvoit que perdre l'eſtime de ſes Sujets, & les Eſpagnols ſe ſeroient trouvés expoſés aux plus grands dangers, ſi les Mexicains étoient une fois convaincus que l'Empereur avoit été long-tems leur priſonnier, & qu'il

me s'il éto libre.

ne tenoit sa liberté que de leurs mains. Ce Prince s'expliqua bien clairement, en répondant à Cortez, que le desir qu'il témoignoit de le rétablir dans son Palais, lui étoit très-agréable ; mais qu'il ne vouloit alors faire aucune nouvelle démarche sur ce sujet, pour l'intérêt des Espagnols mêmes, parce que s'il étoit une fois en sa maison, sa Noblesse & son peuple le presseroient de prendre les armes contr'eux, afin de réparer l'injure qu'il en avoit reçue. C'étoit dire qu'il vouloit demeurer encore quelque tems en prison, pour couvrir & protéger de son autorité ceux qui n'avoient point craint de l'y conduire, & de l'y retenir autant qu'il leur avoit plû.

CLXIII. Il communique son dessein à Cortez.

Peu de jours après l'exécution dont on a parlé, l'Empereur crut qu'il ne devoit point différer de donner à ses Sujets la consolation de le voir. Il dit donc au Général, que pour son honneur propre, & pour l'intérêt des Espagnols mêmes, il désiroit de se montrer à son peuple, parce qu'on commençoit à croire qu'il étoit détenu par violence, ce

qui pourroit avoit des ſuites fâcheuſes, ſi l'on n'y apportoit promptement du remède, par cette apparence de liberté.

CLXIV. Ce que ce Général obtient pour l'abolition des ſacrifices du ſang humain.

Cortez répondit comme il devoit à cette politeſſe ; & comme la premiere ſortie de Montezuma étoit pour aller viſiter ſes temples, le Général obtint de lui, qu'il aboliroit dès ce jour-là les ſacrifices du ſang humain. Ces abominables ſacrifices ceſſerent en effet d'être publics dans la Ville de Mexique : ſi l'on en fit encore quelques-uns, ce fut à portes fermées, comme un crime dont on ſe cachoit.

CLXV. Joie du peuple : libéralités & attentions de l'empereur.

Le peuple célébra cette première vue de ſon Prince, par de grandes réjouiſſances ; & Montezuma pour répondre à ces acclamations, ſe montra libéral juſqu'à l'excès, par pluſieurs graces qu'il fit aux Nobles, & par des diſtributions entre le menu peuple. Depuis ce tems-là il ſortoit librement pour aller, ou au Palais, ou à ſes autres maiſons de plaiſir, & il menoit quelquefois Cortez avec lui, lorſque la viſite qu'il alloit faire étoit d'éclat & de cérémonie.

Cependant il ne passa jamais une nuit hors du quartier des Espagnols : ce qui fit que les Mexicains s'accoutumerent enfin à considérer cette persévérance comme une faveur qu'il faisoit aux étrangers, ensorte que tous les Ministres & les Nobles de l'Empire faisoient déja leur cour au Général, & recherchoient son crédit auprès du Prince : tous les Espagnols, sur-tout les Capitaines, recevoient des présens & des respects de tout le monde.

CLXVI. Adresse de Cortez pour s'instruire de tout ce qui regarde l'empire du Mexique.

L'habile Général mettoit cependant tout à profit pour ses vastes desseins : il insinuoit dans l'esprit de Montezuma & de ses Ministres, les plus grands sentimens d'estime & de vénération pour le Prince qui l'avoit envoyé : il louoit la clémence de ce Monarque, il exagéroit son pouvoir; & tous ces discours, coulés avec adresse, firent une si douce impression sur les cœurs des Mexicains, que le commerce avec les Espagnols, & l'alliance entre les deux nations, leur parurent une chose à souhaiter, comme très-avantageuse à l'Etat. Cortez acquéroit en

même tems un fond de lumières & de connoissances importantes, sans qu'il parût avoir d'autre motif que celui d'une pure curiosité dans la conversation. Il s'informoit de la grandeur & des limites de l'Empire de Mexique, des montagnes & des rivieres, des mines les plus considérables, de la distance qu'il y avoit d'une mer à l'autre, de la qualité de ces mers, des rades & des ports les plus assurés.

CLXVII. Montezuma satisfait la curiosité de Cortez, sans pénétrer ses desseins.

Dans toutes ses demandes & observations, Cortez paroissoit si éloigné de tout dessein secret, que Montezuma, pour l'instruire plus parfaitement, fit dessiner par ses Peintres, assistés de quelques Sçavans en cette connoissance, une espece de carte géographique, qui représentoit l'étendue de son domaine, & il fit remarquer à Cortez toutes les singularités dignes de quelque attention. Il permit même que quelques Espagnols allassent reconnoître les mines les plus fameuses, ainsi que les ports & les rades propres à recevoir les vaisseaux. Cortez proposoit cette reconnoif-

ſance, ſous prétexte de porter à ſon Prince une relation exacte de tout ce qu'il y avoit de plus conſidérable dans cet Empire; & Montezuma n'agréa pas ſeulement la propoſition, il nomma encore quelques-uns de ſes ſoldats pour accompagner les Eſpagnols, & dépêcha par-tout des ordres, afin de leur procurer les paſſages libres, & de pleines informations de tout ce qu'ils voudroient ſçavoir. Tout cela prouve que ce Prince n'avoit alors aucune inquiétude ſur l'arrivée des étrangers, & que ſon intention de leur faire plaiſir s'accordoit parfaitement avec ſes paroles.

CLXVIII. Occupations ſérieuſes du Général.

Dans le tems que Cortez, par la faveur de Montezuma, jouiſſoit d'une ſi utile tranquillité, il n'oublioit pas ce qui lui avoit été rapporté touchant la rupture des ponts & des chauſſées; & de là il formoit le deſſein de faire bâtir deux brigantins, pour ſe rendre maître du paſſage ſur le lac, à tout événement. Il falloit cacher le deſſein, & faire cependant concourir l'Empereur & les Mexicains à l'exécution de ſon

objet. Il y réuſſit en parlant quelquefois à Montezuma de ces vaſtes embarquations, dont les Eſpagnols ſe ſervoient, & de la facilité qu'ils avoient à les mettre en mouvement, en faiſant travailler le vent quand il leur plaiſoit, afin de ſoulager les Rameurs. Les diſcours du Général conduiſirent inſenſiblement le Prince à ſouhaiter de voir ces Palais flottans, comme on les appelloit; & on ne pouvoit apprendre ce ſecret ſans démonſtration, parce que les Mexicains ignoroient abſolument l'uſage des voiles, & l'Empereur croyoit qu'il y alloit de ſa grandeur que ſes matelots ſe rendiſſent habiles en cet art.

CLXIX. Deux brigantins ſur le lac de Mexique amuſent Montezuma, & tous ſes Sujets.

On eut bientôt tout ce que l'on ſouhaitoit pour l'appareil des brigantins, & on en commença la fabrique par le moyen de quelques charpentiers qui ſe trouvoient entre les ſoldats Eſpagnols : ceux de la Ville leur aiderent à couper & à conduire le marrein néceſſaire à la conſtruction du corps de ces bâtimens, ſuivant les ordres de Montezuma. Cortez faiſoit amener en mê-

me tems de Vera-Cruz, la mâture, les voiles, la ferrure, & les autres agrès des navires qu'on avoit mis à fond. Les brigantins ayant été bientôt achevés, & mis en état de servir, l'Empereur voulut en faire lui-même la première épreuve, en s'y embarquant avec les Eſpagnols, afin de s'inſtruire plus exactement de tous les ſecrets de cette navigation: pour ce ſujet il fit préparer une célèbre chaſſe en un des endroits du rivage, où le lac entroit plus avant dans les terres. Au jour marqué tous les canots qui le ſuivoient ordinairement parurent ſur le lac, remplis de ſes Officiers & de ſes Chaſſeurs. On n'avoit pas négligé d'augmenter le nombre des rameurs, dans l'eſpérance de donner une grande réputation à la légereté des bâtimens du pays, aux dépens de ceux des étrangers. On fut bientôt détrompé, car les brigantins ayant le vent favorable, n'eurent pas plutôt déployé les voiles, & mis les rames en l'eau, qu'ils laiſſerent bien loin derrière eux toute cette flotte de canots, avec une ſurpriſe extrême

des Indiens. Montezuma parut le voir avec autant de ſatisfaction que de ſurpriſe : il ſe plut tellement à railler les Canoteurs, ſur les vains efforts qu'ils avoient fait en voguant après les brigantins, qu'il ſembloit tirer quelque gloire de la victoire des Eſpagnols.

CLXX. Admiration des Indiens, & deſſein ſecret des Eſpagnols.

La nouveauté fit ſon effet ordinaire ſur les eſprits : ils admiroient ſur-tout le maniement du timon & des voiles, qui, ſelon leur expreſſion, commandoient aux vents & aux eaux. Les plus éclairés louoient cette invention comme un ſecret de quelque art qui excédoit la portée de leur eſprit ; & le vulgaire la conſidéroit comme l'effet d'une ſcience ſurnaturelle, ou d'un empire ſur les élémens. Tout cela releva encore l'eſtime qu'on faiſoit déja des Eſpagnols ; & ce qui en réſulta de plus avantageux, fut qu'on reçut avec un applaudiſſement général ces bâtimens, dont la conſtruction avoit un autre objet, & ne ſervit pas peu à la conquête de l'Empire, comme nous verrons ailleurs.

CLXXI. Le Roi de Thezeuco médite une révolte.

Les Eſpagnols continuoient à recevoir journellement des preuves de la bonne volonté de Montezuma, & de l'eſtime de ſes Sujets : cependant, au même tems qu'ils y jouiſſoient d'un repos ſi favorable, il s'éleva une tempête qui faillit à déconcerter toutes leurs meſures ; l'orage fut excité par Cacumatzin, neveu de Montezuma, Roi de Tezeuco, & premier Electeur de l'Empire. Ce jeune Prince, dont le jugement n'égaloit pas l'ambition, forma ſourdement le deſſein de s'acquérir une gloire immortelle entre ceux de ſa nation, en attaquant les Eſpagnols, ſous prétexte de rendre la liberté à ſon Souverain, & en effet pour uſurper ſa place. Sa naiſſance, ſes talens lui paroiſſoient des titres à lui faire eſpérer la couronne de l'Empire à la première élection ; & il crut que du moment qu'il auroit tiré l'épée, il pourroit s'en approcher de fort près.

CLXXII. Il y diſpoſe adroitement les eſprits.

D'abord il travailla à ſaper inſenſiblement les fondemens du reſpect & de l'eſtime qu'on avoit pour Montezuma, en inſinuant que c'étoit par

baſſeſſe & faute de courage que ce Prince demeuroit dans une ſujettion indigne de la Majeſté. Il repréſentoit d'un autre côté la hardieſſe ou la violence des Eſpagnols, & l'autorité qu'ils avoient uſurpée dans le gouvernement, comme des principes d'une tyrannie inſupportable, & il n'oublioit aucune des raiſons qui pouvoient rendre ces étrangers mépriſables & odieux aux nobles Mexicains. Ayant répandu avec ſuccès cette ſemence de révolte dans l'eſprit de ces petits Souverains qui regnoient ſur le grand lac de Mexique, Cacumatzin aſſembla ſecretement dans ſon Palais, non-ſeulement ſes parens & ſes amis, mais auſſi pluſieurs Rois, pluſieurs Caciques, & autres Seigneurs ou Capitaines qui avoient tous beaucoup d'autorité, de réputation, & un grand nombre de gens de guerre ſous leur commandement.

CLXXIII. Son diſcours devant des Princes & des Grands de l'Empire.

Ce fut devant cette aſſemblée que le jeune Roi de Tezeuco exagéra beaucoup le miſérable état « où ſe » trouvoit l'Empereur, paroiſſant » avoir perdu juſqu'au ſouvenir de

» sa propre liberté, & l'obligation » qu'ils avoient tous, comme de » fidèles Sujets, de conspirer à le » tirer de cette indigne servitude. » Il prouva la sincérité de son zèle » par les liens du sang, qui l'obli» geoient à prendre part aux disgraces » de son oncle. Après cela Cacu» matzin se déclara contre les Espa» gnols, dont il représenta toutes les » démarches comme autant d'atten» tats contre la majesté de l'Empe» reur & de l'Empire ».

CLXXIV. Un seul Prince s'oppose sans succès à la conspiration.

Ce discours fut prononcé avec tant de vivacité, qu'il emporta toutes les voix : chacun s'offrit de servir en personne : il faut en excepter le seul Prince *Matalcingo*, parent de l'Empereur, au même dégré que *Cacumatzin*. Mais toutes les raisons de politique ou de bienséance qu'il put alléguer contre un complot aussi violent qu'injurieux au Souverain, furent hautement rejettées, & il se vit lui-même traité avec beaucoup de mépris : il souffrit patiemment cette injure, pour avoir le moyen de servir son Prince.

CLXXV. L'Empereur

Ce fut en effet par son canal que

Montezuma apprit cette conjuration, dans le même tems que Cortez en étoit informé par la diligence de ses espions. Ils se chercherent aussi-tôt pour se communiquer un secret, que chacun croyoit devoir apprendre à l'autre. L'Empereur s'expliqua le premier ; & il le fit d'une maniere qui marquoit également, & la sincérité de son affection pour les Espagnols, & la grandeur de son ressentiment contre le Chef des conjurés, qu'il se proposoit de châtier avec toute la rigueur que ce crime méritoit. Cortez, après avoir fait entendre qu'il étoit bien instruit de tout, répondit à l'Empereur, qu'il étoit véritablement fâché d'avoir été la cause ou l'occasion du soulevement de ses Sujets, & que cette raison l'obligeoit à prendre sur son compte le remède qu'il étoit nécessaire d'y apporter ; qu'ainsi il venoit lui demander la permission de marcher droit à Tezeuco avec les Espagnols, afin d'arrêter le mal à sa source, & de lui amener Cacumatzin pieds & mains liés, avant qu'il se fût joint

& Cortez apprennent en même tems cette conjuration, sans en être effrayés.

aux autres conjurés, & qu'il les poussât dans la nécessité d'employer des remèdes plus violens.

LXXVI.
L'Empereur se charge de la dissiper.

Montezuma rejetta absolument ce projet; & quoiqu'il sentît bien que ce seroit au préjudice de son autorité qu'il se serviroit des armes des étrangers pour punir les attentats de ses propres Sujets, il se contenta de dire qu'il n'étoit pas à propos que les Espagnols fissent cette démarche, crainte que l'aversion qui obligeoit les Méxicains à vouloir se séparer d'eux, ne se tournât en une opiniâtreté invincible : qu'il ne demandoit d'être assisté que de leur conseil, afin de ranger ces rebelles à la raison; & que s'il en étoit besoin, il souhaitoit qu'ils fissent l'office de médiateurs en cette affaire.

LXXVII.
Les voies de la douceur ne lui ayant pas réussi, Montezuma fait arrêter le rebelle par ses propres domestiques.

Ce Prince jugea donc à propos d'essayer d'abord de ramener les rebelles par les voies de la douceur; & lorsqu'on les vit inutiles par l'insolente obstination de Cacumatzin, Cortez revint à son premier projet, & Montezuma continua à le rejetter, disant que cette affaire étoit de la nature de celles

où la tête devoit agir, avant que d'employer les mains, & qu'on le laissât se conduire suivant la connoissance qu'il avoit de l'humeur de son neveu, & des motifs de son extravagance. L'Empereur prit en effet si bien ses mesures, que le Roi de Tezeuco fut saisi durant la nuit dans son logis, & par ses propres domestiques. Embarqué d'abord sur un canot qu'on tenoit prêt, il fut amené à Mexique sans qu'il pût se défendre. Montezuma laissa paroître alors toute sa colere, qu'il avoit tenue cachée : ainsi sans permettre à Cacumatzin de le voir, il le fit mettre dans la prison destinée à la garde des Nobles, le traitant comme coupable d'un crime digne du dernier supplice.

CLXXVIII. Par l'avis de Cortez on dégrade le rebelle, sans le faire périr, & on met à sa place son frere, jeune Prince plus sage & plus méritant que lui.

Un frere de Caçumatzin, Prince vaillant, sage, & fort estimé des Grands & du peuple, avoit échappé peu de jours auparavant des mains de ce rebelle, qui avoit voulu le faire assassiner en trahison, & l'Empereur l'avoit reçu dans son Palais au nombre de ses Officiers, afin de le mettre à couvert de la

fureur de son frére. Cortez jetta les yeux sur lui, & pour s'en faire un puissant ami, il travailla à le faire placer sur le trône de Tezeuco, au lieu de Cacumatzin. Il représenta donc à l'Empereur qu'il n'y auroit point de sûreté à punir du dernier supplice un criminel d'une si haute considération, en un tems où les esprits des Nobles étoient en mouvement ; qu'en le privant de sa dignité, on le puniroit d'un autre genre de mort qui feroit moins de bruit, & seroit néanmoins assez rigoureux pour imprimer de la terreur à tous ses partisans ; que le jeune homme qu'il lui proposoit avoit de meilleures inclinations ; qu'il lui devoit déja la vie, & qu'il lui seroit encore redevable d'une couronne, & d'autant plus engagé à reconnoître ce bienfait, qu'il avoit à le soutenir contre son frere ; qu'enfin par cette disposition, l'Empereur donnoit par avance le Royaume à celui qui en devoit hériter, & conservoit à son sang la dignité de premier Electeur, qui étoit d'un si grand prix dans l'Empire.

Cette pensée plut beaucoup à Montezuma & à tout son Conseil: sur quoi ses Ministres dresserent un decret, en vertu duquel Cacumatzin fut dépossédé de toutes ses dignités, & son frere nommé pour lui succéder au Royaume & à l'Electorat. L'Empereur fit venir le nouveau Roi, & durant l'acte ou les cérémonies de l'investiture, il lui fit un discours, réduisant en peu de paroles tous les motifs qui pouvoient engager le plus fortement sa fidélité; à quoi il ajouta en présence de toute l'assemblée, qu'il avoit pris cette résolution par le conseil de Cortez, afin de faire comprendre au jeune Prince qu'il étoit redevable de sa couronne au Général. Le couronnement se fit avec de nouveaux applaudissemens dans la Ville de Tezeuco. Tout l'Empire applaudit de même à un jugement, qui en couronnant le mérite, punissoit les coupables sans répandre du sang; & on l'attribua à l'élévation du génie des Espagnols, parce qu'on n'attendoit pas une semblable modération de celui de Montezuma.

CLXXIX. Cérémonie du couronnement du nouveau Roi de Thezeuco.

CLXXX. Tous les conjurés se dissipent, & obtiennent leur grace par la mediation de Cortez.

Ce nouveau procédé fut d'une telle conséquence pour ébranler les autres conjurés, qu'ils rompirent aussitôt les troupes qu'ils avoient déja assemblées : ils eurent tous recours à la clémence de l'Empereur, & obtinrent leur pardon par l'intercession de Cortez, à qui ils s'adressoient pour cela. Ainsi une tempête qui s'étoit formée contre lui, fut dissipée si heureusement, qu'il sortit du péril avec un nouvel éclat & une plus haute réputation. Il en étoit cependant redevable, moins à son adresse, qu'à la Providence qui ne permit point que Montezuma se prêtât à ses premieres vûes qui étoient violentes.

CLXXXI. L'Empereur se résout à renvoyer les Espagnols.

Ce fut dans ces circonstances favorables que Montezuma prit enfin la résolution de renvoyer Cortez en répondant à son Ambassade. Bien des motifs le sollicitoient à cela : son honneur, son repos, sa sûreté, la tranquillité de l'Etat, les vœux de ses peuples, & la nécessité de prévenir de nouveaux troubles. Il auroit bien voulu dire à Cortez qu'il hâtât le terme de son retour ; mais

il ne trouvoit pas les ouvertures propres à lui faire cette propoſition avec bienſéance ; & il ne vouloit pas l'offenſer. Il prépara donc cette matiere avec beaucoup de réflexion & d'habileté. Ayant prévu toutes les réponſes de Cortez, & ce qu'il falloit repliquer à ſes raiſons, il attendit que ce Général vînt le viſiter ; il le reçut ſans marquer aucun changement en ſes actions, ni en ſes diſcours ; & il fit tomber la converſation ſur le ſujet du Roi d'Eſpagne, dont il parloit ſouvent, appuyant ſur la vénération qu'il avoit pour ce Monarque ; & tournant adroitement le même ſujet à ſon but, il dit qu'il avoit réſolu de lui rendre l'hommage qu'il lui devoit en qualité de ſucceſſeur de Quezalcoal, & le Seigneur propriétaire de l'Empire de Mexique.

CLXXXII. Inſinuations flatteuſes qu'il fait à Cortez.

La penſée de Montezuma n'étoit pas, & n'avoit jamais été de remettre le domaine de ſon Empire au Roi d'Eſpagne ; mais il vouloit congédier Cortez avec honneur : quelques préſens & quelques cérémonies de plus, l'embarraſſoient moins

que la préſence des Eſpagnols toujours armés, & toujours redoutables à une nation qui ne ſentoit pas aſſez ſes forces, ou qui craignoit trop les foudres des étrangers ; c'eſt ainſi que les Indiens appelloient alors les armes à feu. Montezuma ajouta donc qu'il étoit prêt d'aſſembler la Nobleſſe de ſes Etats, & de faire cet aveu en leur préſence, afin qu'à ſon imitation ils rendiſſent tous l'hommage qu'ils devoient à ſon Prince, & qu'ils l'établiſſent par quelque contribution, dont il avoit deſſein de leur montrer l'exemple, ayant déja préparé des joyaux, & d'autres préſens de grand prix, afin de ſatisfaire de ſa part à cette obligation ; qu'il ne doutoit pas que ſa Nobleſſe n'y contribuât de la ſienne par tout ce qu'elle poſſédoit de plus précieux, & qu'il ne déſeſpéroit pas qu'on n'en mît enſemble une quantité ſi conſidérable, que ce préſent pourroit paroître ſans honte devant ce grand Prince, comme la première reconnoiſſance de l'Empire du Mexique.

CLXXXIII. Ce Général

Cette propoſition flatta Cortez,

ſans remplir toutes ſes eſpérances. Il avoit ſouvent exalté parmi ſes Officiers le ſervice qu'ils rendoient à l'Empereur Charles, s'ils obligeoient celui de Mexique à devenir ſon tributaire : il leur repréſentoit les grandes richeſſes dont on pourroit accompagner cette agréable nouvelle, afin que la relation n'en parût point toute nue, & peu croyable à la Cour de Caſtille. Or ce que Montezuma venoit de propoſer au Général rempliſſoit tout cet objet. Mais Cortez avoit encore de plus grandes vues : il ne croyoit pas qu'il lui fût impoſſible de ſe maintenir à Mexique, juſqu'à ce qu'on eût appris en Eſpagne l'état & le progrès de ſon entrepriſe, & qu'on lui eût envoyé les ordres qu'il devoit ſuivre. Sa confiance étoit fondée ſur la bonne volonté que Montezuma lui témoignoit ; ſur les amis qu'il acquéroit tous les jours en cette Cour ; enfin ſur les heureux ſuccès qui venoient, pour ainſi dire, d'eux-mêmes ſe placer ſous ſa main. en eſt flatté & mécontent.

CLXXXIV. Montezuma en conſé-

Cependant Montezuma, qui alloit à ſon but, dépêcha promptement

quence assemble les Princes & les Grands du Royaume.

ſes ordres pour aſſembler les Grands de ſon Empire, ſuivant ſa coutume, quand il ſe préſentoit quelque affaire importante, ſans faire citer les plus éloignés, afin de parvenir plutôt à ce qu'il prétendoit obtenir par cette diligence. Les Princes, les Caciques, les autres Seigneurs, & les plus nobles, ſe rendirent à la Cour en ſi grand nombre, qu'ils auroient pû donner quelque ſoupçon, ſi on en eût ignoré le motif & l'uſage. Montezuma ſans perdre de tems, les aſſembla auſſi-tôt dans l'appartement où il demeuroit; & là en préſence de Cortez, qui fut appellé à cette conférence, avec ſes Truchemens & quelques-uns de ſes Capitaines, il repréſenta avec beaucoup de dignité à ſes grands Vaſſaux, l'engagement où ils ſe trouvoient de croire qu'il ne leur proposeroit rien qui ne fût à leur avantage; rien qu'il n'eût examiné avec ſoin & avec ſes dieux, dont il avoit connu la volonté, par des témoignages ſenſibles.

CLXXXV. Son diſcours à l'Aſſemblée

Après ce prélude qui ne fut pas long, Montezuma déduiſit en peu

de

de mots l'origine de l'Empire des Mexicains, l'expédition des Navatlaques, les prodigieux exploits de Quezalcoal, leur premier Empereur, & la prophétie qu'il leur laissa en les quittant pour marcher à la conquête des pays orientaux, prédisant, par une inspiration du Ciel, que ses descendans reviendroient quelque jour regner en ces Provinces. Après cela il posa comme un fait incontestable, que le Roi des Espagnols, Souverain de ces régions orientales, étoit le légitime successeur de Quezalcoal; ajoutant, que si le Roi d'Espagne étoit venu maintenant en personne, comme il avoit envoyé ses Ambassadeurs, lui-même qui leur parloit, avoit tant d'amour pour la raison & pour ses Sujets, que le plus grand bien qu'il pourroit leur procurer, seroit d'être le premier à se dépouiller de la dignité qu'il possédoit, en remettant à ses pieds la couronne pour lui en laisser la disposition absolue, ou pour la recevoir de sa main. Cependant comme il se sentoit redevable à la bonté de ses dieux de lui avoir ac-

en présence de Cortez.

cordé le bonheur de voir arriver de ſon tems une connoiſſance ſi deſirée, il vouloit être le premier à déclarer ſa joie, qui ne pouvoit être trop empreſſée en cette occaſion ; qu'il avoit donc réſolu d'offrir dès ce moment ſon obéiſſance à ce Monarque, & de lui faire quelque ſervice conſidérable, ayant deſtiné pour ce ſujet les plus riches joyaux de ſon tréſor ; qu'il ſouhaitoit que ſa Nobleſſe ſuivît ſon exemple, non-ſeulement en s'acquittant de la même reconnoiſſance, mais encore en l'accompagnant de quelque contribution de leurs biens, afin que le ſervice étant plus grand, en parût plus éclatant aux yeux de ce Prince.

CLXXXVI. Déclaration adroite de Cortez,

L'Empereur ne prononça pas ce diſcours, ſans ſe faire quelque violence à lui-même : quand il vint à ſe déclarer vaſſal d'un autre Prince, il héſita ; il cherchoit les termes ; il s'attendrit ; & les Mexicains qui connurent la cauſe de ſon agitation, accompagnerent la douleur de leur Prince, par des ſanglots pouſſés avec moins de retenue. Ce fut alors que Cortez, pour raſſurer Monte-

zuma demanda la permiſſion de parler, & dit, que l'intention de ſon Roi étoit fort éloignée de le dépoſſéder de ſa dignité, & qu'il n'avoit aucun deſſein d'introduire une nouvelle forme de gouvernement en ſon Empire, puiſqu'il ne demandoit préſentement que l'éclairciſſement de ſon droit en faveur de ſes deſcendans, à cauſe qu'il étoit ſi éloigné des régions qui compoſent ce vaſte Empire, & ſi occupé à d'autres conquêtes, qu'on ne verroit peut-être arriver de très-long-tems le cas dont leurs traditions avoient parlé.

CLXXXVII. Qui ne calme point les inquiétudes des Seigneurs ; un Magiſtrat vient au ſecours.

Nonobſtant cette proteſtation, l'étonnement & la confuſion qui s'étoient emparés de l'eſprit des Mexicains ſubſiſtoient toujours : ils ſe regardoient & ſe taiſoient, ne ſçachant comment ajuſter leur réponſe ſur les ſentimens du Souverain. Ce ſilence reſpectueux dura juſqu'à ce que le premier Magiſtrat, mieux informé des prétentions de l'Empereur, prit la parole & dit, que tous les nobles qui aſſiſtoient au conſeil, reſpectoient Montezuma comme leur roi, & comme leur ſeigneur

naturel & légitime, & qu'ils étoient disposés d'obéir avec empressement à ce qu'il leur proposoit par sa bonté, & qu'il leur ordonnoit par son exemple, puisqu'ils ne doutoient pas qu'il ne l'eût bien médité & consulté avec le ciel; & qu'ils n'avoient point d'instrument plus sacré que celui de sa voix, pour apprendre la volonté des dieux.

CLXXXVIII. Le Roi Catholique est reconnu héritier & successeur légitime de Montezuma.

Tous se rangerent à cet avis : & l'Empereur Charles-Quint fut, dès ce jour-là, reconnu comme le légitime héritier & successeur de Montezuma. On dressa un acte public de cette déclaration avec toutes les solemnités qui parurent nécessaires, suivant le style des actes de foi & d'hommage qu'ils rendoient à leur Souverain. Tout cela n'étoit que pure cérémonie de la part de Montezuma, & dans l'esprit de ses sujets politiques & timides : mais ils ne tarderent pas à connoître que le Roi Catholique étoit effectivement destiné par la Providence, à prendre une possession plus réelle de cette riche couronne.

CLXXXIX. Riches pré-

Si Montezuma, dans l'impatience

de se débarrasser des Espagnols, ne différa plus de remettre entre les mains de Cortez les riches présens qu'il tenoit tout prêts; ceux des nobles Mexicains suivirent de près sous le titre de contribution. Les uns & les autres consistoient en pièces d'or, & en quantité d'autres bijoux de même qualité; en quoi ils sembloient vouloir se surpasser les uns les autres: ils contentoient leur vanité en faisant la cour à leur Prince. Tout étoit adressé à Montezuma, & passoit par son ordre au quartier des Espagnols. On nomma un Intendant & un Trésorier pour tenir compte de ce qu'on recevoit; & on assembla en peu de jours une si grande quantité d'or, qu'en réservant les joyaux de plus grand prix, avec les pierreries, & faisant fondre le reste, il monta à la somme de six cens mille marcs d'or en barres, de bon aloi. On en tira le quint pour le trésor du Roi; un autre quint pour le Général, à la charge de prendre sur son compte les dépenses publiques & nécessaires pour toute l'armée. Cortez mit encore à part la

sens de l'Empereur & des Nobles, en forme de contribution.

ſomme pour laquelle il ſe trouvoit engagé envers Diego Velaſquez, & ce qu'il avoit emprunté de ſes amis dans l'Iſle de Cuba. Le reſte fut partagé entre les Capitaines & les ſoldats, y comprenant ceux qui étoient à Vera-Cruz.

CXC. Partage qui fait des mécontens ; Cortez arrête les murmures.

Quoique ce partage eût été fait avec beaucoup d'équité, il attira bien des murmures contre Cortez & contre les Capitaines, parce qu'à la vue de tant de richeſſes, ceux des ſoldats qui avoient le moins de mérite & de ſervice, prétendoient une récompenſe égale aux autres. On convient cependant que les murmures des mutins ceſſerent, par les libéralités que Cortez fit de ſon propre fonds à ceux qui ſe plaignoient. Ce Général avoit intérêt de contenter tous ſes ſoldats, & il étoit en état de le faire : mais ce qui le ſurprit & l'embarraſſa beaucoup, fut la réſolution de Montezuma, à laquelle il ne s'attendoit pas.

CXCI. Il eſt averti de preſſer ſon départ.

Ce Prince ayant fait appeller Cortez, & prenant un air ſévère, contre ſa coutume, il lui dit : » qu'il

» étoit à propos qu'il ſongeât à s'en
» aller, puiſqu'il avoit reçu toutes
» ſes dépêches; que tous les motifs
» ou les prétextes de ſon ſéjour
» ayant ceſſé, après avoir reçu une
» réponſe ſi favorable à ſon Roi, les
» Mexicains ne pourroient ſe per-
» ſuader que Cortez n'eût des vûes
» dangereuſes, s'ils le voyoient in-
» ſiſter ſans ſujet à demeurer à la
» Cour, ni lui ne pourroit plus ſou-
» tenir ſon parti, du moment qu'il
» abandonneroit celui de la rai-
» ſon ».

CXCII. Il ne peut cacher ſa ſurpriſe, ni diſſimuler ſon embarras.

Cette manière de déclarer ſes volontés, en forme de menace, ſurprit ſi fort le Général, qu'il héſita un peu ſur ce qu'il devoit répondre; mais ſur une réflexion plus modérée, il ſe détermina tout d'un coup à témoigner de la ſoumiſſion à la volonté de l'Empereur. Il s'excuſa galament d'avoir paru embarraſſé lorſqu'il avoit vu Sa Majeſté plus émue qu'à l'ordinaire, quoique ce qu'elle ordonnoit fût conforme à la raiſon. Il ajouta qu'il alloit preſſer ſon départ, & que la dernière grace qu'il demandoit à l'Empereur,

étoit qu'il voulût bien lui permettre de faire construire quelques vaisseaux propres à une si longue navigation, puisqu'il n'ignoroit point la perte de ceux qui l'avoient amené sur les côtes de son Empire.

CXCIII. Montezuma lui continue ses marques de satisfaction.

Cortez marquoit ainsi son obéissance, lorsqu'il en suspendoit l'exécution. De son côté Montezuma, qui craignoit une autre réplique, embrassa le Général avec beaucoup de satisfaction, & loua sa réponse d'une maniere à faire comprendre qu'il n'en espéroit pas une pareille. Se sentant donc obligé à Cortez de ce qu'il lui épargnoit une occasion de se brouiller avec lui, après l'avoir toujours chéri & estimé, il lui dit qu'il n'avoit aucune intention de précipiter le départ des Espagnols, sans leur fournir les choses nécessaires à ce voyage; qu'il donneroit ordre au plutôt à la construction des vaisseaux, puisqu'il suffisoit pour la satisfaction de ses dieux, & pour le repos de ses Sujets, que Cortez eût marqué avec quelle promptitude il souhaitoit obéir aux premiers, & complaire aux autres.

On donna donc promptement les ordres néceſſaires : Montezuma fit commander à tous les charpentiers de la côte de ſe rendre à Uliia, marquant les endroits où on couperoit le bois, & les bourgs qui devoient contribuer des Indiens de charge. Cortez dépêcha en même tems les ouvriers & les Officiers qui avoient conduit la fabrique des brigantins, & qui étoient connus à Mexique : il diſcourut en public avec eux, du port & de la qualité des vaiſſeaux, ordonnant d'y employer le fer, le cordage & les voiles de ceux qu'on avoit enfoncés. Tout cela paroiſſoit fait pour les apprêts d'un voyage réſolu : ce qui aſſoupit les inquiétudes dont les eſprits étoient émus. Non-ſeulement Montezuma, & les Mexicains, mais leurs dieux mêmes (c'eſt-à-dire leurs Prêtres) y furent trompés, & ceſſerent pour quelque tems d'irriter, par leurs menaces, l'eſprit de l'Empereur contre les Eſpagnols.

CXCIV. On donne des ordres pour la conſtruction des vaiſſeaux.

Lorſque Martin Lopez, deſtiné à préſider à la conſtruction des vaiſſeaux, alloit partir pour la Vera-

CXCV. Vûes & ménage de Cortez.

Cruz, Cortez lui parla en particulier pour lui recommander de ne point presser l'ouvrage, mais de mener cette affaire avec tant d'adresse, qu'on gagnât du tems sans faire paroître de la négligence. Le but de Cortez étoit d'attendre le retour de deux Capitaines, Portocarrero & Montexo, qu'il avoit envoyés en Espagne : car il espéroit qu'ils lui ameneroient quelque puissant secours, ou du moins qu'ils lui apporteroient une lettre de S. M. C. avec les ordres dont il avoit besoin pour la conduite de son entreprise : il n'avoit jamais abandonné la résolution de la pousser jusqu'au bout; & en cas qu'il se vît forcé de sortir du Mexique, il étoit résolu d'attendre les lettres d'Espagne à la Vera-Cruz, afin de se couvrir des fortifications de cette place, & de s'appuyer du secours des nations alliées pour faire tête aux Mexicains.

Fin du Tome III.



TABLE DES SOMMAIRES

Contenus dans le troisieme Volume.

LIVRE PREMIER.



LIVRE SECOND.

Fin de la Table du Tome III.

07264-3

E768
T7314
3

